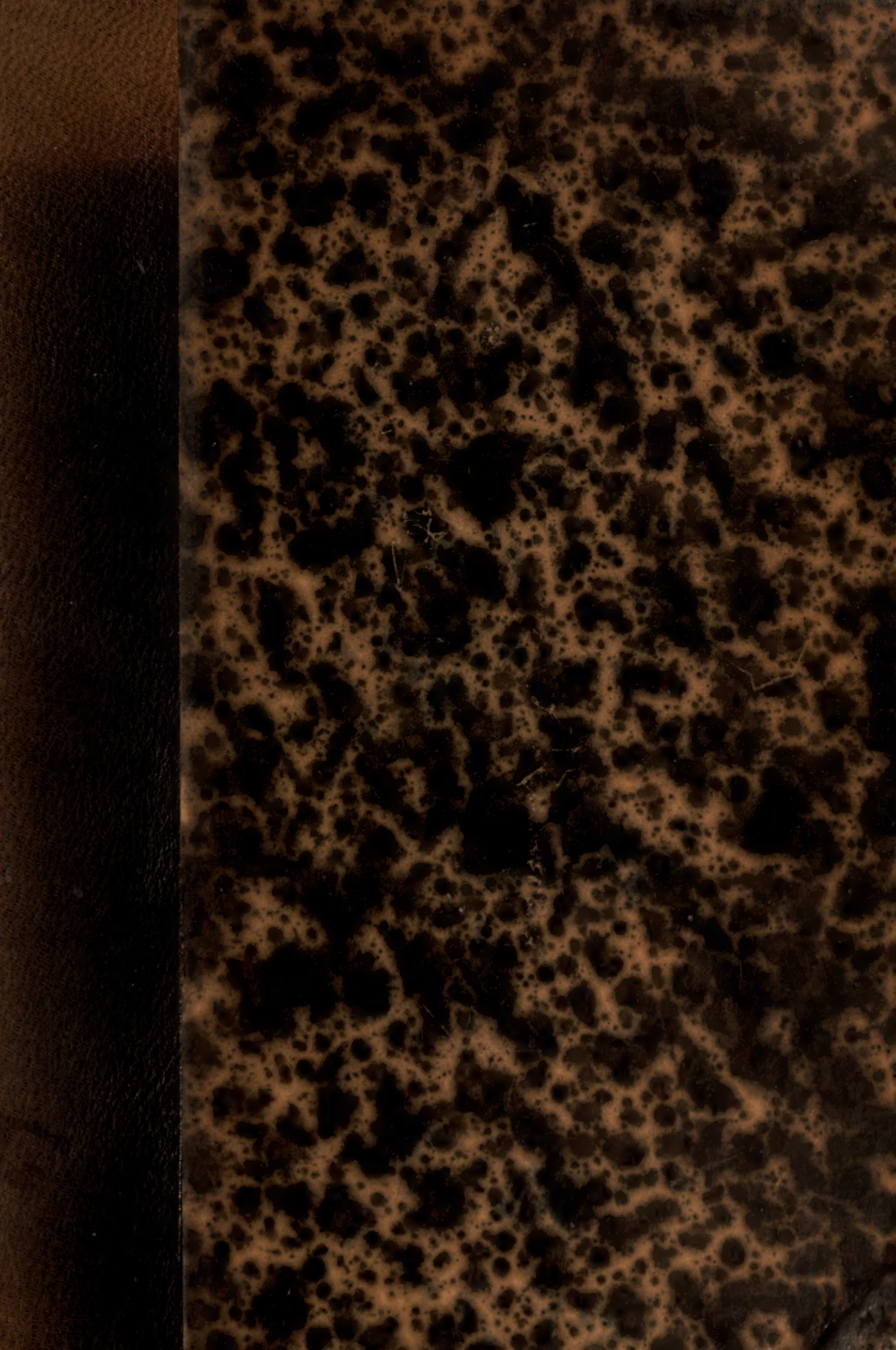
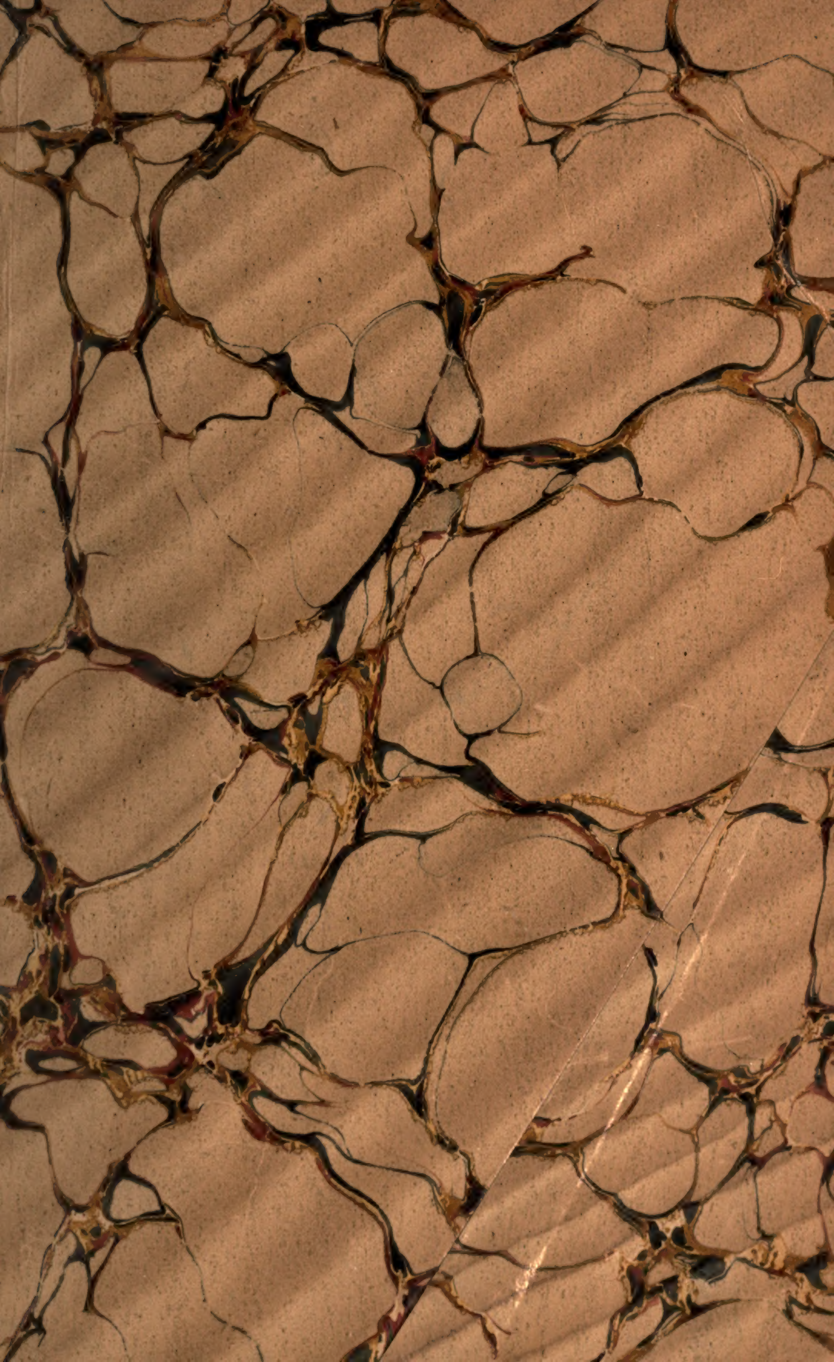



TERQUEM
OKSELLER
S.19.RUE SCRIBE
ORK 16 BEAVER ST




"VARENNES"
Pièce en six tableaux
de
HENRI LAVEDAN & G. LENOTRE
11e mille.
LIBRAIRIE
UNIVERSELLE
33, rue de Provence
PARIS (IXe)

VARENNES

PIÈCE EN SEPT TABLEAUX

Représentée pour la première fois le 22 avril 1904,
au Théâtre Sarah-Bernhardt.

Il a été tiré de cet ouvrage :
Vingt-cinq exemplaires sur papier vergé à la forme numérotés de 1 à 25 et signés par l'Éditeur.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



M. H. LAVEDAN

de l'Académie Française



M. G. LENOTRE

HENRI LAVEDAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET

G. LENOTRE (pseud.)

VARENNES

PIÈCE EN SEPT TABLEAUX

PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

33, RUE DE PROVENCE, 33

—

1904

A

MADAME SARAH BERNHARDT,

Notre admiration reconnaissante.

H. L. — G. L.

TABLE DES GRAVURES

Toutes ces illustrations sont extraites de “ **l'Art du Théâtre** ”.

PERSONNAGES

LA REINE MARIE-ANTOINETTE.	Mmes	SARAH BERNHARDT.
MADAME DE ROCHEREUL. . . .		BL. DUFRÈNE.
MADAME SAUCE		PATRY.
MADAME DE TOURZEL		KERWICH.
MADAME BRUNIER		SEYLOR.
TOINETTE		BOULANGER.
MADAME ELISABETH		CERDA.
FEMME DE CHAMBRE.		ROZY.
DIDIONNE.		GERMAIN.
FEMME A CALIFOURCHON . . .		DUMAINE.
UNE OUVRIÈRE.		LECOINTE.
UN PAGE		DUC.
UNE COMMÈRE		ALISSON.
NICOLE		EGASSE.
UNE MARCHANDE.		DELAROCHE.
UNE DAME		MOLÉNA.
UNE BOUQUETIÈRE.		THOMAS.
UNE CITOYENNE		MARGUERITE.
UNE FEMME.		FERN. HENRY.
UNE COMMÈRE		PARRIAUX.
		Enfants :
PETITE SAUCE		MARCELLE.
MADAME ROYALE.		LUCIENNE.
LE DAUPHIN		RAYM. BESSY.
PETIT SAUCE.		DEBYSER.
UN CRIEUR.		RABAGER.
LÉONARD.	MM.	GUY.
DE FERSEN		P. MAGNIER.
BARNAVE		DESJARDINS.
LOUIS XVI		CHAMEROY.

DROUET.	MM. Decœur.
LAFAYETTE.	Durec.
DE CHOISEUL.	Deneubourg.
MONSIEUR	M. Gerval.
BAYON	Céalis.
DESTEZ	Lacroix.
DE BRIGES	Laurent.
M. SAUCE.	Krauss.
L'ÉVEILLÉ	Volnys.
MANGIN.	Piron.
BAILLY	Fuchs.
LE POSTILLON	Cauroy.
CLOC	Montvallier.
HERMANN.	Guide.
D'ANDOUINS.	Mathillon.
JEAN LEBLANC	A. Lauga.
TAILLARD.	Bouchez.
UN HABITANT	Germain.
MAITRE DE CÉRÉMONIES . . .	Cartereau.
BOUDON	Espinasse.
UN BEDEAU.	Montret.
DE VALORI	Garnier.
WARNIER	Danjou.
GUILLAUME.	Lacroix fils.
DE MALDEN.	Magnat.
UN HABITANT	J. Angelo.
UN CHANTEUR	Mayer.
JEUNE HOMME	Maillefer.
UN POSTILLON	Dagnel.
UN CRIEUR	Rigal.
GOGUELAT	Rigler.
UN GARDE	Gallodin.
UN BEDEAU.	Van Ester.
UN MENDIANT.	Gabriel.
UN SÉMINARISTE.	Germain fils.
UN SOLDAT.	Planès.
UN FORT DE LA HALLE	Marc Jans.
UN MARÉCHAL FERRANT. . . .	Geffray.
GIRARD	Regier.

Romeuf, Bezozzi, Lecoulteux.

VARENNES

PREMIER TABLEAU

L'HOTEL DE NOAILLES

Un salon. Portes au fond, à gauche, à droite. Un grand portrait de Washington, des drapeaux tricolores, posés dans un coin, avec des drapeaux américains. L'épée et le chapeau à plumes bleues et rouges de Lafayette sont sur un meuble. Une table, sièges. C'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMANN, BEZOZZI, *puis* BAYON, LECOULTEUX, *puis* LÉONARD. *Au lever du rideau, Hermann et Bezozzi sont l'un près de l'autre, l'un assis, l'autre debout. Hermann, qui est assis, tient une double feuille de musique dépliée devant lui. Ils lisent ensemble le morceau Ils disent chacun les notes en solfiant l'un après l'autre, et ensemble, les parties de leur duo, les dernières mesures du final seulement. Bezozzi bat la mesure d'une main élégante. Un petit morceau à mi-voix... vieille mesure très piquée... très court. Le temps seulement du lever du rideau.*

BEZOZZI

Parfait ! Voilà qui marchera divinement ! (*La porte de droite est ouverte par un laquais. Entrent Bayon, uniforme d'officier de la garde nationale parisienne, et Lecoulteux, costume civil. Il tient un portefeuille.*)

BAYON, *aussitôt entré, au domestique.*

Voulez-vous prévenir le général que M. Bayon est là avec M. Lecoulteux? (*Le valet, après un signe de tête*

d'acquiescement, sort. Apercevant Hermann et Bezozzi.) Très honorés, messieurs, de faire antichambre en vos compagnies. (*Hermann et Bezozzi sont debout et saluent.*)

HERMANN

Capitaine, c'est nous...

BAYON, *à Lecoulteux, lui présentant Bezozzi et Hermann.*

Le signor Bezozzi, premier hautbois, et M. Hermann, premier clavecin de la reine. (*Ils s'inclinent, désignant Lecoulteux.*) M. Lecoulteux, secrétaire de M. Bailly.

HERMANN

Madame la duchesse d'Ayen a bien voulu nous charger de distraire un peu, après le dîner, ses invités...

BAYON

Nombreux aujourd'hui?

HERMANN

Je ne pense pas. Le petit cercle intime de tous les soirs, composé uniquement de la famille, M. de Lafayette, sa belle-mère, ses deux beaux-frères et belles-sœurs. Ils sont tous charmants!

BAYON

Certes! Si l'une des enquêtes de la Révolution m'est précieuse entre tant d'autres, c'est le privilège qu'elle confère à un roturier comme moi, Claude Bayon, bourgeois de Paris...

LECOULTEUX

Et comme moi, Lecoulteux...

BAYON

... D'approcher, d'abord, de grands artistes tels que vous, messieurs... (*Bezozzi s'incline.*) et que ce soit dans ces salons de l'aristocratique hôtel de Noailles, où, sans mon titre et mon uniforme d'officier d'ordon-

nance du général Lafayette, commandant général de toutes les forces armées parisiennes...

LECOULTEUX

Et moi... mon portefeuille de secrétaire de la mairie...

BAYON

... Nous n'aurions jamais pu concevoir l'ambition de pénétrer et de vous applaudir !

HERMANN

Hélas ! Vous y pénétrez trop tard, à l'heure où ils sont déjà méconnaissables !

BAYON

Allons donc ?

HERMANN

Dans cette belle famille... comme partout aujourd'hui, il y a deux camps, celui de gauche et celui de droite.

BAYON

Bien entendu, le général a pour lui ?...

LECOULTEUX

Les hommes ?

HERMANN

Eh ! non... les femmes ! Madame de Duras, mademoiselle d'Épernon, madame de Rochereul...

BAYON

Madame de Rochereul, la première femme de chambre de la reine ?

HERMANN

Oui, elle-même. C'est la cousine de M. de Lafayette. Quand son service l'oblige à demeurer dans le jour aux Tuileries, elle vient ordinairement le soir causer avec le général, lui apporter la chronique du château.

Il est très friand de ces petits bavardages. Il paraît d'ailleurs que la dame est de bon conseil.

LECOULTEUX

Et... m'a-t-on assuré, patriote ?

HERMANN

Furieusement.

BAYON

Tiens! Je ne la connaissais pas sous ce jour-là. Tant mieux! Elle est jolie?

HERMANN

Jeune encore.

LECOULTEUX

Libre?

HERMANN

Veuve. On dit qu'elle a beaucoup chanté...

BAYON

Et pas seulement tout l'été ?

HERMANN

Elle a un pied dans les deux camps qui se partagent le pays, comme ils divisent ce salon. Elle officie aux Tuileries avec la cour, et marivaude ici avec la Révolution. Je crois, entre nous, que, tout en divertissant le général, elle lui est fort utile.

BAYON

Eh quoi! la supposez-vous capable de trahir le château?

HERMANN

Eh! non. Elle est malicieuse... voilà... (*Une femme de chambre paraît.*)

LA FEMME DE CHAMBRE

Pardon... messieurs...

HERMANN

Qu'y a-t-il, mademoiselle?

LA FEMME DE CHAMBRE

Personne de vous n'a vu M. Léonard ?

HERMANN, *un peu sec.*

Le coiffeur?... Non, mademoiselle.

BEZOZZI

Je pensais qu'il était en train d'apprêter ces dames?

LA FEMME DE CHAMBRE

Mais non, messieurs, il n'est pas arrivé, on l'attend! on le cherche partout! c'est une catastrophe !

HERMANN

Ce n'est pas un malheur. Il ne saurait tarder.

BAYON

En venant, j'ai vu un petit cabriolet dans la cour.

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui... Oh! ce n'est pas le sien! celui de M. Léonard est beaucoup plus beau!

BAYON

Excusez-moi !

LECOULTEUX

Pendant que vous courez, il a peut-être passé par les escaliers de service ?

LA FEMME DE CHAMBRE

L'escalier de service! (*En s'en allant*) M. Léonard! l'escalier de service! le coiffeur de la reine...

BAYON

C'est cet original, n'est-ce pas, qui confectionne une coiffure avec tout ce qui lui tombe sous la main?

HERMANN

Oui, n'importe quoi... Il orchestre avec des fleurs, des fruits, des jouets, des gâteaux, un moulin à vent, une frégate, une montgolfière, ou des nids d hirondelles... c'est un fou. Toutes ces dames en sont coif-

fées. Et depuis un an qu'il est au service de la reine, cet engouement ne connaît plus de bornes. Après le roi et le général, c'est le personnage le plus important du royaume.

LECOULTEUX

A ce point?

HERMANN, *qui s'échauffe tout en restant moqueur.*

Pensez donc que voilà un homme... (*La porte s'est ouverte sans qu'on s'en aperçoive et on a introduit Léonard qui descend sur les pointes un peu en glissant, comme un maître à danser; dès qu'il entend qu'on parle de lui, il s'arrête.*) qui considère sa profession comme un art! qui ne daigne coiffer que les femmes portant cent cinquante ans de noblesse et qui se vante que la reine ne pourrait, sans en être malade, se passer un seul jour de ses soins!

LÉONARD

Erreur, monsieur l'instrumentiste!

HERMANN

Ah! vous étiez là?

LÉONARD

Oui, messieurs, j'étais là... j'étais entré, vif et léger comme une aile, et j'écoutais sans plus m'émerveiller qu'on parlât de moi. La France en parle volontiers. Mais vous avez fait erreur double et triple. Je ne considère pas ma profession comme un art, un art ordinaire, un art... assis, tel que la musique, par exemple... frapper du doigt sur des morceaux d'ivoire...

HERMANN

Monsieur...

LÉONARD, *à Bezozzi.*

Ou souffler dans une canne à pêche...

BEZOZZI

Monsieur...

LÉONARD

Non... je considère ma profession comme un sacerdoce ! Ensuite, ce n'est pas cent cinquante, mais deux cents ans de noblesse que j'exige d'une tête humaine pour que ces deux géniales petites mains condescendent à se jouer dans les masses de sa chevelure et à y faire jaillir l'expression de ma pensée ! et, enfin, il est d'une suprême inexactitude que Sa Majesté ne puisse un seul jour se passer de mes lumières, puisqu'elle daigne chaque année m'expédier, elle-même, en ambassade, au pied du Vésuve, à son auguste sœur, la reine Marie-Caroline, afin que j'initie la cour de Naples à toutes les quintessences et aux raffinements du goût français !

BAYON

Vraiment ? monsieur ! Mais comment Sa Majesté peut-elle faire, alors, en votre absence ?

LÉONARD

Elle attend, monsieur, patiente et résignée, que j'aie réintégré ma bonne ville de Paris. Et maintenant, veuillez excuser si je vous échappe... mais une duchesse et trois marquises sont pâmées là-haut... dans les transes... messieurs... (*Lafayette paraît en uniforme.*)

LECOULTEUX

Le général ! (*Tous se retournent.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LAFAYETTE

LAFAYETTE, *à Léonard.*

Pas encore, monsieur. Demeurez... (*Poignée de main*

à Bayon et à Lecoulteux, à Hermann et à Bezozzi.) Eh bien, messieurs, vous allez, tout à l'heure, paraît-il, nous régaler d'un petit morceau? Sera-ce gai? sautillant? bocager? militaire?

HERMANN

Non, général, très tendre et langoureux.

LAFAYETTE

Allons! La fadeur a aussi du bon!

LÉONARD

Je demande pardon à M. le marquis, mais... ces dames. .

LAFAYETTE

Quoi? Elles ont bien attendu déjà... ce n'est pas cinq minutes de plus .. Savoir attendre est salutaire! Et cette santé? Vos battements de cœur?

LÉONARD

Ils redoublent! J'ai un cœur énorme... comme Cromwell avait le cerveau... Alors, à propos de tout et de rien... (*Il imite avec sa main des battements précipités.*)

LAFAYETTE

Il ne vous faudrait pas d'émotions.

LÉONARD

Juste! Et ma vie en est une incessante! J'allais un peu mieux, quand tout à coup, il y a deux mois, M. de Mirabeau m'a fait cette taquinerie de mourir.

LAFAYETTE

Quel rapport cela pouvait-il avoir?

LÉONARD

Mais, général, qu'il m'a fallu créer aussitôt, dans la nuit, ma coiffure des *Funérailles d'Achille* et que j'ai fourni là un effort qui m'a rompu!

LAFAYETTE

Prenez du repos. (*Il va vers la table, faisant un signe à Bayon et à Lecoulteux qui le suivent et restent debout, tandis qu'il s'assied. A Lecoulteux.*) Vous avez le courrier de la mairie ?

LÉONARD

Ah ! bien oui ! du repos !

BAYON

Le voilà ! (*Il a pris le portefeuille des mains de Lecoulteux, en retire les papiers qu'il tend à Lafayette et que celui-ci signe tout en causant.*)

LÉONARD

Chaque matin, dès huit heures, on ébranle ma porte, on est pendu à mes sonnettes, on m'arrache, en pleine alcôve, des bras délicieux...

LAFAYETTE

Chut ! chut ! monsieur Léonard... Nous ne vous demandons point ces secrets !

LÉONARD, *pudique.*

... Des bras de Morphée, monsieur le marquis !

LAFAYETTE

Ah ! c'est différent ! Si c'est Morphée !

LÉONARD

Le coiffeur doit être chaste ! et il faut aussi qu'il soit beau. Tout le monde n'est pas apte à embrasser cette carrière... ainsi... les disgraciés de la nature...

LAFAYETTE, *gai et pince-sans-rire.*

Oui, les manchots, par exemple ?

LÉONARD

Monsieur le marquis m'afflige, sur un sujet aussi grave, de badiner.

LAFAYETTE

Moi ! monsieur ! Mais je suis sérieux comme M. Bailly ! (*A Lecoulteux.*) Comment va-t-il, monsieur le maire ?

LECOULTEUX

Toujours souffrant.

LÉONARD

On ne se rend pas assez compte, non seulement des qualités maîtresses qu'exige cette sublime profession !...

HERMANN, *qui trouve le mot excessif.*

Sublime !

LÉONARD

Oui, monsieur... parce qu'elle s'exerce sur les sommets, vu que la tête est ce que nous avons de plus haut, de plus escarpé !

LAFAYETTE

N'est-ce pas à cette place qu'a pris naissance le toupet ?

LÉONARD

Mais on oublie aussi sa portée morale ! Un coiffeur qui possède la distinction, l'élégance, l'éclat, l'autorité, le sang-froid, l'audace, une profonde pénétration du cuir humain, le coup d'œil du lynx et un doigté de velours épinglé, celui-là est un guide sûr...

LAFAYETTE, *qui signe des papiers.*

Un aide !

BAYON

Un soutien !

LECOULTEUX

Un confident !

LÉONARD

Un ami capable de tout faire oublier à sa cliente,

les tracas et les soucis de la maison, les ennuis des domestiques, l'infidélité d'un mari perfide, les reproches d'un amant volage, la perte au jeu, jusqu'aux atteintes de la maladie et aux avertissements de la vieillesse... Mais, à une seule condition, ah! indispensable...

HERMANN

Laquelle?

LÉONARD

C'est que tout en se laissant aller au cours d'un babil ingénieux et soutenu, il évite pourtant ce grossier travers : trop parler.

LAFAYETTE

Voilà!

LÉONARD

Aussi, général, pour qu'on ne m'accuse point d'y tomber, souffrez que je me retire. (*La femme de chambre reparaît.*)

LA FEMME DE CHAMBRE

Ah! monsieur Léonard! Ces dames s'impatientent.

LAFAYETTE, *à Léonard.*

Une dernière minute, j'ai un mot à vous dire en particulier. (*Hermann et Bezozzi s'écartent et s'en vont par le fond, discrètement.*)

LÉONARD, *à Lafayette.*

A moi?

BAYON, *saluant comme pour prendre congé.*

Général...

LÉONARD, *à part.*

Je n'aurai plus le temps! Trois coiffures! voilà mon cœur...

BAYON

Dois-je donner l'ordre d'atteler?

LAFAYETTE

Non. Je ne sortirai pas ce soir. Quel est l'adjudant général de service?

BAYON

M. de Romeuf.

LAFAYETTE

Vous ferez avec lui la visite des postes au château et vous viendrez me rendre compte.

BAYON

Après le coucher du roi? Le général ne s'y présentera pas?

LAFAYETTE

Non. J'y suis allé hier. Au revoir, messieurs. (*Bayon et Lecoulteux sortent.*)

SCÈNE III

LAFAYETTE, LÉONARD

LÉONARD

J'attends que monsieur le marquis veuille bien...

LAFAYETTE

Oui. Et vous êtes très inquiet?

LÉONARD, *troublé.*

Mais non!

LAFAYETTE

Si. Et vous n'avez pas tort! Il se prépare quelque chose aux Tuileries.

LÉONARD

Comment le général peut-il être au courant de cela? Il n'y a que moi et la reine...

LAFAYETTE

Enfin, est-ce vrai?

LÉONARD

Eh bien oui, il y a du nouveau en perspective... et qui fera grand bruit !

LAFAYETTE

Ah !

LÉONARD

Oh ! ce n'est encore qu'à l'état de projet très vague... de là à l'exécution !. .

LAFAYETTE

Et l'exécution, c'est le plus difficile !

LÉONARD

C'est tout ! Voici. Vous n'ignorez pas que depuis quelques semaines, Sa Majesté semble fort préoccupée, assez sombre même ?...

LAFAYETTE

Vraiment ?

LÉONARD

Oui. Elle n'est plus ce qu'elle était ! Il y aura demain deux mois que je me résigne, sur son ordre exprès, à la traiter de la façon la plus prosaïque : deux béquilles, un marron et une frisure simple, à la composition honnête.

LAFAYETTE, *geste de la main.*

Fi ! Eh bien ?

LÉONARD

Eh bien, tantôt... Mais ceci, je vous en supplie... monsieur le marquis... c'est un secret d'État.

LAFAYETTE

Faut-il jurer ?

LÉONARD

Tantôt Sa Majesté m'a dit, nous étions seuls : « Léonard, pour jeudi, jour de Fête-Dieu, il faut... elle a appuyé sur ce mot... que vous me trouviez — absolu-

ment... quelque chose d'inédit, de seyant, et qui tienne! » (*Un temps.*) Chut!

LAFAYETTE, *mi-méfiant, mi-déçu.*

Ah! C'est tout?

LÉONARD

Comment? c'est tout? Inédit! Seyant! Et qui tienne! Quoi? quoi? Je cherche et je bous! Qui tienne! Ce n'est rien encore! Il m'est arrivé de conclure, avec mon fer en arbalète, des tapés qui duraient huit jours et qui avaient la consistance du nougat.

LAFAYETTE, *qui n'écoute pas et pense.*

Et vous dites pour jeudi?

LÉONARD

Du seyant! La reine est si belle que tout lui sied! Mais l'inédit! L'inédit. C'est là que mon front se heurte à l'inconnu! (*Madame de Rochereul entre à cet instant.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Bonsoir. (*Apercevant Léonard.*) Vous ici?... avec le général? Vous coiffez donc les hommes à présent?

LÉONARD

Jamais! Toujours à vos ordres, madame la comtesse... Général...

LAFAYETTE

Je ne vous retiens plus, monsieur Léonard.

LÉONARD, *saluant.*

Général... madame... (*En s'en allant.*) Quoi? un « scrupule »? une « dorlotte? »... une « palissade? » mais tout ça a été ressassé! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LAFAYETTE, MADAME DE ROCHEREUL

LAFAYETTE, *montrant la porte par où est sorti Léonard.*

Dites-moi, belle cousine, est-ce un imbécile ou un maître homme?

MADAME DE ROCHEREUL

Léonard? Mais ce n'est ni l'un ni l'autre, ce n'est pas un homme! C'est une créature à part, un être irréel et féerique, un peigne vivant, un fer animé, une houppe qui parle, une machine à lisser, boucler, graisser, natter, poudrer et pommader. Dans sa partie, une imagination aussi étendue que celle de Voltaire! Il donnerait son nom à ce siècle-ci, que je n'en serais pas surprise!

LAFAYETTE

Allons! Je vois que vous êtes toujours l'incorrigible moqueuse avec qui j'aime tant à bavarder. Voilà près de dix jours que je vous ai vue... infidèle!

MADAME DE ROCHEREUL, *avec un ton d'obligation sacrée.*

Service de Sa Majesté, aux Tuileries.

LAFAYETTE

Oui, je sais... mais il se termine demain, je crois?

MADAME DE ROCHEREUL

Ce soir! Oh! heureusement! Je le remets à onze heures. Et demain, je suis libre pour deux mois!

LAFAYETTE

Et quel bel usage pensez-vous faire de cette liberté?

MADAME DE ROCHEREUL

Cela dépendra de bien des choses... d'une d'abord.

LAFAYETTE

Laquelle ?

MADAME DE ROCHEREUL

D'une faveur que j'ai à vous demander.

LAFAYETTE

A moi?

MADAME DE ROCHEREUL

Oui. Il s'agit d'éloigner de Paris quelqu'un.

LAFAYETTE

Qui vous gêne?

MADAME DE ROCHEREUL

Qui s'y perd.

LAFAYETTE

Je gage que ce n'est pas une femme?

MADAME DE ROCHEREUL

En effet, c'est un homme.

LAFAYETTE

Un bel homme.

MADAME DE ROCHEREUL

Très.

LAFAYETTE

De qualité? Oui?

MADAME DE ROCHEREUL

Un officier.

LAFAYETTE

Ah!

MADAME DE ROCHEREUL

Vous commandez la force armée de Paris, vous êtes tout-puissant auprès du ministre de la guerre.

LAFAYETTE

Oh! tout-puissant! M. Duportail veut bien entendre mes avis, quitte à ne pas les suivre...



Mme DE ROCHEREUL et LAFAYETTE

(Mme BLANCHE DUFRÊNE ET M. DUREC)

MADAME DE ROCHEREUL

Laissez donc! Si vous y mettez un peu de bonne volonté, ce que je vous demande est fait ce soir.

LAFAYETTE

Ce soir. Diable! C'est donc bien urgent! Quelle est la victime?

MADAME DE ROCHEREUL

Un colonel.

LAFAYETTE

Oh! il va falloir exiler tout son régiment?

MADAME DE ROCHEREUL

Non, le régiment est en province.

LAFAYETTE

Ah!

MADAME DE ROCHEREUL

A Valenciennes. Il s'agit tout simplement de donner l'ordre à cet officier de retourner à son corps.

LAFAYETTE

... défendant. Et son nom?

MADAME DE ROCHEREUL

M. de Fersen.

LAFAYETTE

M. de Fersen! Mais ce n'est pas le premier venu, dites-moi donc! Vous choisissez ce qu'il y a de mieux! Colonel du Royal-Suédois, romanesque, envié des hommes, désiré des femmes! Peste! seulement, le malheur pour vous, c'est que M. de Fersen n'est pas de ceux qu'on déplace ainsi du jour au lendemain, par caprice. Vous le savez mieux que personne.

MADAME DE ROCHEREUL

Pourquoi *mieux?*

LAFAYETTE

Il gouverne tout chez la reine et on dit qu'il a son entière confiance.

MADAME DE ROCHEREUL

C'est un bruit qui court depuis si longtemps!

LAFAYETTE

Parce qu'il a de bonnes jambes; il n'en est pas moins vrai que M. de Fersen, familier des réunions privées de Versailles et des fêtes champêtres de Trianon, a été mêlé à tout, à la politique, à la danse, au loto, à la comédie et au drame, qu'une espèce de légende mystérieuse enveloppe les moindres actes de sa vie et qu'il est tellement capable sous son apparente maîtrise des pires coups de tête qu'on l'a baptisé: un volcan sous la glace!

MADAME DE ROCHEREUL, *avec une conviction irréfléchie.*

C'est exact!

LAFAYETTE, *candide.*

Vous avez assisté à des éruptions?

MADAME DE ROCHEREUL

Moi? Pourquoi me dites-vous cela?

LAFAYETTE

Parce qu'il me semblait, à moins que je ne l'aie rêvé, — qu'il avait été un de vos amis... assez intimes? Est-ce vrai?

MADAME DE ROCHEREUL

Eh bien, je vais tout vous dire!

LAFAYETTE

Mais oui! allez donc!

MADAME DE ROCHEREUL

Ce n'est pas ce que vous supposiez, mais il y a eu

certainement entre M. de Fersen et moi beaucoup d'amitié.

LAFAYETTE

Partagée?

MADAME DE ROCHEREUL

Réciproque. Depuis, il a un peu méconnu, oublié cette amitié...

LAFAYETTE

Oh ! c'est mal! .. et oublié en une autre compagnie, probablement ?

MADAME DE ROCHEREUL

Oui. Je ne lui en veux pas !

LAFAYETTE

J'en suis persuadé ! Je vous connais trop !

MADAME DE ROCHEREUL

Mais, comme, moi, je n'ai pas cessé de lui garder une inclinaison vive et attentionnée, malgré sa réserve, et que je le sais très emporté, très impétueux...

LAFAYETTE

L'Etna !

MADAME DE ROCHEREUL

... je voudrais le mettre en garde contre lui-même, l'empêcher de commettre certaines imprudences qu'il est homme à risquer et dont il serait la victime. Et il n'y va pas seulement de son intérêt... mais du vôtre ! il faut qu'il parte.

LAFAYETTE

Mais c'est énorme ce que vous me demandez là ! Je ne peux pourtant pas me mettre en guerre ouverte avec les Tuileries ! Ecoutez-moi. Nous sommes en juin 91.

MADAME DE ROCHEREUL

Le 20, oui...

LAFAYETTE

Il y aura un gros mouvement de troupes en octobre... Eh bien, à cette date, comptez sur moi !

MADAME DE ROCHEREUL

En octobre ! trop tard ! C'est demain qu'il faut l'éloigner ! demain !

LAFAYETTE

Vous n'êtes pas raisonnable !... Ah ! si nous avions seulement le semblant d'un petit prétexte... l'ombre d'une raison politique ..

MADAME DE ROCHEREUL, *résolument.*

Eh bien, il y a raison politique.

LAFAYETTE

Hein ?

MADAME DE ROCHEREUL, *appuyant sur les mots.*

Il faut... que M. de Fersen quitte Paris... tout de suite !...

LAFAYETTE, *après un silence.*

Soit ! M. Duportail recevra demain mes propositions.

MADAME DE ROCHEREUL

Merci. (*Un silence. On entend le lointain morceau de clavecin et de hautbois d'Hermann et de Bezozzi dans le salon du fond. Le morceau cesse.*) Charmant !

LAFAYETTE, *sans conviction aucune.*

Oui... Dites-moi, vous n'êtes pas fâchée avec M. de Fersen ?

MADAME DE ROCHEREUL

Nullement !

LAFAYETTE

Oh ! tant mieux ! Parce qu'il va venir ce soir.

MADAME DE ROCHEREUL

Ici? Lui? Chez vous?

LAFAYETTE

Mais oui... Il s'y montre assez souvent. Cela vous contrarie?

MADAME DE ROCHEREUL

Au contraire.

LAFAYETTE, *riant.*

Et l'on revient toujours... Il y a une chanson. (*Il donne un coup de timbre.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Qui rime très mal.

LAFAYETTE, *au domestique qui vient à l'appel.*

Dès que M. de Fersen se fera annoncer, vous l'introduirez dans ce salon. (*Le domestique sort. A madame de Rochereul.*) Vous ne tenez pas absolument à être là pendant que je lui communiquerai la bonne nouvelle de son exil?

MADAME DE ROCHEREUL

Non!

LAFAYETTE

Je ne vous promets pas qu'ensuite, il sera de très galante humeur.

MADAME DE ROCHEREUL

C'est mon affaire. (*La porte s'ouvre et un domestique paraît.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Barnave!

SCÈNE V

LES MÊMES, BARNAVE

MADAME DE ROCHEREUL, *au général.*

Je vous laisse. Je n'ai pas encore vu mes cousines.

LAFAYETTE

Vous me trouverez là, au salon blanc. (*Révérence de madame de Rochereul à Barnave qui entre et la salue. Elle sort.*) Vous connaissez la comtesse qui sort d'ici?

BARNAVE

Madame de Rochereul? Fort peu. Sa fonction la retient aux Tuileries, et comme je n'y mets jamais les pieds... Vous ne la craignez pas?

LAFAYETTE

Je l'utilise.

BARNAVE

Ah!

LAFAYETTE

Je l'ai trouvée ce soir distraite... nerveuse... mal à l'aise...

BARNAVE

Et vous en concluez?

LAFAYETTE

Eh ma foi!... Rien!

BARNAVE

Eh bien, si, général. On combine quelque chose.

LAFAYETTE, *incrédule et lassé.*

Quoi? Que combine-t-on?

BARNAVE

Le départ du roi.

LAFAYETTE

Encore cette folie?

BARNAVE

Le bruit en devient, d'heure en heure, plus précis et plus menaçant.

LAFAYETTE

C'est absurde!

BARNAVE

On décrit la voiture.

LAFAYETTE

Oui... oui... je connais!...

BARNAVE

On énumère les préparatifs qu'a faits à Rouen... M. de Liancourt.

LAFAYETTE, *très calme, qui se coupe à un ongle une petite peau avec des ciseaux.*

Allez! allez!

BARNAVE

On connaît le nom de la frégate...

LAFAYETTE

La *Chimère.* Le voilà le vrai nom de votre bateau.

BARNAVE

... qui croise sur la côte de Dieppe... pour recevoir en cas de soulèvement populaire, les fugitifs...

LAFAYETTE

Assez, mon cher député, je vous arrête... Je sais tout cela mieux que vous et que personne, tous mes bons Parisiens manqueraient au plus sacré de leurs devoirs s'ils ne se demandaient en prenant leur café au lait : est-ce aujourd'hui que Sa Majesté va partir et brûler la politesse à M. de Lafayette, ou que M. de Lafayette va tirer à temps le bon verrou et faire le roi échec et mat?

BARNAVE

C'est parfaitement cela.

LAFAYETTE

Eh bien, mon cher monsieur Barnave, j'ai vu plus loin que mes yeux de myope. Et l'on connaît tout de multiples projets d'évasion... hormis les mesures que j'ai prises pour les rendre irréalisables. La famille

royale est cadenassée dans ses appartements et... une souris ne sortirait pas ! ..

BARNAVE

Les chats finissent par s'endormir.

LAFAYETTE

A moins d'une complicité de la garde... ce qui n'est pas à redouter... j'affirme qu'il est impossible de s'échapper du château.

BARNAVE

Quoi qu'il en soit, l'Assemblée a cru devoir prendre de nouvelles précautions.

LAFAYETTE

Aujourd'hui?

BARNAVE

A la séance de l'après-midi. Elle a décrété que dorénavant tout passe-port devait porter, outre la signature du roi, celle du président de l'Assemblée nationale.

LAFAYETTE

Précaution bien vaine ! Voyons?... vous représentez-vous le roi, dans les circonstances actuelles, voyageant sur les routes, prenant la poste, s'arrêtant à tous les relais, passeport en poche, avec sa famille, en bon bourgeois? Mais à l'octroi, il serait reconnu ! Non. Ce n'est même plus du roman, c'est de la farce... et nous faisons de l'histoire.

BARNAVE

Je ne souhaite que d'être mauvais prophète.

LAFAYETTE

Reposez-vous en paix, allez ! Je veille. (*Un valet paraît à la porte.*)

LE VALET, *à mi-voix.*

M. le comte de Fersen. (*Geste d'assentiment de Lafayette. — Le valet sort.*)

BARNAVE, *vivement, à Lafayette.*

Celui-là, tenez ! Voilà l'homme qui sait tout ! Ah ! nous serions bien forts si nous connaissions sa pensée.

LAFAYETTE, *riant.*

Eh bien, lui, le serait davantage encore s'il connaissait la mienne... surtout en ce moment. Vous êtes en relations ?

BARNAVE

Non.

LAFAYETTE

Je vais vous le présenter. (*Entre Fersen par la droite.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, FERSEN

LAFAYETTE, *allant à Fersen.*

Monsieur le comte, je suis votre serviteur. Vous connaissez M. Barnave, député du Dauphiné à l'Assemblée nationale ?

FERSEN, *saluant.*

Par sa grande renommée, monsieur le marquis, mais je n'avais jamais encore eu l'honneur de le rencontrer.

LAFAYETTE, *présentant Fersen à Barnave.*

M. le comte Axel de Fersen, colonel du Royal-Suédois. (*Nouveaux saluts.*)

BARNAVE

Votre nom m'a souvent été cité, monsieur le comte,

comme celui d'un gentilhomme qui tient à la cour de France une grande place.

FERSEN

La plus modeste, au contraire, celle d'un serviteur.

BARNAVE

Très dévoué à la reine, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

FERSEN

Jusqu'à la mort, monsieur Barnave. (*Court silence. Les deux hommes se toisent.*)

LAFAYETTE, *à Fersen.*

M. Barnave a la bonté de se considérer comme un des familiers de ma maison. Je me permets d'espérer, monsieur, que vous consentirez à me réserver la même faveur.

FERSEN

C'est un honneur auquel je suis fort sensible. Je ne compte pas quitter Paris de longtemps... et...

LAFAYETTE

Hum ! Que sait-on ? (*Inquiétude mal réprimée de Fersen.*) J'aurai sur ce point à vous entretenir tout à l'heure.

FERSEN

Moi ? (*Lafayette s'avance; signe de tête affirmatif, sourire.*)

BARNAVE

Je vous laisse avec le général, monsieur le comte. Je m'estime heureux de vous connaître et je souhaite vivement que nos relations n'en restent pas là...

FERSEN

Moi de même, monsieur.

BARNAVE

Voulez-vous me permettre de vous laisser mon adresse ?

FERSEN

Mais très volontiers.

BARNAVE. *Il a sorti son portefeuille, il écrit au crayon sur un feuillet qu'il déchire et tend à Fersen.*

Chez M. de Lameth, rue de Notre-Dame-des-Champs.

FERSEN, *qui le prend.*

Je vous remercie. Et moi... faubourg Saint-Honoré, au coin de la rue Matignon. (*Saluts. Barnave sort.*)

SCÈNE VII

LAFAYETTE, FERSEN

LAFAYETTE

Voilà un des plus nobles caractères que je connaisse!

FERSEN

La réputation de M. Barnave est, en effet, des plus favorables et sa fière mine égale son bon renom. Mais... monsieur le marquis... Vous m'aviez laissé entendre...

LAFAYETTE

Une vétille! Il s'agit d'un de ces petits inconvénients de la vie militaire que nous autres soldats devons tous plus ou moins subir... (*Il s'arrête.*)

FERSEN

Achevez, général.

LAFAYETTE

Vous n'ignorez pas que les populations de la frontière se montrent fort inquiètes? Des bruits fâcheux ont couru de concentration des troupes impériales, en vue d'un hardi coup de main... Vous savez bien lequel?

FERSEN

Contre nos places fortes?

LAFAYETTE

Oui.

FERSEN

Bruits dénués de toute vraisemblance!

LAFAYETTE

Ah!

FERSEN

Si je suis bien informé!

LAFAYETTE

Vous l'êtes, mon cher colonel, vous l'êtes certainement... peut-être plus que moi. Mais on ne raisonne pas avec les impressions populaires.

FERSEN

Bref?

LAFAYETTE

Le pays a besoin d'être rassuré.

FERSEN

Rassurons-le.

LAFAYETTE

Et la présence d'un chef tel que vous à la tête du corps d'élite dont il a le commandement serait une des mesures les plus efficaces pour rendre à la région du Nord toute sa sécurité.

FERSEN

Quand désire-t-on que je rejoigne mon régiment?

LAFAYETTE

Oh! rien ne presse.

FERSEN

Dès qu'il y a un devoir tout presse, monsieur. Demain?... Est-ce assez tôt?

LAFAYETTE

Mais oui... Je vous répète qu'il n'y a pas urgence! Et même si la décision du ministre, en dépit de votre bonne grâce, vous contrariait en quoi que ce fut ?...

FERSEN

Nullement.

LAFAYETTE

Je serais le premier à intercéder...

FERSEN

N'en faites rien! Je suis étranger, tout dévoué aux armes françaises. Je servirai le roi avec autant de zèle à Valenciennes qu'à Paris.

LAFAYETTE

Sans doute! Mais... quitter ainsi vos habitudes?...

FERSEN

Un soldat ne doit point en prendre.

LAFAYETTE

Vos affections?...

FERSEN

L'éloignement ne peut rien sur elles! Au contraire, il les grandit!

LAFAYETTE

Allons! Tant mieux! Je suis charmé de l'héroïque et calme façon dont vous prenez les ennuis!

FERSEN

Si légers!

LAFAYETTE

Mais, je le vois, vous êtes philosophe!

FERSEN

Nous vivons dans un temps où l'on doit s'accoutumer à l'être. Personne n'a jamais été moins sûr de l'avenir. Vous-même, monsieur le marquis, pourtant

bien haut situé, savez-vous ce que vous réserve demain ?

LAFAYETTE

Ah ! que vous avez raison ! La vie est faite de coups de foudre et de surprises !

FERSEN

Et quelles que soient les prévisions, avez-vous remarqué que la chose, quand elle éclate, dépasse toujours, en inattendu et en stupéfiant, celle qu'on s'imaginait ?

LAFAYETTE

Comme c'est vrai ! Comme c'est...

FERSEN, *bonhomme et simple.*

Voilà pourquoi les plus heureux sont ceux, comme moi, les soldats obscurs qui n'ont qu'à se laisser guider. Obéir est peut-être la plus grande volupté sur terre.

LAFAYETTE

Oui. Après commander.

FERSEN, *riant.*

Non... non... non... Obéir — tout court.

LAFAYETTE

Distinguons à qui ? Encore faut-il que les ordres tombent d'un beau sommet !... du ciel même !

FERSEN

Monsieur le marquis, je vous dois mille remerciements pour avoir fixé mon sort, et je vous prie de les agréer.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME DE ROCHEREUL, LÉONARD

MADAME DE ROCHEREUL

Pardon, je suis importune ?



LAFAYETTE

Jamais ! (*Fersen salue madame de Rochereul. Lafayette à Fersen.*) Je ne vous présente pas.

MADAME DE ROCHEREUL

Excusez-moi... mais M. Léonard n'osait entrer sans être introduit, alors...

LÉONARD

Oui... je pars, monsieur le marquis... je quitte ces lieux.

LAFAYETTE

Vous avez fini avec ces dames?

LÉONARD

Eh non ! ce qui m'arrive est sans précédent! Je suis forcé de laisser inachevée madame de Lafayette !... Ce sont mes commis qui auront l'avantage de la terminer ! Jamais, j'en prends le ciel à témoin, je n'aurais confié à un de mes lieutenants un travail si grave, mais les circonstances imprévues...

LAFAYETTE

Quelles circonstances?

LÉONARD

Ah ! mon cœur !... (*Il sort un flacon de sel qu'il respire.*)

MADAME DE ROCHEREUL

On mande M. Léonard aux Tuileries.

LÉONARD

Oui... en toute hâte.

MADAME DE ROCHEREUL

Service de la reine.

LÉONARD

Je vous le disais tout à l'heure, monsieur le marquis ! Sa Majesté m'avait prévenu qu'elle voulait de

l'inédit... Elle s'impatiente, je vois! et je n'ai rien. . rien... pas une idée!

FERSEN

Ne tardez pas!

LÉONARD

J'y vais! oh! j'y vais! Rien ne me retiendrait, vous le pensez bien! J'y vais le cœur brisé... mais j'y vais... madame... messieurs ..

LAFAYETTE

Passons au salon de musique. (*Il offre son bras à madame de Rochereul.*)

MADAME DE ROCHEREUL

J'irai vous rejoindre. Auparavant, je voudrais dire un mot à M. de Fersen... Vous permettez?

LAFAYETTE

Oui, mais pas trop longtemps... Je tiens à ce que vous entendiez tous deux : *Femme sensible!* la nouvelle romance de M. Méhul. C'est un air d'*Ariodan* qui vous charmera. (*Il sort par le salon du fond, après leur avoir lancé de côté un regard malicieux. Fersen, immobile, paraît fort contrarié.*)

SCÈNE IX

FERSEN, MADAME DE ROCHEREUL

FERSEN

Que me voulez-vous, madame?

MADAME DE ROCHEREUL

Vous voir et vous parler. Pourquoi me fuyez-vous?

FERSEN

Oh! madame! Je vous en prie! Pas de retour! Le passé est mort!

MADAME DE ROCHEREUL

Soyez sans crainte. Je ne tiens pas à le ressusciter. J'ai trop souffert de son vivant Si j'ai voulu vous rencontrer ce soir, c'est pour dissiper enfin une équivoque affreuse qui n'a que trop duré, qui n'en est même pas une... car je sais la vérité, vous la savez aussi, et tous deux nous n'osons pas la dire.

FERSEN

Madame!...

MADAME DE ROCHEREUL

Eh bien, moi, je la dirai.

FERSEN

Je vous défends...

MADAME DE ROCHEREUL

Vous aimez la reine, la reine que je hais parce qu'elle m'a chassée de votre cœur et qu'elle est trop puissante pour que je l'en arrache.

FERSEN

Mais !...

MADAME DE ROCHEREUL

Que je hais parce qu'il me faut, malgré cela, être à son ordre et la servir ! J'aide à la parer pour vous, pour qu'elle vous plaise. Je lui tends — pour qu'elle y combine les sourires qui vous sont destinés — ce miroir que j'ai envie de briser à ses pieds. C'est moi qui avance le tabouret où vous fléchirez le genou et qui attache à son corsage la rose qu'elle vous donnera. C'est moi qui vais vous chercher, qui vous annonce, vous introduis et, pendant que vous restez des heures seul avec elle, j'attends derrière la porte et c'est moi qui vous garde.

FERSEN, *dédaigneux et glacé.*

Vous êtes folle, madame.

MADAME DE ROCHEREUL

C'est vous qui êtes fou de n'avoir pas compris tout ce qu'il y avait d'humiliant et d'horrible à me faire jouer ce rôle.

FERSEN

C'en est trop. Je vous laisse.

MADAME DE ROCHEREUL

Restez. Ayez ce courage ! Dites-moi : oui, je l'aime ! Et je vous tiens quitte !

FERSEN

Mais je ne peux cependant pas, pour vous donner satisfaction, mentir aux autres et à moi-même !...

MADAME DE ROCHEREUL

Que faites-vous donc à cette minute ?

FERSEN

... Proclamer un sentiment que tout m'interdit d'éprouver, dont la simple supposition ridiculise le sujet et offense la souveraine.

MADAME DE ROCHEREUL

Vous osez dire que vous ne l'aimez pas ?

FERSEN

Mais non ! Je n'aime pas la reine... Elle a été pleine de bonté pour moi, elle m'a comblé de bienfaits, j'ai pour elle autant de reconnaissance que d'admiration et de respect. Je suis tout à elle et je la vénère !... Mais je ne la dégrade pas à l'aimer.

MADAME DE ROCHEREUL

Comme une femme du vulgaire, une simple mortelle comme moi, n'est-ce pas ? Eh bien, vous mentez effrontément, monsieur ! On ne trompe pas une femme délaissée et jalouse. Vous aimez cette reine et vous pouvez être fier, elle vous aime aussi, c'est la plus magnifique des conquêtes.

FERSEN

Madame, si j'avais fait une conquête, je vous garantis que je ne l'abandonnerais pas!

MADAME DE ROCHEREUL

Vous y renoncez?

FERSEN

Je pars.

MADAME DE ROCHEREUL, *jouant la surprise.*

Vous quittez Paris? pour aller où?

FERSEN

A Valenciennes, rejoindre mon régiment. C'est M. de Lafayette, votre cousin, qui vient de m'en donner avis tout à l'heure.

MADAME DE ROCHEREUL

Alors, je ne vous verrai plus?

FERSEN

Nous nous ferons une raison. (*Fausse sortie.*) Madame...

MADAME DE ROCHEREUL

Comme vous avez hâte de me fuir! Attendez! Je voudrais que notre dernier adieu fût au moins celui de deux amis, tristes, mais réconciliés; aussi je vais vous demander une preuve suprême d'affectueuse estime et de pitié.

FERSEN

Dites vite. Si je le puis?

MADAME DE ROCHEREUL

Vous le pouvez. Accordez-moi demain une heure.

FERSEN

Impossible!

MADAME DE ROCHEREUL

Une demi-heure chez vous?

FERSEN

Je pars demain matin au lever du jour.

MADAME DE ROCHEREUL

Alors, ce soir?

FERSEN

Non plus. Et puis vous oubliez que vous êtes de service.

MADAME DE ROCHEREUL

Il finit à onze heures.

FERSEN

A onze heures, je suis tenu d'assister au coucher du roi.

MADAME DE ROCHEREUL

Il se termine toujours avant minuit. Rien ne me serait plus facile encore que de sauter en voiture...

FERSEN

Non... non... je ne saurais vous recevoir chez moi si tard.

MADAME DE ROCHEREUL

Vous le faisiez autrefois!

FERSEN

Autrefois, nous n'étions pas amis.

MADAME DE ROCHEREUL

Alors, au lieu de quitter les Tuileries, comme j'en avais le projet après avoir remis mon service, je resterai jusqu'à demain dans mon appartement du pavillon de Marsan...

FERSEN

Eh bien?

MADAME DE ROCHEREUL

Venez m'y retrouver.

FERSEN

Je ne peux pas.



LE COMTE DE FERSEN (M. MAGNIER)

MADAME DE ROCHEREUL

En sortant du coucher du roi ?

FERSEN

Non, non.

MADAME DE ROCHEREUL, *soupçonneuse.*

Ah ! ça, qu'y a-t-il donc ? Vous allez me faire croire ?...

FERSEN, *protestant.*

Quoi ? Mais il n'y a rien. Absolument rien.

MADAME DE ROCHEREUL

En ce cas, venez. Je ne vous retiendrai qu'un quart d'heure. Je serai raisonnable et forte. Je vous rendrai vos lettres... Axel ! Un quart d'heure ! au nom du passé !

FERSEN

Soit ! J'irai.

MADAME DE ROCHEREUL

Ah ! merci ! (*Se reprenant.*) C'est bien vrai, au moins ?... Vous ne me trompez pas ? Vous avez sincèrement l'intention ?...

FERSEN

Puisque je vous le dis !

MADAME DE ROCHEREUL

C'est que. . non seulement, je ne vous le pardonnerais pas... mais j'ai dans les mains une si terrible vengeance.

FERSEN

Pas un mot de plus ! Dès qu'on me brave et qu'on me menace, on n'a rien de moi.

MADAME DE ROCHEREUL

Vous retirez votre promesse ?

FERSEN

Non. Mais je regrette de l'avoir donnée.

MADAME DE ROCHEREUL

Enfin, viendrez-vous ?

FERSEN

Je ne sais pas. (*Il sort.*)

SCÈNE X

MADAME DE ROCHEREUL, *seule, puis* LAFAYETTE

MADAME DE ROCHEREUL, *seule*

Il ne viendra pas. Parce qu'il a peur ! Non pas pour lui, mais pour elle !... (*Brusque angoisse.*) Et s'il ne venait pas ? S'il allait me jouer ? Que faire ? Le compromettre, oui, révéler tout ce que je sais... le plus tôt possible... (*La porte s'ouvre et Lafayette paraît. Elle ne l'entend pas.*) A qui ? (*Elle l'aperçoit.*)

LAFAYETTE

Parti ?

MADAME DE ROCHEREUL

Ah ! venez !... J'ai à vous parler : M. de Fersen enlève la reine cette nuit !

LAFAYETTE

Ah ça ! vous perdez la raison ? C'est lui qui vous l'a dit ?

MADAME DE ROCHEREUL

Je ne plaisante pas. J'ai des preuves !

LAFAYETTE

Sérieuses ? N'allez pas plus loin... Je n'ai pas qualité pour entendre seul de pareilles révélations.

MADAME DE ROCHEREUL

La prudence même !

LAFAYETTE

Je me garde. MM. Bailly et Barnave, après le dîner,

étaient venus dans mon cabinet, où ils sont encore. Etes-vous disposée ?...

MADAME DE ROCHEREUL

A parler devant eux ? Je ne demande pas mieux.

LAFAYETTE, *qui sonne sur un timbre.*

Parfait ! (*Le domestique paraît.*) Priez de ma part MM. Barnave et Bailly de prendre la peine de me rejoindre ici. (*Le valet acquiesce et sort. A madame de Rochereul.*) Alors... dites-moi... ç'a été orageux ?

MADAME DE ROCHEREUL

Au contraire, nous nous sommes quittés les meilleurs amis.

LAFAYETTE

Il y paraît. Tant mieux donc ! Ah ! j'avoue que je suis presque intrigué. C'est le jour, d'ailleurs... tout le monde était nerveux ce soir... sauf moi.

MADAME DE ROCHEREUL

Vous allez le devenir !

LAFAYETTE

Allons, ça me changera. Les voici.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BARNAVE, BAILLY

LAFAYETTE

Entrez, messieurs... Madame... (*Présentant Bailly.*) monsieur Bailly.

BAILLY, *qui salue.*

Madame...

LAFAYETTE

Monsieur Barnave que vous connaissez. Voici, messieurs... Madame de Rochereul, ma cousine dévouée,

m'a dit à l'instant qu'elle avait de graves communications à me faire...

MADAME DE ROCHEREUL

La reine est sur le point de partir avec M. de Fersen ! (*Lafayette hausse les épaules.*)

BARNAVE

Tous les deux ?

BAILLY

Et le roi ?

MADAME DE ROCHEREUL

Le roi aussi, Mesdames Elisabeth et Royale.

BARNAVE

Le Dauphin ?

MADAME DE ROCHEREUL

Tous, ils partent tous.

BAILLY

Quand ?

MADAME DE ROCHEREUL

Peut-être cette nuit.

BARNAVE

Cette nuit ? (*A Lafayette.*) Que vous disais-je ?

LAFAYETTE, *à madame de Rochereul.*

Continuez. Quelles preuves avez-vous ?

MADAME DE ROCHEREUL

M. de Fersen a tout combiné, tout réglé, tout imaginé.

BARNAVE

Seul ?

MADAME DE ROCHEREUL

Non ! D'abord, avec la reine qui a poussé le roi, qui lui a forcé la main. Il ne voulait pas.

BAILLY

Avez-vous surpris des préparatifs ?

MADAME DE ROCHEREUL

Voilà quinze nuits qu'on emporte du château... du linge, des hardes, des papiers, de l'argent...

LAFAYETTE

Vous avez vu cela ?

MADAME DE ROCHEREUL

Maintes fois. Il aurait fallu être aveugle... Et leurs entretiens mystérieux ! le trouble croissant de la reine !... Je ne peux pas tout vous dire à la fois... cela durerait deux heures.

BAILLY

Calmez-vous.

LAFAYETTE

Pardon ! Un peu d'ordre !... Vous dites que cela pourrait être pour cette nuit. Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

MADAME DE ROCHEREUL

Mon service finit ce soir et j'ai des raisons de penser qu'ils n'attendent que ce moment pour se décider.

BARNAVE

Ils se méfient donc de vous ?

MADAME DE ROCHEREUL

Un peu. A cause de mes opinions et de ma parenté.

LAFAYETTE

Où vont-ils ?

MADAME DE ROCHEREUL

En Autriche ? Aux Pays-Bas... peut-être ? par Lille... Metz ?... Je n'en sais rien.

LAFAYETTE

Comment sortiraient-ils du château ? La garde...

MADAME DE ROCHEREUL

Ils se moquent de la garde !

LAFAYETTE, *souriant.*

Oh !

MADAME DE ROCHEREUL

Oui, vous avez des espions partout. Mais il y a une porte qui n'est pas surveillée.

LAFAYETTE

Une porte ? Laquelle ?

MADAME DE ROCHEREUL

Je n'en sais rien.

LAFAYETTE

Mais c'est la vérité, ma chère ! Vous ne savez rien du tout !... Vous jetez feu et flammes et puis, au fur et à mesure qu'on vous presse...

MADAME DE ROCHEREUL

Je vous demande pardon. Je sais qu'ils doivent partir en berline, que cette voiture les attend...

LAFAYETTE

Où ?

MADAME DE ROCHEREUL

Je n'en sais rien.

LAFAYETTE

Ça continue !

MADAME DE ROCHEREUL

Mais je sais qu'elle a été déjà, voilà près d'un an commandée, construite et payée chez Jean Louis...

BARNAVE

Le carrossier de la rue de la Planche ?

MADAME DE ROCHEREUL

Oui. Je sais qu'elle est noire, à stores verts, capitonnée de velours blanc, avec des ferrures argentées ..

qu'on l'a essayée sur les boulevards neufs où tout Paris a pu la voir...

LAFAYETTE

Permettez...

MADAME DE ROCHEREUL

Non.

BAILLY

Laissez-la parler.

MADAME DE ROCHEREUL

... qu'elle est actuellement bâchée, sanglée, prête à partir, elle et ses quatre chevaux.

LAFAYETTE

Mais la berline ne suffit pas.

BARNAVE

Il faut un passeport.

MADAME DE ROCHEREUL

Ils en ont un !

LAFAYETTE

Comment se le seraient-ils procuré ?

MADAME DE ROCHEREUL

Je n'en sais rien. Mais je sais qu'il est en règle.

BAILLY

A compter d'aujourd'hui tous les passeports délivrés pour l'étranger doivent porter la signature du Président de l'assemblée...

LAFAYETTE

Ainsi...

MADAME DE ROCHEREUL

Avant qu'on le sache sur les routes ! Quoi encore ? La reine aura une robe grise, à petites raies. (*Elle sort un échantillon.*) et voilà un morceau de l'étoffe... un

chapeau à volants de dentelles et un mantelet de marceline.

LAFAYETTE, *ironique.*

Quelle couleur ?

MADAME DE ROCHEREUL

Noire ! et une ombrelle grise. Est-ce des preuves ?

LAFAYETTE

Des détails de chiffons... des bêtises !

BAILLY

Je ne trouve pas.

MADAME DE ROCHEREUL

En voulez-vous d'autres ? Je sais que la reine doit emporter avec elle son coffret à bijoux qui ne quitte jamais le grand cabinet...

LAFAYETTE

Oui... et puis vous savez que dans le coffret... il y a des diamants .. J'en sais autant que vous là-dessus.

MADAME DE ROCHEREUL

Non. Parce que vous ne savez pas qu'il contient aussi des papiers.

LAFAYETTE

Quels papiers ?

MADAME DE ROCHEREUL

Ah ! Des lettres de la reine.

BAILLY

A qui ?

MADAME DE ROCHEREUL

A l'empereur, son frère. A M. de Bouillé... à M. de Choiseul... à M. de Fersen... et à d'autres !

LAFAYETTE

C'est quelque chose ! mais après ? Tant qu'on n'a pas une clef de ce coffret...

MADAME DE ROCHEREUL

J'en ai une.

BARNAVE

Vous ?

MADAME DE ROCHEREUL

La voici.

LAFAYETTE

Cette fois, bravo !

BARNAVE

Mais, comment avez-vous pu ?

LAFAYETTE

Vous l'avez dérobée ?

MADAME DE ROCHEREUL

On l'a perdue.

BAILLY

Et c'est vous qui l'avez trouvée ?

MADAME DE ROCHEREUL

L'important, c'est qu'elle ouvre !

BARNAVE

Vous vous en êtes assurée ?

MADAME DE ROCHEREUL

Oui, au temps où le coffret ne contenait que des diamants.

BAILLY

Et depuis qu'il y a les papiers ?

MADAME DE ROCHEREUL

Ah ! il ne quitte jamais l'armoire à secret de la reine.

LAFAYETTE

Finalement, cette clef ne vous sert à rien ?...

MADAME DE ROCHEREUL

En attendant !

LAFAYETTE

Quoi ?

MADAME DE ROCHEREUL

Un hasard ! Et alors, la reine est perdue !

BARNAVE

Vous tenez donc à perdre la reine ?

MADAME DE ROCHEREUL

Moi ? Nullement ! J'ai dit cela ?

BAILLY

Nous nous égarons. Il ne s'agit pas de perdre la reine.

BARNAVE

Oui !... Mais d'empêcher le roi de partir ! (*Lafayette fait un geste.*) Quoi ? Général ?

LAFAYETTE

Allez, allez. (*A madame de Rochereul.*) Avez-vous fini ?

MADAME DE ROCHEREUL

Oui... je crois que c'est tout.

LAFAYETTE

Ah ! Eh bien, tout cela est très intéressant.

BAILLY

Je ne vois de ces révélations qu'un point important à retenir, la complicité de M. de Fersen.

BARNAVE

Il est certainement coupable.

BAILLY

Il faut le faire arrêter.

MADAME DE ROCHEREUL

Arrêter ?

BARNAVE

Sans doute.

BAILLY

Et dès ce soir !

MADAME DE ROCHEREUL

Non ! non ! Pas ce soir ! (*Elle jette à Lafayette un regard d'imploration.*)

BARNAVE

Pourquoi ?

MADAME DE ROCHEREUL

Parce que... j'ai des raisons...

LAFAYETTE, *énigmatique.*

Excellentes.

MADAME DE ROCHEREUL

... que le général ?... (*Il fait signe que oui de la tête.*)

BAILLY

Cependant...

MADAME DE ROCHEREUL, *qui a réfléchi.*

Ou alors... si vous tenez absolument à l'arrêter, que ce ne soit pas dans le château... Ou avant minuit ?

LAFAYETTE

Je comprends. N'ayez crainte. (*Il sonne. Un domestique entre.*) Qu'on prévienne M. Bayon. (*Le domestique sort. Madame de Rochereul s'est levée.*)

BAILLY

Vous partez, madame ?

MADAME DE ROCHEREUL

Je retourne au château faire la remise de mon service qui se termine ce soir.

BARNAVE

Alors, vous verrez la reine ?

MADAME DE ROCHEREUL

Sans doute.

BAILLY

Si la certitude d'un départ immédiat vous était sou-

dain révélée — par quelque hasard... la bévue d'un subalterne... que sais-je ?... et que vous puissiez trouver, sur le champ, un moyen de l'empêcher...

MADAME DE ROCHEREUL

Que devrais-je faire?

BARNAVE

D'abord...

LAFAYETTE

Nous faire prévenir aussitôt...

MADAME DE ROCHEREUL

Comment?

LAFAYETTE

C'est votre affaire!... Et les suivre.

MADAME DE ROCHEREUL

Moi?

LAFAYETTE

A leur insu.

MADAME DE ROCHEREUL

Et s'il m'est impossible? Si je ne peux ni vous prévenir, ni les suivre?

LAFAYETTE

Une femme peut ce qu'elle veut. Une femme comme vous, surtout. Et même — je vais plus loin — il faudrait... oui... tâcher d'être du voyage et de partir avec eux!

MADAME DE ROCHEREUL

Me faire emmener? Moi!

LAFAYETTE

Oui.

MADAME DE ROCHEREUL

Mais c'est la dernière des folies!

BARNAVE

Le fait est, général...

MADAME DE ROCHEREUL

A supposer tout, le meilleur et l'inespéré, je suis la seule qu'ils écarteraient... et pour cause !

LAFAYETTE

Vous le pouvez si vous le voulez ! Songez-y.

MADAME DE ROCHEREUL, *qui songe.*

Oui. Ah ! ce serait trop beau.

LAFAYETTE, *à Bailly et à Barnave.*

Vous ne dites plus rien ? Qu'en pensez-vous ?

BAILLY

Bon calcul.

BARNAVE

Moi, j'irais plus vite et plus droit. (*Entre Bayon.*)

LAFAYETTE, *souriant.*

Ah ! monsieur Bayon ! (*Il s'assied et écrit.*) Vous avez terminé l'inspection des postes ?

BAYON

Oui, général.

LAFAYETTE

Tout est calme autour du château ?

BAYON

Très calme.

LAFAYETTE

Bien. Voici un mandat d'arrestation que vous ferez mettre à exécution. Il n'est valable que pour cette nuit. (*Il lui remet le papier.*)

BAYON, *lisant le nom.*

Contre M. de Fersen.

LAFAYETTE

Et surtout, pas d'esclandre. Faites la chose avec peu de monde...

BAYON

Oui, général. (*Il va pour sortir.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Ah! c'est l'heure. (*A Bayon.*) Monsieur l'officier, seriez-vous assez aimable pour prier qu'on prévienne mes gens ? (*Bayon s'incline et sort. Elle s'apprête. Bailly et Lafayette causent à l'écart. — Barnave vient de tirer son carnet de sa poche, s'est assis à la table, a écrit sur un des feuillets qu'il a plié et cacheté avec sa bague. Il le tient à la main et s'approche de madame de Rochereul.*)

BARNAVE, *à mi-voix*

Vous êtes une femme terrible, madame !

MADAME DE ROCHEREUL

J'ai le goût de la vengeance.

BARNAVE

Moi aussi. Nous voilà devenus un peu complices.

MADAME DE ROCHEREUL

Oh!

BARNAVE

Associés... si le mot vous plaît mieux? Voulez-vous avoir en moi une confiance absolue?

MADAME DE ROCHEREUL

De quoi s'agit-il?

BARNAVE

La reine m'a offensé.

MADAME DE ROCHEREUL

Vous aussi?

BARNAVE

Je lui tends un piège. Voulez-vous lui faire tenir d'une façon sûre (*Il lui tend le billet.*) ce petit mot, qui ne manquera pas de lui causer une émotion... très vive et peut lui faire commettre une faute... capitale...

MADAME DE ROCHEREUL

Donnez. (*Elle le prend.*) Mais puis-je lui dire que je le tiens de vous?

BARNAVE

Oui, si vous êtes seule avec elle. Non, devant témoins.

MADAME DE ROCHEREUL

Comptez qu'elle l'aura, ce soir même. (*A Bailly.*) Monsieur le maire... (*Il s'incline. A Lafayette.*) Bonsoir, général.

LAFAYETTE

Bonne nuit ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XII

LAFAYETTE, BAILLY, BARNAVE

BAILLY

Eh bien?

LAFAYETTE

Eh bien ! Il est clair qu'elle a ce soir un rendez-vous chez elle, aux Tuileries, avec M. de Fersen...

BARNAVE

Comment?

BAILLY

Qui vous fait croire?

LAFAYETTE

Un secret... qui n'en est pas un d'État : M. de Fersen a été longtemps l'ami de madame de Rochereul. Elle est aujourd'hui délaissée.

BAILLY

Amoureuse et jalouse...

BARNAVE

Ils se sont revus tout à l'heure...

LAFAYETTE

Elle veut le reprendre...

BARNAVE

... Ou le perdre.

LAFAYETTE

Et c'est ainsi qu'elle va nous garder, du moins, à partir de minuit, la famille royale mieux que ne le ferait une armée. Si Fersen va au rendez-vous, je la connais...

BARNAVE

Il y restera jusqu'au matin.

BAILLY

Et s'il n'y va pas ?

LAFAYETTE

Dès son premier pas, cette nuit, hors du château, il est arrêté par Bayon.

BARNAVE

Mais demain ?

LAFAYETTE

Il part à dix heures pour Valenciennes. Elle a tout prévu.

BARNAVE

Sauf l'imprévu.

LAFAYETTE

Enfin, pour être sûr que rien ne se passera avant minuit, j'avais fait dire que je n'irais pas au coucher du roi. J'irai.

BAILLY

Moi aussi ; à tout à l'heure, alors.

LAFAYETTE

A tout à l'heure !

BARNAVE

A demain. (*Poignées de main.*) C'est égal... ça va vite !

LAFAYETTE

Ah ! nous brûlons ! (*Barnave et Bailly sortent. Lafayette reste seul, range les papiers... considère dans sa main l'échantillon de la robe de la reine, le porte à ses narines, indique que le parfum est exquis.*) Suave ! Si M. de Fersen est arrêté... je lui donnerai ça... pour le consoler. (*Il met le tout dans un portefeuille qu'il jette dans un tiroir et ferme à clef.*)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

LE GRAND CABINET DE LA REINE

A droite, premier plan, porte de la chambre de la reine. Deuxième plan, pan coupé; porte des antichambres. Au fond, porte des grands appartements. A gauche, petite porte ouvrant sur un escalier dérobé. — Sièges divers. Toilette ornée de fleurs et garnie de lumières. Un clavecin. Sur un canapé, l'habit de voyage du roi, très simple.

SCÈNE PREMIÈRE

UN GARDE, LÉONARD, *puis* MADAME BRUNIER. *Au lever du rideau, un garde introduit Léonard.*

LÉONARD, *fébrile.*

Voulez-vous prévenir la première femme de chambre, madame Brunier... Vous me connaissez?

LE GARDE

Qui ne connaît M. Léonard?

LÉONARD

C'est juste. — La prévenir que je suis ici. (*Le garde fait deux pas.*) Tout de suite, n'est-ce pas, s'il vous plaît? Service de la reine... (*A ce moment la porte s'ouvre.*)

LE GARDE

Voici madame Brunier. (*Elle paraît.*)

LÉONARD, *allant au-devant d'elle. Le garde sort.*

Sa Majesté m'a fait quérir? si tard?

MADAME BRUNIER

Oui. Elle a tout à coup, avant le souper, exprimé le désir de vous voir. (*Madame Brunier dispose une table de toilette volante.*)

LÉONARD

Où en est-on?

MADAME BRUNIER

A la septième entrée.

LÉONARD, *il lève les yeux au ciel.*

Qui est avec Leurs Majestés ?

MADAME BRUNIER

Madame Elisabeth, Monsieur.

LÉONARD

Et aussi Madame Royale? et le Dauphin?

MADAME BRUNIER

Non. Le Dauphin et Madame sont couchés et ne mangent pas avec leurs parents. Il n'y a que la sœur et le frère du roi.

LÉONARD

Que me veut-on? Vous n'en avez pas idée?

MADAME BRUNIER

Aucune.

LÉONARD

Je m'abîme en conjectures. J'avais ce soir, figurez-vous... j'ai toujours... onze têtes, onze fronts charmants à parer de fleurs, de plumes, de gaze et de rubans et, en premier lieu, je fus chez madame de Noailles. (*Madame Brunier fait un geste d'inimitié.*) J'inaugurais justement sur elle une création : *Le Remords cuisant d'amour*. Tout allait son train... tout se déroulait... Après avoir achevé mon « tapé » avec un vrai bonheur, je disposais « mes sentiments », les hauts et les bas, je disséminais mes « dragonnes », j'éparpillais mes « désespoirs », je jetais les poudres colorées, je

touchais au but... quand on vient m'annoncer que Sa Majesté la reine me demande aux Tuileries, à l'instant, toute affaire cessante... Je m'arrête... Alors que ma main tâchait à piquer au moins dans sa nuque une dernière béquille, la bonne duchesse se dérobe, s'arrache à mes tâtonnements... Je dois partir... Je pars, laissant inachevé et le chef interrompu cette grande dame si spirituelle et si vertueuse.

MADAME BRUNIER

C'est horrible !

LÉONARD

Ne riez pas. Je me précipite en ce palais. J'y sens flotter du mystère. On m'introduit ici, dans le grand cabinet de la reine... qui me demande et qui dîne encore ! Que se passe-t-il, madame ? Au nom du ciel, parlez !

MADAME BRUNIER

Je l'ignore. (*Bruit.*) Mais le repas s'achève.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI, MONSIEUR, LA REINE, MADAME ÉLISABETH. *Le roi entre suivi de près par Monsieur. Le roi est vêtu d'un habit de soie violet, veste et culotte de casimir blanc. Il est jovial. On aperçoit dans le fond la salle à manger, la table encore chargée de lumières, de vaisselles d'argent et de fleurs.*

LE ROI, *sans faire attention à madame Brunier et à Léonard, pliés en deux par le respect à une extrémité du salon.*

Venez là, mon frère. Nous serons fort à l'aise pour travailler. (*Il désigne à Monsieur une table à l'écart. Ils y vont. C'est près de cette table qu'est posé sur un*

fauteuil un habit brun très commun. Le roi le prend et le jette sur une chaise à côté.) Mon costume de voyage.

MONSIEUR, *qui regarde l'habit.*

Il manque de majesté.

LE ROI

L'habit ne fait pas le roi. (*Le roi, qui s'est assis, lui indiquant l'autre fauteuil.*) Je veux relire une dernière fois avec vous cette déclaration (*Il met la main sur un portefeuille de maroquin rouge posé sur la table, l'ouvre et en sort un papier d'assez grand format à double feuille*) pour laquelle vous m'avez donné de si bons et affectueux conseils... (*Monsieur proteste du geste.*)

MONSIEUR

C'est moi qui l'ai écrite, c'est vous qui l'avez pensée.

LE ROI, *lisant à mi-voix.*

« Français, tant que j'ai espéré voir renaître l'ordre et le bonheur public par les mesures concertées entre moi et l'Assemblée, rien ne m'a coûté. » (*Monsieur arrête ici le roi en posant sa main sur son bras et lui montre Léonard avec madame Brunier au bout de la pièce.*) — (*Le roi qui regarde.*) Ce n'est rien : M. Léonard. (*La reine entre alors, suivie de madame Elisabeth. Le roi appelant cette dernière.*) Approchez donc, ma sœur, vous êtes un des hommes de la famille, venez écouter ma déclaration. (*Madame Elisabeth va près d'eux.*)

MADAME ELISABETH

Oh ! bien volontiers!

LA REINE, *à madame Brunier.*

Madame de Neuville est-elle là?

MADAME BRUNIER

Pas encore, madame. Son service ne commence

qu'à onze heures en remplacement de madame de Rochereul.

LA REINE

... qui devrait aussi être arrivée. Où est-elle?

LÉONARD, *qui s'avance, courbé.*

Je l'ai vue à l'instant chez M. de Lafayette.

LA REINE, *après avoir tressailli au nom de Lafayette.*

Monsieur Léonard, puis-je compter sur vous?

LÉONARD

Absolument, madame. Parlez.

LA REINE

Eh bien, voici, monsieur, nous partons.

LÉONARD, *saisi.*

Votre Majesté...

MADAME BRUNIER *ne peut réprimer son émotion.*

Oh!

LA REINE

Oui, le roi et moi, avec ma belle-sœur et mes enfants, nous partons, nous partons... ce soir.

LÉONARD

Ce soir! Je comprends! Et Votre Majesté n'a pas voulu, n'a pas pu quitter cette capitale ingrate, sans dire un mot d'adieu, une parole d'indulgence et de bonté au dernier de ses serviteurs. (*Il fond en larmes.*)

LA REINE, *après un mi-sourire fugitif.*

C'est plus que cela, monsieur. Je vous emmène.

LÉONARD

Ah! mais non.

LA REINE

Vous refusez?

LÉONARD

Je ne refuse pas, madame, mais c'est impossible!

LA REINE

Voilà un mot, monsieur...

LÉONARD

Je ne m'appartiens pas, madame, avant d'être à la reine, je suis à l'art... Or, partir ce soir, non... je ne peux pas... Vatel, pour bien moins que cela...

LA REINE

Qu'est-ce qui vous retient ?

LÉONARD

Mes travaux, madame, mes glorieux travaux.

LA REINE

C'est bien. J'en appelle au roi.

LÉONARD

Madame !

LA REINE

Sire !

LÉONARD

Madame ! madame !

LE ROI

Qu'y a-t-il?

LA REINE

Concevez-vous? M. Léonard qui me refuse obéissance !

LÉONARD

Moi ? Mais non... Oh ! c'est à s'arracher les ch...

LE ROI

Comment ! monsieur Léonard se mutine !

MONSIEUR

Un révolté de plus, mon frère !

LÉONARD

Non... Sire... Monseigneur... Pardon ! Je ne refuse rien !... Je n'ai rien à refuser à la reine et au roi !



Mme SARAH BERNHARDT

MADAME ÉLISABETH

C'est heureux !

LÉONARD

Je fais seulement appel à la justice royale, sire; vous tous ici, vous êtes libres !

MONSIEUR

Pas tant que cela !

LÉONARD

Enfin, vous pouvez à votre gré partir ce soir.

LE ROI

Heu ! Du moins, nous l'espérons, monsieur.

LÉONARD

Moi seul, sire, je ne peux pas.

LE ROI

Allons donc, monsieur, seriez-vous aussi prisonnier?

LÉONARD

Oui, sire. De ma parole !

LE ROI

Comment cela, monsieur?

LÉONARD

J'ai donné pour ce soir ma parole à onze grandes dames. La parole de Léonard ! J'ai laissé madame de Noailles en détresse sur le tabouret avec trois longues mèches inanimées !

LA REINE, *qui ne peut s'empêcher de rire.*

Ah !

LÉONARD

Il faut qu'à onze heures je sois chez madame de Puységur, aux Champs-Élysées, pour un pouf à la Saporité ; à la demie, au carrefour Buci, chez madame de Faudoas pour un tiers-état, et à minuit, j'ai une caisse d'escompte dans les lointains de la rue du Bac !

LA REINE

Mais qu'à cela ne tienne, monsieur Léonard, moi aussi j'ai besoin de vos services. Puisqu'il n'y a que ce moyen... (*Lui montrant sa table à toilette.*) Quand il vous fera plaisir!

LÉONARD, *radieux et un peu incrédule.*

Tout de bon, madame? Oh! si c'est pour coiffer, vous passerez la première. Elles attendront. (*Ils vont à la table de toilette. La reine s'y assoit. Léonard quitte ses gants qu'il laisse de chaque côté tomber à terre.*)

LE ROI, *haussant les épaules, à Monsieur et à madame Elisabeth.*

Finissons. (*Il achève de parcourir avec eux la déclaration qu'il tenait toujours à la main.*)

LA REINE, *à Léonard.*

Vite. (*A sa femme de chambre.*) Aidez-moi, ma bonne Brunier. (*Madame Brunier lui jette un peignoir de dentelle sur les épaules. La reine la regarde comme elle essuyait ses yeux à la dérobée.*) Quoi? vous pleurez?

MADAME BRUNIER

Parce que la reine s'en va!

LÉONARD, *à madame Brunier, tout en faisant chauffer son fer.*

La reine reviendra!

LA REINE

Qui sait?... (*A madame Brunier.*) Si vous étiez à la place de M. Léonard, vous ne vous feriez pas prier pour la fille de Marie-Thérèse, vous?

MADAME BRUNIER

Ah! Dieu!

LÉONARD, *qui fait tourner rapidement son fer trop chaud, s'adressant à la reine.*

Madame, je vous en conjure, ne retournez pas le fer. (*Il met là main sur son cœur.*)

LA REINE, *à madame Brunier.*

Eh bien! je vous emmène!

MADAME BRUNIER, *tremblante et joyeuse.*

Moi, madame?

LA REINE

Oui. Avec madame de Neuville.

MADAME BRUNIER

Oh! ma bonne reine! Merci! merci! (*Elle a pris les mains de la reine et les couvre de baisers.*)

LÉONARD, *agacé.*

Sa Majesté bouge!

LA REINE, *montrant à Léonard madame Brunier qui a toujours le front sur ses mains.*

Vous voyez, Léonard?

LÉONARD, *qui sent le reproche.*

Mais elle n'est pas moi, madame! Personne n'est moi! Oh! Il n'y a moyen de rien faire dans ces conditions! La reine me brise le cœur! moi, à qui la plus légère contrariété...

LA REINE, *assise, penchée vers son miroir et promenant sa main sur sa coiffure.*

Il faudrait, en deux temps, me baisser un peu tout cela... voyez-vous?

LÉONARD

Oui... (*Il parle tout seul.*) Me suspecter!

LA REINE

...rentrer ici... et appuyer là... très fin... Vous avez compris?

LÉONARD, *dont le trouble augmente.*

Oui, mad .. oui... (*Il commence à travailler, le peigne en main, aidé par madame Brunier qui tient le miroir ou la boîte à toilette, et lui passe au fur et à mesure ce qu'il demande d'une voix rapide.*)

MONSIEUR, *au roi, qui replie le papier.*

C'est parfait. Il n'y a pas un mot de trop.

LA REINE

Vous la trouvez bien aussi, Élisabeth ?

MADAME ÉLISABETH

Très ferme et très digne.

LÉONARD, *à madame Brunier.*

La houppe !

MADAME ÉLISABETH

J'approuve surtout ses justes griefs de chrétien quand il dit qu'on a violenté sa conscience, qu'on l'a forcé d'éloigner les prêtres de sa chapelle. .

LE ROI

Jusqu'à mon confesseur !

LÉONARD, *à madame Bruni·r.*

Une bouclette.

LA REINE

S'ils n'avaient fait que cela !

MADAME ÉLISABETH

Pouvaient-ils faire pire ?

LA REINE

Ils m'ont injuriée... déchirée...

LÉONARD, *à madame Brunier.*

Des épingles.

LA REINE

...Outragée de mille manières !

LÉONARD, *à la reine.*

Courbez la tête.

LE ROI

Aussi je le dis. (*Il récite.*) « On a souillé d'infâmes calomnies l'épouse fidèle et dévouée qui partage mon amour pour le peuple. »

LÉONARD, *qui s'énerve de plus en plus.*

C'est mauvais... très mauvais... (*Il s'arrête, il éclate en sanglots.*) Excusez-moi, madame.

MONSIEUR, *au roi et à sa sœur.*

Quel pauvre homme !

LE ROI

Il est sensible.

LA REINE

Êtes-vous souffrant ? Remettez-vous, monsieur... Vous partirez tout à l'heure et vous rendrez raison à toutes ces dames.

LÉONARD

Comment ?

LA REINE

Oui, je pensais que vous seriez flatté de sentir que la reine ne pouvait pas se passer de vos soins. Je voulais même vous charger d'une mission difficile.

LÉONARD

Moi ?

LA REINE

J'ai trop présumé de votre attachement. (*Geste de Léonard.*) ou de vos forces... Je m'adresserai à un zèle plus sûr.

LÉONARD

Eh bien, non, madame, cela c'est trop ! Que je périsse, que je me frappe à l'instant avec cet engin

meurtrier... (*Il brandit un fer à papillotes.*) si je ne réponds pas à la confiance sublime dont la reine veut bien m'accabler dans une aventure aussi grave ! Je demande pardon à Votre Majesté. (*Il se précipite vers le roi.*) Au roi...

LE ROI

Voilà qui est fait, monsieur.

MONSIEUR, *à part.*

Il passe son temps à pardonner !

LÉONARD, *qui continue, à Monsieur.*

A Monseigneur, aussi... (*A madame Élisabeth*), à cette pieuse princesse, à tous...

LA REINE, *qui s'impatiente.*

Il suffit, monsieur.

LÉONARD, *qui poursuit, à la reine.*

Parlez ! Vous faut-il ma vie ?

MONSIEUR, *pince-sans-rire.*

Pas encore. (*Bas au roi.*) Il serait bien défrisé, si on la lui demandait !

LA REINE, *vivement.*

Non, monsieur Léonard. Ce que j'attends de vous, je vous le dirai dans un instant. Achevez d'abord votre œuvre. (*Elle montre sa tête.*)

MADAME ÉLISABETH, *à Léonard.*

Signalez-vous ! Voyons !

LÉONARD, *s'empressant.*

Oh ! à présent ! l'inspiration souffle... Je sens le dieu... Une minute va me suffire pour faire éclore... voilà... c'est joli... (*Il travaille*) profond... malicieux... galant... De l'esprit ! Encore de l'esprit !... Flots de poudre blonde... (*Il jette de la poudre, s'empare d'un

vaporisateur.) Un jet d'iris... (*Il s'écarte.*) C'est fini... Je la dédie à Votre Majesté. (*Il s'incline.*)

LA REINE, *un dernier coup d'œil au miroir.*

Charmant !

MONSIEUR, *à Léonard.*

Et comment appelez-vous ça ?

LÉONARD

La coiffure à l'escampette ! (*Ils rient.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, FERSEN

LA REINE, *dès que Fersen est introduit.*

M. de Fersen ! (*Il salue profondément le roi et monsieur, baise la main de la reine.*) Eh bien, monsieur ? (*Il salue madame Élisabeth.*)

LE ROI

Où en sommes-nous ?

FERSEN

Sire, tout va à merveille.

LE ROI

Les gardes du corps ?

FERSEN

Je viens de les rejoindre dans la cour.

LE ROI

Tous les trois ?

FERSEN

Tous les trois. Ils sont dans la petite bibliothèque des entresols. (*A la reine.*) Et madame de Neuville ?

LA REINE, *à madame Brunier.*

Voyez donc si elle est arrivée. (*Madame Brunier sort.*) Et cette Rochereul, monsieur de Fersen ! Cette

Rochereul qui n'est pas encore venue faire la remise de son service.

FERSEN

Elle a jusqu'à onze heures, madame.

LA REINE

N'importe, le retard de ces deux femmes me tourmente.

LE ROI

Elles vont venir.

LA REINE

Je ne suis pas tranquille.

LE ROI

Je le suis bien, moi !

MADAME BRUNIER, *rentre portant un paquet de vêtements.*

On ne l'a pas vue. (*Geste de contrariété de la reine.*)

LE ROI, *désignant le paquet.*

Qu'est-ce que cela ?

MADAME BRUNIER

Les deux costumes de petite fille.

LE ROI

Pour les enfants ?

FERSEN

Oui. Je demanderai d'abord à Votre Majesté si elle a bien fait tout ce qui était convenu ?

LE ROI

Je n'y ai pas manqué. J'ai pris depuis huit jours la précaution de faire sortir tous les soirs, vers onze heures et demie, par la porte du Carrousel, mon valet de chambre.

FERSEN

Lemoine ?

LE ROI

Vêtu comme je le serai. (*Il montre l'habit marron.*) Il a ma tournure et ma taille.

FERSEN

Votre Majesté l'a mis dans le secret ?

LE ROI

Nullement ! Il a des maux de tête, le pauvre garçon ! Je lui ai dit : « Lemoine, vous irez chaque soir à telle heure jusqu'au vieux Louvre et vous reviendrez. » Il a obéi sans savoir pourquoi.

MONSIEUR

Voilà l'idéal du sujet !

LE ROI

Et vous, monsieur, avez-vous tout préparé ?

FERSEN

Oui, sire.

LE ROI

Les femmes de chambre partent toujours les premières ?

FERSEN

Toujours ; leur cabriolet attend sur le quai (*A madame Brunier.*) près des bains Guignard... un cabriolet fermé, peint en jaune Le postillon s'appelle Pierre Lebon.

LA REINE

D'ailleurs, un des trois gardes les conduira.

LE ROI

Et notre berline?

FERSEN

A la barrière de la Villette, toute prête et attelée de ses six postiers.

LA REINE

Et c'est vous qui nous menez?

FERSEN

Oui, madame, jusqu'à Bondy, premier relais où on retrouvera les femmes qui auront un peu d'avance. Une fois hors de Paris...

LA REINE

Sauvés !

FERSEN

Chut ! On n'écoute pas ?

LA REINE, *à Léonard.*

Voyez donc ! (*Léonard va ouvrir une porte.*)

LÉONARD

Non. (*A part.*) Quelle angoisse! (*Il referme la porte.*)

LE ROI

Vers quelle heure toucherons-nous Châlons ?

FERSEN

Vers midi, avant que Paris soit revenu de sa surprise.

MONSIEUR

Pour ne pas dire plus !

LA REINE

Ah ! tant mieux ! Je me réjouis déjà de sa déception, de sa colère ! (*A Fersen.*) Et nous serons à Sainte-Menehould ?

FERSEN

A quatre heures.

LA REINE

Oui, mais, là, M. de Choiseul est posté avec quarante dragons.

FERSEN

Soixante.

MADAME ÉLISABETH

Autant à Clermont avec M. de Damas.

LA REINE

Et à partir de Stenay, Dun, nous entrons en plein dans l'armée de M. de Bouillé.

FERSEN

Jusqu'à Montmédy où le roi et la reine seront enfin en sûreté.

LE ROI

Allons ! En somme, je crois qu'une fois Bondy passé...

FERSEN

Rien à craindre.

LE ROI

Tout ce qui peut nous arriver de pis, c'est qu'un maître de poste demande le passeport.

FERSEN

On le lui montrera. On est en règle.

LA REINE

Vous l'avez?

FERSEN

Le voici. (*La reine le prend et le parcourt.*)

MONSIEUR, *à Fersen.*

Comment diable vous l'êtes-vous procuré?

FERSEN

Madame la baronne de Korff, que vous connaissez...

MONSIEUR

Oui. Elle doit partir ces jours-ci pour la Russie.

FERSEN

Justement. Elle a fait croire à l'ambassadeur, M. de Simolin, qu'elle avait par inadvertance, en détruisant des papiers inutiles, brûlé son passeport... Et M. de Simolin lui en a donné un autre.

MONSIEUR

Que voici. Le naïf!

LA REINE, *qui étudie le passeport.*

Madame de Korff.

FERSEN, *à Monsieur.*

Ce sera madame de Neuville.

LA REINE

Et elle n'est toujours pas là!

LE ROI

Patience!

MONSIEUR

Pourquoi madame de Neuville? Elle jouera ce rôle avec bien moins d'assurance... que la reine.

FERSEN

Après réflexion, il a paru plus prudent que la vraie titulaire du passeport, celle qui devait forcément attirer l'attention, ne fût pas Sa Majesté.

LA REINE, *lisant le passeport.*

Oui. Je suis, moi, la femme de chambre Rosalie; madame Rochet, la gouvernante...

LE ROI

C'est ma sœur.

LA REINE, *de même.*

Amélie et Aglaé...

MADAME ÉLISABETH

Les enfants.

LA REINE, *de même.*

Et l'intendant Durand... c'est bien cela.

MONSIEUR, *au roi.*

C'est vous l'intendant?

LE ROI, *gai.*

Oui, mon frère, c'est moi, le roi, qui suis en Durand.

FERSEN

Si Votre Majesté le permet, je vais maintenant cher-

cher et amener ici les gardes, après quoi je monte dans la bibliothèque revêtir mon habit de cocher.

LA REINE

Un instant. Il faut d'abord instruire M. Léonard.

LÉONARD, *à Fersen.*

Ah! pardon! D'abord, comment est-ce que je m'appelle, moi? (*Étonnement général.*) Oui... mon faux nom? Quel est-il? (*On sourit.*)

FERSEN

Vous n'en avez pas.

LÉONARD

Ah! j'en aurais voulu un, ça m'aurait fait plaisir.

MONSIEUR, *à Léonard.*

Ce sera pour une autre fois.

FERSEN

Écoutez-moi. Vous allez tout à l'heure sortir du château par le Carrousel.

LÉONARD

Seul?

FERSEN

Non. Un garde du corps vous accompagnera.

LÉONARD

Je le préfère. Ce n'est pas que j'aie peur, mais...

FERSEN

Vous gagnerez le quai.

LÉONARD, *très attentif.*

Le quai?

FERSEN

Au coin du pont Royal, vous trouverez un cabriolet.

LÉONARD

De quelle couleur?

FERSEN

Vert.

MONSIEUR, *à Léonard.*

Comme vous.

FERSEN

Avec une seule lanterne allumée. Vous y monterez et vous partirez à fond de train.

LÉONARD

J'ai compris. (*Il s'en va.*)

FERSEN, *le retenant.*

Attendez. Vous payerez partout doubles guides.

LÉONARD

Ah! c'est que... (*Il fait signe qu'il n'a rien.*)

FERSEN

Voici ce qu'il vous faut. (*Il lui remet un portefeuille.*) Vous serez au point du jour à Montmirail.

LÉONARD, *il soupire.*

Et madame de Noailles avec ses trois...

FERSEN

A huit heures du matin à Châlons...

LÉONARD, *de même.*

Madame de Puységur!!

FERSEN

Une fois à Châlons...

LÉONARD

Je déjeune?

FERSEN

Non. Pas d'arrêt. A dix heures, au pont de Sommevesle.

LÉONARD

Je goûte?

FERSEN

Non. A midi à Sainte-Menehould.

LÉONARD

Je dîne?

FERSEN

Non, là vous trouverez M. de Choiseul avec le premier poste de troupes. Votre arrivée a pour but de lui signaler l'approche de Sa Majesté et de la famille royale qui vous suivront d'assez près. C'est bien clair.

LÉONARD

Ah! oui... Et... s'il se présentait... un cas imprévu?...

FERSEN

Il ne s'en présentera pas.

LA REINE

C'est improbable.

LÉONARD

Mais encore?

LA REINE

On se fie alors, monsieur, à votre esprit d'à-propos et de détermination.

MONSIEUR

Aïe! (*Léonard se prend la tête dans les mains.*)

LÉONARD

C'est bien, madame, je ferai de mon mieux. Est-ce tout?

LA REINE, *qui a pris une petite cassette des mains de madame Brunier.*

Non. Vous allez prendre avec vous cette cassette que vous remettrez, une fois à Montmédy, à M. de Bouillé. Je vous la recommande.

LÉONARD

J'ai deviné. C'est la boîte à coiffer?

LE ROI

Non, monsieur. Ce sont les diamants de la reine.

LÉONARD

Les diamants? à moi? Mais c'est une fortune!

FERSEN

Dix-huit cent mille livres.

LÉONARD

C'est trop! C'est trop d'honneur qu'on me fait!

LA REINE

Nous savons que vous êtes honnête homme. Allez, monsieur Léonard!

LÉONARD, *inquiet... cherchant des yeux.*

Mon garde du corps?

FERSEN

Je vais vous le chercher.

LE ROI

Oui, amenez ces messieurs. (*Fersen sort.*) (*Le roi, à Madame Élisabeth.*) Et vous, ma sœur? Tout va-t-il bien de votre côté?

MADAME ÉLISABETH

Très bien... J'ai la double clef d'une porte arrangée en fausse armoire par où je m'échappe et gagne rapidement la cour des Princes. (*Entrée de Fersen.*)

FERSEN, *entr'ouvrant la porte.*

Ils sont là!

LE ROI

Qu'ils entrent!

FERSEN, *refermant la porte et restant.*

Je vous rappelle, sire, que Votre Majesté peut avoir pleine confiance en ces messieurs. Ce sont des soldats

résolus. Leur dévouement ne reculera devant rien. (*Il ouvre la porte. Les gardes du corps entrent tous trois : MM. de Valori, de Malden et de Briges. Ils sont couverts de grands manteaux. Fersen les présente.*) Sire, M. le comte de Valori, M. le baron de Malden, M. le vicomte de Briges. (*Ils saluent le roi, la reine, Madame Élisabeth, Monsieur. Léonard leur fait un grand salut courbé.*) Tous trois parfaitement disposés à mourir pour Votre Majesté.

DE BRIGES

Sire, nous sommes à vos ordres.

LE ROI

Je vous remercie, messieurs.

LA REINE

Nous nous souviendrons. (*Ils s'inclinent.*)

FERSEN, *aux gardes du corps.*

Messieurs, pour la commodité de la route, je vais vous distribuer tout de suite vos faux noms, que vous aurez la bonté de retenir.

LÉONARD, *à madame Brunier.*

Voilà ! Ils en ont, eux ! ce n'est pas juste !

FERSEN, *à de Malden.*

Melchior. (*A Valori.*) François. (*A de Briges.*) Saint-Jean.

LÉONARD, *à madame Brunier.*

Melchior est le plus joli.

FERSEN

Et maintenant, vos couteaux... (*Il prend trois couteaux de chasse sous le coussin d'une bergère au dossier de laquelle s'affaisse Léonard, terrifié à leur vue.*)

MONSIEUR

Ils n'ont pas d'autres armes ?

DE BRIGES, *qui sort le sien à moitié de sa gaine.*

C'est suffisant.

MADAME ÉLISABETH

Prions Dieu qu'ils n'aient pas à s'en servir !

LE ROI

Ah ! oui ! Pas de sang !

LÉONARD, *à Fersen, à mi-voix.*

Pardon. Lequel est le mien ?

FERSEN

Votre couteau?

LÉONARD

Non, non ! mon garde ?

FERSEN, *désignant M. de Malden.*

C'est monsieur.

LÉONARD, *à M. de Malden.*

Ah ! c'est monsieur qui m'accompagne et me jette en voiture?... Charmé... (*Saluts.*) Monsieur... j'ai l'honneur de compter, parmi mes clientes, madame votre cousine, la marquise de Beraincelle...

FERSEN

Partez vite... (*A M. de Malden.*) Et soyez ici de retour dans un quart d'heure, au plus tard.

LÉONARD

Sire... (*Salut.*) Madame... (*Salut. Salut circulaire aux gardes du corps.*) Après vous, monsieur Melchior. (*Ils sortent tous deux.*)

LA REINE

Quelle heure ?

LE ROI

Dix heures un quart.

LA REINE

Et toujours pas de madame de Neuville !

MONSIEUR, *au roi.*

Vous avez là une belle montre, mon frère.

LA REINE

Il faut l'envoyer chercher !

LE ROI, *qui ne s'émeut pas, à Monsieur.*

N'est-ce pas? Elle est de Genève, elle a été faite par Droz. Elle a huit ressorts, trois cylindres... Elle sonne, elle dit la lune et l'équation du temps.

LA REINE

Il s'agit bien de tout cela, monsieur, je vous admire!

FERSEN

Le roi est merveilleux de tranquillité dans le danger.

LE ROI, *qui remet sa montre dans son gilet.*

Eh bien, mon Dieu! qu'on s'informe chez elle. Rien de plus aisé.

FERSEN, *désignant M. de Valori.*

M. François va y aller. L'affaire d'un instant.

LA REINE, *à M. de Valori.*

Sachez si on l'a vue. Où elle est. Ramenez-la.

DE VALORI

Oui, madame.

FERSEN, *à de Valori.*

Et revenez vite. (*Valori sort. A de Briges.*) Toi, Saint-Jean (*Il va ouvrir une petite porte dans la boiserie.*) monte par ce petit escalier jusqu'au palier des entresols où tu empêcheras toute circulation. (*De Briges fait signe que c'est compris et sort. Fersen repousse la porte.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* LÉONARD *et* LES TROIS GARDES

LA REINE

Si madame de Neuville ne vient pas, son absence fait tout échouer et nous ne pouvons plus partir.

LE ROI, *incrédule.*

Oh !

FERSEN

C'est elle qui est censée représenter madame de Korff.

LE ROI

A la rigueur madame de Tourzel...

MADAME ÉLISABETH

Elle est trop connue.

LE ROI

Madame Brunier ?

LA REINE

Elle est trop jeune. Comprenez-vous mon inquiétude, d'autant plus que sa présence est indispensable pour la remise du service de madame de Rochereul. Et celle-là, je ne serai rassurée que quand elle sera venue et repartie.

LE ROI, *à Fersen.*

Que pensez-vous de cette dame, vous, monsieur de Fersen ?

FERSEN

Sire, je la connais trop peu pour me prononcer.

LE ROI

Moi, elle m'a toujours fait l'effet d'une personne aimable et attentionnée.

LA REINE

Moi aussi... je ne sais plus...

MONSIEUR, *à la reine.*

Ce qui me semble une vraie faiblesse, une folie, c'est d'avoir été confier vos diamants à ce Léonard, un sot, doublé d'un poltron.

FERSEN

Eh ! précisément ! Comme il n'éveille pas de curiosité malveillante, il passera partout sans encombre et nul n'ira supposer que ce petit homme porte sous son bras de quoi nous perdre tous... et lui aussi ! Ce dont il est à mille lieues !

MONSIEUR

Ce ne sont donc pas les diamants ?

LA REINE

Si ! Mais avec eux, il y a tous les papiers ayant trait au voyage, les lettres de Mercy...

LE ROI

... de Bouillé.

FERSEN

... les miennes.

LA REINE

... et celles de l'empereur !

MONSIEUR

Diable ! Que le saint qui est le patron tonsuré des coiffeurs protège M. Léonard !

FERSEN, *qui depuis un instant fait signe au roi de se hâter.*

Sire...

LE ROI, *à monsieur.*

Maintenant, mon frère, il faut que nous nous quittions !

MONSIEUR

Je me sauve.

MADAME ÉLISABETH

Moi aussi.

MONSIEUR

Embrassez les enfants.

MADAME ÉLISABETH, *à M. de Fersen.*

Faites prévenir M. de Saint-Pardoux, mon écuyer. (*M. de Fersen sort.*)

LE ROI, *à Monsieur.*

Et vous, bon voyage aussi, ce soir.

MONSIEUR, *gai.*

Ne soyez pas inquiets de moi. Je pars du Luxembourg à minuit avec d'Avaray, en garçon. Tout ira très bien. Nous nous retrouverons dans deux jours au complet à Montmédy.

LE ROI

A moins que d'ici là...

MADAME ÉLISABETH

Non, j'ai prié; j'ai confiance...

MONSIEUR

Nous rirons de l'escapade et j'en ferai des bouts-rimés!

LE ROI, *lui ouvrant les bras.*

Adieu, mon bon frère, adieu... merci... A Montmédy, alors? (*Ils s'embrassent.*)

MONSIEUR

A Montmédy, mon frère! Chienne d'époque! Les enfants, n'oubliez pas.

LE ROI

Pauvres petits! Ils dorment.

LA REINE

Ils ne se doutent de rien. (*Madame Brunier rentre.*

Du dehors, la porte est grande ouverte par deux laquais.) Plus un mot. (*Elle serre une dernière fois silencieusement la main de madame Élisabeth.*)

MADAME ÉLISABETH, *glissant quelque chose dans la main de la reine, bas.*

J'oubliais! Deux petites médailles pour Charlot et Thérèse. (*A ce moment paraît M. de Saint-Pardoux.*)

FERSEN, *l'apercevant et donnant l'alarme.*

Chut!...

M. DE SAINT-PARDOUX, *incliné.*

Les voitures de Leurs Altesses royales sont au perron.

MONSIEUR, *à M. de Saint-Pardoux.*

Je vous remercie.

MADAME ÉLISABETH

Votre bras, monsieur de Saint-Pardoux. (*Il le lui offre. Elle le prend. Ils passent devant.*)

MONSIEUR, *qui suit, négligemment.*

A demain! (*Il sort à son tour. Portes refermées.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* MONSIEUR *et* MADAME ÉLISABETH

FERSEN

A présent, il n'y a plus une minute à perdre.

LA REINE, *à Fersen.*

On éveille les enfants?

FERSEN

Tout de suite.

LA REINE, *à madame Brunier.*

Montez prévenir madame de Tourzel qui est avec eux, prenez-les et descendez-les.

MADAME BRUNIER

Tels quels? En chemise?

LA REINE

Oui... Enveloppez-les.

LE ROI

Il ne fait pas froid.

LA REINE

On les habillera ici. (*Madame Brunier va à la porte de l'escalier.*)

FERSEN, *avant qu'elle ait refermé la porte.*

Faites-vous accompagner par M. de Briges, qui est sur le palier. (*Porte refermée sur madame Brunier.*)

LA REINE

Où est le paquet de vêtements?

FERSEN, *qui le voit sous un fauteuil où l'avait caché madame Brunier avant d'aller chercher M. de Saint-Pardoux.*

Là! (*Il le prend, le pose à terre, rompt les ficelles, sort les vêtements, un genou à terre; passe à la reine, au fur et à mesure.*) Voici la robe du Dauphin. (*La reine la prend.*)

LE ROI

Faites voir! (*La reine lui passe.*)

FERSEN

... Celle de Madame.

LE ROI, *qui tient la robe par les manches écartées.*

Ces petites indiennes sont simples, mais très seyantes.

FERSEN

... Les fichus.

LA REINE

... Les ceintures.

LE ROI

Il ne manque rien à tout ça?

FERSEN

Pas un lacet, pas un bouton, sire... J'ai tout visité moi-même. (*La reine émue lui tend sa main qui tient un petit soulier. Il baise le tout à la volée.*) Pressons, madame.

LA REINE

Pauvres mignons! Ils ne vont rien y comprendre!

LE ROI

Ça va beaucoup les amuser! Voilà le vrai.

LA REINE

Ah! (*Madame de Tourzel paraît la première, tenant dans ses bras le Dauphin qui dort encore sur son épaule. — Madame Brunier suit, tenant par la main Madame Royale qui a un petit châle sur elle, rapidement jeté. Le Dauphin serre dans sa main, tout en dormant, une petite poupée en garde-française. M. de Briges entre le dernier et referme vivement la porte.*)

FERSEN, *à de Briges.*

Personne ne nous a vus?

DE BRIGES

Personne.

FERSEN

Bon! Veille dehors. (*De Briges ressort. La reine va à madame de Tourzel.*)

LE ROI

Pauvre madame de Tourzel! On vous fait passer une bien mauvaise nuit.

MADAME DE TOURZEL, *faisant une révérence.*

Oh ! sire !

LE ROI

Vous dormirez dans la voiture.

MADAME ROYALE, *qui s'est échappée des mains de madame Brunier et a couru vers son père, assis, qu'elle embrasse.*

Est-ce vrai, papa, qu'on s'en va à la campagne?

LE ROI

Ce soir ! Habille-toi vite !

MADAME DE TOURZEL, *à la reine, qui caresse les cheveux du Dauphin.*

Il ne veut pas se réveiller, madame.

LA REINE

Donnez-le-moi. (*Elle le prend et l'emporte sur ses genoux dans un fauteuil.*)

MADAME ROYALE, *au roi, entre les jambes duquel elle se câline.*

On s'en va tous ?... avec maman reine ?

LE ROI

Tous.

MADAME ROYALE

Où ça ? à Versailles?

LA REINE

Non, non ! Pas à Versailles.

MADAME ROYALE

A Compiègne? A Fontainebleau ?

LE ROI

Plus loin. Beaucoup plus loin. (*Madame Brunier vient prendre Madame Royale.*)

MADAME BRUNIER, *à Madame Royale.*

Dépêchez-vous, madame. (*Elle commence à l'ha-



biller. L'enfant se laisse faire docilement.) Nous sommes en retard !

MADAME ROYALE

Une robe neuve !

LA REINE, *secouant doucement le Dauphin.*

Allons, monsieur Charles? Il faut vous réveiller, mon roitelet ! Nous partons en voyage. (*Il se réveille en se frottant les yeux.*) Allons !

LE DAUPHIN

Où ça? Est-ce pour me mener à mon régiment?

LA REINE

Oui. Tout droit.

LE DAUPHIN, *qui lance sa poupée.*

Ah ! en ce cas, vite mes bottes, mes éperons, mon sabre !

MADAME DE TOURZEL, *lui présentant sa robe.*

Mettez cela d'abord.

LE DAUPHIN

Une robe ! Je ne suis pas une fille !

LA REINE, *au Dauphin.*

Il le faut. On vous l'ôtera en voiture.

LE DAUPHIN, *qui se laisse faire et qu'on habille promptement.*

Alors, on se déguise ?

MADAME ROYALE

Pour la comédie?

LA REINE, *qui aide, allant d'un enfant à l'autre.*

Oui. Ne parlez pas.

LE DAUPHIN

Maman reine aussi se déguise?

LA REINE

Je crois bien !

LE DAUPHIN

Pas papa?

LE ROI

Si, si, nous nous déguisons tous!

LE DAUPHIN

Comme c'est amusant! (*Les deux enfants battent des mains.*)

LA REINE, *au roi.*

Leur joie me fait mal.

LE ROI, *à la reine.*

Elle me fait plaisir. (*Bruit à la porte de l'escalier.*) Ah! je crois qu'on gratte.

FERSEN. *Il y va vite, ouvre. Malden entre.*

C'est M. de Malden.

LA REINE

Eh bien, monsieur?

DE MALDEN

M. Léonard est parti.

FERSEN

C'est bon, demeurez. (*Il reste debout, à l'écart, immobile.*)

LA REINE, *appelant madame de Tourzel qui est en train de chausser le Dauphin.*

Madame la gouvernante! Que je vous rappelle ce que vous aurez à faire!

FERSEN, *à madame de Tourzel, hésitant de continuer à chausser le Dauphin ou d'aller à la reine.*

Permettez madame. (*Il l'écarte avec respect. Lui montrant la reine.*) Ceci est plus important. (*Il prend la place et chausse le Dauphin, tandis que madame de Tourzel se rapproche de la reine.*)

LA REINE, *à madame de Tourzel.*

Vous conduirez les enfants comme il est convenu.

MADAME DE TOURZEL

... en passant par les appartements vides de M. de Villequier.

LA REINE

Oui... jusqu'au fiacre qui vous attend.

FERSEN, *qui finit de nouer avec coquetterie le petit ruban du soulier.*

Cour des Princes, à gauche.

MADAME DE TOURZEL

A quoi reconnaîtrai-je ce fiacre?

FERSEN, *désignant M. de Malden.*

M. de Malden vous y conduira.

LA REINE, *brusquement, à madame de Tourzel.*

D'ailleurs, je vous accompagnerai.

FERSEN, *à la reine.*

La reine osera?

MADAME DE TOURZEL

Jusque-là?

LE ROI

Ce n'est point sage.

LA REINE

Bah! La nuit est noire, le Carrousel peu éclairé... Qui pourra soupçonner la reine dans une femme tête nue... à pareille heure? On me prendra pour une patriote! Et puis je ne vivrais pas.

LE ROI

Soit. Prenez garde!

MADAME DE TOURZEL

Qui sera dans le fiacre avec le Dauphin, madame Royale et moi?

FERSEN

La reine et Sa Majesté, jusqu'à Bondy.

LA REINE, *à madame de Tourzel.*

A Bondy, vous monterez dans un cabriolet spécial.

MADAME DE TOURZEL

Sans M. le Dauphin?

LA REINE

Oui, les enfants resteront avec nous.

MADAME DE TOURZEL

Que Votre Majesté me pardonne... Mais je réclame. C'est impossible! Le premier article de ma charge me commande de ne jamais quitter M. le Dauphin. C'est mon devoir, c'est mon droit... je les revendique hautement, surtout dans une circonstance aussi grave.

LE ROI

Elle a raison. C'est son droit. Elle montera avec nous dans la voiture.

MADAME DE TOURZEL

Merci, sire.

LA REINE

Nous sommes déjà cinq!

LE ROI, *avec bonhomie.*

On se serrera. Voilà tout.

LA REINE, *très énervée.*

Maintenant, partons! (*La porte s'entr'ouvre doucement. M. de Briges passe sa tête. Tout le monde a eu une alerte. Fersen et M. de Malden ont fait un pas en avant. La reine a pressé contre elle ses enfants.*)

LE ROI

Qu'y a-t-il?

LA REINE, *impatiente.*

Entrez. (*De Briges entre.*)

DE BRIGES

Sire, c'est M. l'intendant de la liste civile.



Mme DE TOURZEL
habillant le dauphin en petite fille

(Mme KERWICH ET Mlle LUCIENNE)

LE ROI

M. Laporte ?

DE BRIGES

Je crois que c'est pour remettre au roi le trimestre de sa pension.

LE ROI, *contrarié.*

Mais non !... Ce n'est pas le jour !... L'échéance n'est que demain !... Ah ! voilà de l'argent bien fâcheux ! Je ne sais si je dois l'accepter !

FERSEN

Ah ! sire ! Au point où nous en sommes !

LA REINE, *au roi.*

Eh ! oui... prenez toujours !... Si vous n'en voulez pas... ce sera le pourboire des postillons !

LE ROI

J'y vais. (*A Briges.*) Introduisez-le dans le salon de la reine. (*De Briges sort.*) Il ne me manquait plus que cela ! (*Il sort.*)

LA REINE, *à Fersen.*

Est-ce le moment ? (*Un temps.*) La garde est-elle relevée ?

FERSEN

Non. On n'a pas encore entendu les deux batteries de tambour. (*Les enfants jouent dans un coin, l'un près de l'autre.*)

LE DAUPHIN

Pigeon... vole !

MADAME ROYALE

Dauphin... vole !

LA REINE, *à Fersen et moitié à elle-même.*

Dire que dans un instant...

FERSEN, *à mi-voix.*

Oui.

LA REINE

J'aurais encore cent choses... mille questions... je ne peux pas... je ne trouve plus...

FERSEN, *résolument.*

Il faut que j'aille m'habiller, madame. Ce ne sera pas long. Je n'ai que ma houppelande à passer.

LA REINE

Allez ! Et je vous retrouve ici à mon retour ? Après que je les aurai... ?

FERSEN

Ici, oui, soyez prudente. (*A Malden.*) M. de Malden? (*Il sort par la petite porte.*)

MALDEN

Quand Votre Majesté voudra ? Si elle le permet, je passerai devant.

MADAME DE TOURZEL

Moi après.

MALDEN

Avec madame Royale.

LA REINE

Et moi et le Dauphin. (*A madame Brunier.*) Vous, Brunier, pendant ce temps-là, vous monterez à la chambre des enfants, remettre tout en ordre... A tout à l'heure ! (*Madame Brunier lui baise la main. La reine embrasse avec ardeur madame Royale et le Dauphin.*) Soyez bien sages. La comédie commence. (*Ils font un pas.*) Attendez ! (*Elle sort de sa poche quelque chose d'enveloppé dans du papier... qu'elle passe au cou du Dauphin d'abord.*) De la part de tante Élisabeth !

LE DAUPHIN

Qu'est-ce que c'est ?

LA REINE, *mettant l'autre médaille au cou de madame Royale.*

Deux petites médailles de saint Christophe... qui empêchent tout accident... Chut...

MADAME DE TOURZEL, *qui se signe.*

... Mort violente...

MALDEN

Dépêchons, dépêchons!

LA REINE

Voilà, monsieur. (*Ils sortent dans l'ordre, madame Brunier, qui est la dernière, jette un coup d'œil et revient sur ses pas souffler tout à coup une bougie à un candélabre où il y en avait trois d'allumées. La scène reste vide quelques secondes. On entend un premier roulement de tambour.*)

SCÈNE VI

MADAME DE ROCHEREUL, *seule d'abord, puis* FERSEN (*Par la grande porte du fond, ouverte du dehors, entre vivement madame de Rochereul. De confiance, dès le seuil, elle esquisse sa révérence et ne l'arrête qu'à moitié, quand elle voit avec stupeur que le salon est vide.*) Personne! (*Elle se promène à travers la pièce observant de près les choses. Elle aperçoit à terre la grande feuille de gros papier qui enveloppait les vêtements des enfants. Elle se baisse, la ramasse, l'examine, regarde et prend la ficelle qui attachait le paquet, la garde dans sa main tout en marchant.*) Oh! (*Elle s'empare d'un petit foulard de cou resté sur un dossier de la chaise.*) C'est à madame Royale... son foulard de nuit... (*Voit un pantin du Dauphin sur le tapis.*) Et un jouet du Dauphin!... (*Court à la toilette de la reine.*) La reine s'est recoiffée... Est-ce que?... Oh non! (*On entend la

seconde batterie de tambour, tandis que debout, immobile, elle écoute et attend. Fersen ouvre lentement la petite porte par où il était sorti, et entre sans la voir. Elle entend le bruit et l'aperçoit. Il est en bottes, en long carrick à plusieurs petits collets; il tient à la main un chapeau simple et de gros gants. Il pose son chapeau et met ses gants; soudain, en levant les yeux, il la voit, à l'extrémité de la pièce d'où elle le regardait.)

FERSEN

Vous !

MADAME DE ROCHEREUL

Oui, moi ! Vous ne m'attendiez plus ? Est-ce que j'arrive trop tard ? ou trop tôt ? Allons ! C'est assez clair. J'ai compris. On part?

FERSEN

Eh bien, oui

MADAME DE ROCHEREUL

Et vous partez aussi ?

FERSEN

Aussi.

MADAME DE ROCHEREUL

Ainsi, vous m'avez menti ! vous me trompiez !

FERSEN

C'est vrai. Le roi d'abord.

MADAME DE ROCHEREUL

La reine après ! Vous l'enlevez ! Vous aviez déjà commandé les relais, chaussé vos bottes et mis vos gants ! Eh bien, maintenant que je vous tiens, je ne vous quitte plus.

FERSEN

Vous n'oubliez qu'une chose ; c'est que, pour nous accompagner, il faudrait qu'on vous emmenât ? Et ça

n'est pas dans nos projets. Vous ne pouvez rien ici, vous n'êtes rien.

MADAME DE ROCHEREUL

Je suis première femme de chambre en service !

FERSEN

Il finit ce soir, votre service !

MADAME DE ROCHEREUL

A minuit. Il n'est que onze heures. (*Elle fait un pas vers la grande porte.*)

FERSEN

Vous ne sortirez pas ! (*Elle fait un pas de plus. Il se met devant elle.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Vous oserez ?

FERSEN

C'est l'ordre. Toute personne ayant franchi le seuil du grand cabinet de la reine ne doit plus sortir. (*Madame de Rochereul, après quelques pas, frémissante, se laisse tomber assise, dans les bras d'un fauteuil, ramassée de fureur.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA REINE. *Par la petite porte la reine entre brusquement. On sent qu'elle est venue vite tant elle est émue et oppressée. Elle ne voit que Fersen. Elle s'appuie à la cloison.*

LA REINE

C'est fait ! (*Elle se laisse tomber sur une chaise.*) Ils sont en voiture. (*Fersen fait un mouvement comme pour lui faire comprendre qu'ils ne sont pas seuls et soudain elle aperçoit madame de Rochereul, humblement pliée en révérence. Elle ne peut retenir un léger*

cri :) Ah ! vous, madame ? D'où vient ce retard ? Voilà une étrange façon de remplir vos charges !

MADAME DE ROCHEREUL

Que la reine m'excuse !

LA REINE, *très dure.*

Il suffit, madame ! — Alors... vous savez que nous partons ? (*Madame de Rochereuil fait un signe qui signifie qu'elle ne peut plus l'ignorer.*) C'est bien. Retirez-vous dans la pièce voisine. (*Madame de Rochereul va vers le fond. La reine lui indiquant une autre porte.*) Non, là. Et attendez mes ordres.

FERSEN, *à la reine.*

Permettez que je la conduise.

MADAME DE ROCHEREUL, *se ravisant d'un geste.*

Auparavant, j'ai une communication à faire à Votre Majesté.

LA REINE, *après une seconde de surprise.*

Eh bien, faites-la. Vite !

MADAME DE ROCHEREUL

Je ne puis parler que devant la reine seule.

LA REINE

Ah ! (*Elle adresse un sourire de prière à Fersen qui sort visiblement inquiet et contraint, par le fond.*)

MADAME DE ROCHEREUL, *qui retire de sa ceinture le billet de Barnave.*

Je dois remettre à Sa Majesté ce billet.

LA REINE *le prend, l'ouvre, le lit. Elle est saisie, bouleversée et recule.*

De la part de qui ?

MADAME DE ROCHEREUL

Je ne sais pas.

LA REINE

Comment? Vous ne savez pas? Qui l'a écrit? Il n'est pas signé.

MADAME DE ROCHEREUL, *qui fait signe qu'elle n'est au courant de rien.*

Je ne puis en dire l'auteur.

LA REINE

Mais qui vous l'a remis?

MADAME DE ROCHEREUL, *avec effort.*

Quelqu'un... de très important.

LA REINE, *pressante.*

Son nom? (*Fersen entre.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Je ne puis le dire.

LA REINE

Ah! prenez garde, madame... (*A ce moment, Fersen descend vivement, comme un homme heureux d'avoir un prétexte pour revenir. Il parait très ému. La reine, surprise tout d'abord qu'on entre ainsi.*) Qu'y a-t-il?

FERSEN

M. Valori revient de chez madame de Neuville.

LA REINE, *à Fersen, qui hésite à parler devant madame de Rochereul.*

Eh bien?

FERSEN

Madame de Neuville est malade, une très mauvaise fièvre, a dit M. Tronchin, dans l'impossibilité absolue de venir et de prendre le service. (*La reine est prostrée.*)

MADAME DE ROCHEREUL, *avec spontanéité, à la reine.*

Qu'à cela ne tienne, madame .. cet accident met

Votre Majesté dans un grand embarras. Si elle le permet, je remplacerai madame de Neuville.

LA REINE

Vous ?

FERSEN

Vous n'y songez pas ?

MADAME DE ROCHEREUL

Mais si. Votre Majesté à l'instant m'a fait d'amers reproches qui m'ont causé le plus vif chagrin ! Voilà une occasion soudaine de lui prouver mon dévouement. Je supplie Votre Majesté de m'accorder la grâce que je sollicite ?

LA REINE

Je n'ai pas de grâce à vous accorder.

MADAME DE ROCHEREUL

Alors, je ferai valoir à la reine les droits de ma charge.

LA REINE, *outrée.*

Leurs droits ! Toujours leurs droits ! C'est trop fort !

MADAME DE ROCHEREUL, *ferme.*

Du moment que ma remplaçante est empêchée, le cas est prévu, c'est moi qui dois prendre le service.

LA REINE

Eh bien ! non, madame, vous ne le prendrez pas.

FERSEN, *à la reine.*

Toute réflexion faite, madame, je crois que madame de Rochereul a raison.

LA REINE, *qui ne comprend plus, à Fersen.*

Ah ! vous croyez... (*A madame de Rochereul.*) Sortez toujours, madame. Je vous ferai connaître ma volonté. (*Révérence et sortie de madame de Rochereul.*)

FERSEN *court ouvrir la porte derrière laquelle se tient de Briges.*

Conduis madame dans le second salon et tiens-lui compagnie. (*De Briges sort avec madame de Rochereul.*)

LA REINE

Tout de bon?... C'est vous qui me conseillez...

FERSEN

Oui.

LA REINE, *lui tendant le papier.*

Lisez d'abord. (*Il le prend.*) Après vous changerez d'avis.

FERSEN, *qui lit tout haut.*

« *Méfiez-vous de madame de Rochereul* ». Je ne comprends pas.

LA REINE

Sa communication.

FERSEN

C'était cela? Ce billet?

LA REINE

Oui.

FERSEN

Et c'est elle-même qui?...

LA REINE

Elle-même.

FERSEN, *touchant le billet.*

Croyez-vous qu'elle se doute?

LA REINE

De ce qu'il contient? Sûrement non! Elle n'a jamais voulu me dire qui l'avait chargée de cette missive.

FERSEN, *qui regarde attentivement la suscription.*

Il me semble que je connais cette écriture?

LA REINE

Eh bien, à présent, êtes-vous toujours d'avis ?

FERSEN

Ah ! plus que jamais.

LA REINE

Mais cette lettre, quoique anonyme, est un indice grave, une accusation formelle, terrible, qui peut venir d'un ami inconnu... d'un adversaire loyal, peut-être ? N'en pas tenir compte après tous les soupçons que nous avions déjà... c'est de la dernière démence ! Oh ! cette femme ! cette femme !

FERSEN

Nous sommes dans une impasse. D'une part, madame de Neuville nous manque et il nous faut absolument... il nous faut ! — quelqu'un pour la remplacer, ou nous ne pouvons pas partir. Car la première de toutes les nécessités, c'est cela, madame : sortir des Tuileries et de Paris ! Le reste ne vient qu'après ! Or, il se trouve — par un hasard encore heureux ! — que personne, d'après la teneur du passeport, ne peut être mieux substitué à madame de Neuville que madame de Rochereul !

LA REINE

Mais cette créature... avec nous ! La trahison installée, assise à nos côtés, entre le roi et mes enfants ! Non ! non ! non !

FERSEN, *très simple et froid.*

Que peut-elle ?

LA REINE

Tout !

FERSEN

Rien. Tant qu'elle est au milieu de nous ! Elle ne coudoiera, ne verra que des gens du voyage. Près de

qui, trahir ? De vous ? De moi ? Des gardes ? Il ne s'agit pas d'ailleurs de s'en embarrasser jusqu'à Montmédy ! A mi-chemin... vers Châlons ou Sainte-Menehould... une fois que nous aurons les dragons et les hussards, nous trouverons bien un moyen de nous en séparer... Mais d'ici là, jamais !

LA REINE

Et si en route... à un relais... elle s'avise de dire un mot ? de jeter un cri ?

FERSEN

Elle ne bronchera pas.

LA REINE

Je la crois capable de tout. Vous ne la connaissez pas !

FERSEN

Si. Je lui adjoindrai pour s'occuper d'elle et lui offrir le bras, un bon serviteur... de Briges.

LA REINE

Vous êtes sûr de lui ?

FERSEN

Plus que de moi. Il m'est dévoué comme un dogue. Il me ferait cadeau de sa vie, pour rien, et je lui ferais étrangler qui je voudrais... d'un mot, d'un clin d'œil ! Et maintenant que Votre Majesté rappelle en hâte madame de Rochereul, lui annonce qu'on l'emmène et veuille bien ensuite me laisser seul un instant avec elle.

LA REINE

Allons ! qu'elle vienne !

FERSEN, *va à la porte, l'ouvre ; à mi-voix.*

Madame ! (*Elle s'avance, suivie par de Briges, à qui Fersen fait signe de rester dehors. — De Briges referme la porte. Madame de Rochereul paraît anxieuse.*)

LA REINE, *glacée.*

Je consens, madame, à vous permettre d'exercer vos droits. (*Éclair de joie sur le visage de madame de Rochereul.*) Vous voyagerez avec nous. Tenez-vous prête à partager nos dangers. Nous partons dans une heure, après le coucher. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

FERSEN, MADAME DE ROCHEREUL

FERSEN, *presque aimable.*

Eh bien? êtes-vous contente?

MADAME DE ROCHEREUL, *très chatte.*

Très contente... C'est à vous que je dois ce revirement.

FERSEN, *même jeu.*

A moi. Qu'est-ce qui vous a poussée à vous mettre ainsi en avant tout à coup? et à vous offrir?

MADAME DE ROCHEREUL

Vous ne devinez pas? Le plaisir d'en être.

FERSEN

Oui!... Je vous rappelle que ce n'est pas un voyage d'agrément. Tout le monde y joue sa tête.

MADAME DE ROCHEREUL

Gardons-nous donc bien...

FERSEN

On vous gardera. (*Il va vers la porte derrière laquelle est resté de Briges.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Qui? vous?

FERSEN, *qui a ouvert la porte et fait signe à de Briges d'entrer.*

Monsieur.

MADAME DE ROCHEREUL

Ah ! ce laquais que vous venez déjà de m'infliger?

FERSEN

Non pas ! Un bon gentilhomme !

MADAME DE ROCHEREUL

Son nom ?

FERSEN

M. de Saint-Jean. (*A madame de Rochereul.*) Je vous le garantis. (*A de Briges.*) Monsieur, je vous confie pour une couple d'heures madame de Rochereul qui a la bonté de partir ce soir avec nous au lieu et place de madame de Neuville en pleine fièvre quarte. Comme elle est fort impressionnable, vous voudrez bien l'assister, veiller sur elle et son porte-manteau, être aux menus soins, ne pas la perdre de vue, lui prêter main-forte aux passages difficiles et la rassurer si d'aventure elle se troublait pour qu'elle n'élève point inutilement la voix.

DE BRIGES, *à madame de Rochereul, très respectueux.*

Madame peut compter sur moi. Après une pareille recommandation !

MADAME DE ROCHEREUL

Pendant ce long trajet, pourrai-je parler ?

FERSEN

Aux personnes qui seront du voyage. Certainement ! Pas aux autres. Sous aucun prétexte. (*A de Briges.*) Vous êtes armé ? (*De Briges donne une petite tape à son couteau de chasse.*)

MADAME DE ROCHEREUL, *à Fersen.*

Il suffit, monsieur.

DE BRIGES, *à madame de Rochereul.*

Pour vous défendre.

FERSEN

Allez !

MADAME DE ROCHEREUL

Où cela ?

FERSEN

Monsieur vous conduira. Vous n'avez qu'à le suivre. A tout à l'heure ! (*Il s'incline.*)

DE BRIGES, *lui offrant le bras.*

Madame ! (*Elle le prend. Ils sortent.*)

SCÈNE IX

FERSEN, *seul, puis* LE ROI.

FERSEN. *Il a d'abord un geste qui signifie : A la grâce de Dieu ! Puis il tire sa montre.*

Onze heures moins cinq... Voyons... je n'oublie rien. (*Il sort son portefeuille, en visite les poches.*) Le passeport... les cent mille francs d'assignats... Qu'est-ce que c'est que... ? (*Il déplie un papier, le lit.*) « Chez M. de Lameth, rue Notre-Dame. » Ah ! l'adresse de M. Barnave... (*Soudain frappé.*) Oh ! l'écriture du billet... C'est de Barnave ! Pourquoi prévient-il la reine ? (*Le roi entre, il a un portefeuille à la main.*) Eh bien, sire, tout est prêt. Il n'y a plus maintenant qu'à attendre l'heure du coucher de Votre Majesté.

LE ROI

Et celui de la reine. Calmez-vous. (*Il regarde l'heure.*) Eh ! eh ! C'est dans cinq minutes. M. Laporte vient de me verser mon quartier. Je ne l'attendais pas. On dira pourtant demain que j'ai voulu exprès toucher cet argent.

FERSEN

Je pars. Votre Majesté se souvient ! La petite porte... la voûte... l'endroit où sera la voiture...

LE ROI

Oui... oui... à tout à l'heure, monsieur... (*Fersen sort par la porte du petit escalier. Le roi reste seul. La porte du fond s'ouvre, on annonce : « La reine ! » Elle apparaît suivie de quatre femmes de son service. On annonce : « Les Services du roi. » Plusieurs gentilshommes et pages sont introduits. Saluts. Le roi se lève, va à la reine, lui prend la main, la baise et en se relevant, bas, en riant : « Ça ira ! » Il sort avec le cérémonial, candélabres portés. Les portes sont refermées. La reine s'est installée à sa toilette, on commence à l'accommoder pour la nuit. Les femmes s'empressent — pantoufles à ses pieds. — Elle paraît très souriante.*)

LA REINE

Je suis fatiguée... Je crois que je vais bien dormir ! (*A une de ses femmes.*) Mademoiselle de Saint-Prix ! Jouez-moi donc cette jolie gavotte de M. Gluck... celle d'*Iphigénie?* (*Mademoiselle de Saint-Prix se met au clavecin et joue. Une des femmes à genoux devant la reine lui tient le miroir. Elle s'y regarde de près. On porte dans la pièce voisine, qu'on devine être la chambre à coucher, des corbeilles enrubannées et des grands sachets de dentelles...*)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

LE COUCHER DU ROI

La chambre du roi. Le grand lit solennel, côté jardin, entre deux portes à un battant. Lit séparé de la pièce par une balustrade dans laquelle sont pratiquées, à droite et à gauche, deux ouvertures. Côté cour, deux fenêtres à embrasure profonde, entre les deux un buste de la reine sur une haute gaine. Dans le panneau du fond grand portrait de Charles Ier par Van Dyck entre deux hautes portes. Dessous, canapé, tabourets à droite et à gauche. Les deux fenêtres ont leurs volets pleins intérieurs non encore rabattus sur les vitres. Les grands rideaux ne sont pas encore fermés et rejoints. Tapis fleurdelisé bleu et or. Dans le fond du lit, grand crucifix d'ivoire dans un cadre Louis XIV. Près de la balustrade, 1er plan, à côté de l'ouverture, une petite table dite rognon, avec un fauteuil, proche. De chaque côté du lit, deux petites consoles dorées avec, sur chacune, un candélabre à plusieurs bougies allumées. A droite et à gauche du buste de la reine, girandoles de cristal garnies de leurs bougies allumées. Près du pied du lit, le prie-Dieu, en velours, carré, large et bas. Dessus un gros missel de maroquin aux armes. Sur le fauteuil près de la table rognon, fauteuil à coiffer. Ensuite, au 2e plan, côté jardin, contre la balustrade, magnifique toilette de brocart d'or et de dentelle, à côté sur un grand fauteuil de maroquin rouge, la robe de chambre étendue, en soie blanche brodée de Lyon, la chemise enveloppée dans un sachet de soie blanche à glands d'or. Sur la balustrade un double coussin de drap d'or : sur un la coiffe de nuit, sur l'autre les mouchoirs. A côté, à terre sur un coussin, les pantoufles de soie blanche.

Au lever du rideau sont installés dans la balustrade, à leurs places respectives, LEMOINE, *1er valet de chambre,* GOUGENOT, *2e valet de chambre, sur les deux tabourets ronds près des entrées de la balustrade, puis* MM. DE BOURGOGNE, D'HEZECQUES ET DEUX AUTRES PAGES, *sur les quatre X; près de la porte du fond côté cour, qui est fermée,* UN HALLEBARDIER. *Disséminés dans le fond par groupes, une douzaine de gentilshommes, cordons bleus, rouges ou verts,* MM. DE BELZUNCE, DE MAILLARDOZ, *colonel des Suisses,* DE COIGNY, D'ECQUEVILLY, DE FRONZAC, ETC. *Ils parlent entre eux à voix basse. La porte du fond s'ouvre du dehors. Un huissier dit :* « LE ROI. » *Le hallebardier frappe avec sa hallebarde et la retourne le fer en bas. Tout le monde se lève : MM. Lemoine et Gougenot ouvrent ensemble les deux petites portes à deux battants de la balustrade. Le roi paraît suivi des cinq personnes avec qui il est sorti de chez la reine à la fin du tableau précédent.*

LE ROI

Bonsoir, messieurs. (*Tous s'inclinent profondément. Apercevant M. d'Ecquevilly.*) Monsieur d'Ecquevilly ? (*Salut de ce dernier.*) Comment se porte madame d'Ecquevilly ? Est-elle à Paris ?

D'ECQUEVILLY

Non, sire. En Dauphiné.

LE ROI

A-t-elle beau temps ?

D'ECQUEVILLY

De la pluie, sire.

LE ROI, *qui pense à autre chose.*

Tant pis, tant pis. (*Le duc de Liancourt vient prendre son épée et son chapeau.*) Bonsoir, Liancourt ! (*Il a, tout en parlant, donné son chapeau et son épée, qu'il a décrochée de son porte-épée, au premier gentilhomme

de la chambre qui les a reçus et remis à un sous-ordre qui les a repassés à un troisième. Salut de M. de Belzunce.) Je vous pensais à Marseille, Belzunce.

BELZUNCE

J'en arrive tantôt, sire.

LE ROI

Eh bien? L'état des esprits, là bas ?

BELZUNCE

Mais excellent, sire. Des moutons.

LE ROI

Tant mieux. J'adore mes bons Marseillais. (*Il aperçoit Coigny.*) Ah ! Coigny ! Votre frère est donc malade?

COIGNY

Oui, sire. Votre Majesté pense à tout.

LE ROI, *se répétant à lui-même machinalement les derniers mots.*

A tout... Oui, à tout ! (*A Coigny.*) Enfin ! qu'est-ce qu'il a ?

COIGNY, *railleur.*

Sire... Aux funérailles de M. de Mirabeau, il a suivi le corps d'un peu près... On craint qu'à cette dernière fréquentation il n'ait pris quelque chose d'infectieux.

LE ROI *sourit, puis à Maillardoz qui le salue.*

Bonsoir, monsieur le colonel.

MAILLARDOZ, *qui présente un jeune homme.*

Sire, mon jeune neveu, M. le chevalier de Bressane, débarque de Zurich aujourd'hui.

LE ROI

Et qui vient se dissiper ! (*Au chevalier.*) Ne prenez pas modèle sur votre oncle !

MAILLARDOZ

Votre Majesté ne pense pas si bien dire ! Il est à

Paris depuis ce matin et il n'a déjà plus un écu vaillant.

LE ROI, *au chevalier.*

Êtes-vous joueur, monsieur ?

DE BRESSANE

Moi? Sire ! je n'ai jamais tenu un cornet.

MAILLARDOZ

On l'a volé !

LE ROI

Volé ! Et où cela?

MAILLARDOZ

Aux Tuileries.

LE ROI

Aux Tuileries ? Monsieur ! ne me dites pas cela !

MAILLARDOZ

Tantôt, sire... à l'entrée des grands appartements, à mes côtés... sa poche et son portefeuille lui ont été coupés comme par M. Guillotin, sans que lui et moi y ayons rien vu !

LE ROI

Voilà du prodige ! Comment a-t-on pu faire, Seigneur ! pour voler aux Tuileries ? C'est l'endroit de France et de Navarre le mieux gardé ! C'est la nouvelle Bastille. (*Au chevalier.*) Vous ne le saviez pas?

DE BRESSANE

Non, sire... à Zurich...

LE ROI, *qui poursuit avec une verve et une bonhomie un peu lourdes.*

Oh ! Mais c'est comme je vous l'apprends. Demandez à ces messieurs. Grâce au zèle de M. de Lafayette... tout en restant, bien entendu, libres comme l'air !...

COIGNY

Un peu épais, à la vérité.



LOUIS XVI (M. CHAMEROY)

LE ROI

Oui... nous sommes défendus et protégés à faire envie! Nul ne peut accéder jusqu'à nous! qu'au prix de mille efforts et escalades. Derrière ce mur, tenez, toute la nuit... stationnent d'incorruptibles sentinelles... et jusqu'à l'aube un capitaine de la garde nationale couche en travers de cette porte sur un matelas. Comme il ronfle, il m'empêche même de dormir... alors c'est moi qui veille pour qu'il ne lui arrive rien! (*On sourit. Un page apporte sur la table rognon un plateau où il y a deux flacons de vin, de l'eau dans un seau de glace et deux petits pains. En passant il salue le lit royal. Le roi, menant le chevalier à une fenêtre.*) Là, voyez-vous, à l'entrée de la cour... un poste... cent hommes! Ici... deux pièces de canon!

BELZUNCE

Quelle sollicitude!

LE ROI, *toujours au chevalier.*

Et pour plus de sûreté, les gardes sont relevées toutes les six heures.

DE BRESSANE, *confondu.*

Oh!

LE ROI

Cela vous émeut, n'est-ce pas, monsieur? et vous raccommode avec M. de Lafayette, que vous jugiez, du fond de votre Helvétie, un grand calomnié! Et vous voudriez qu'il fût là, j'en suis sûr, pour lui exprimer tout chaud votre gratitude, en bon sujet du roi? Malheureusement, par exception, ce soir — il y a des journées qui finissent mal! — ce diligent gardien ne viendra pas au coucher. (*Rumeurs de contrariété ironiques.*) Je le sais, messieurs. Il faudra nous en sevrer.

BOISGELIN

Au moins, pour nous consoler, si Votre Majesté le permet ! nous parlerons de lui?

LE ROI

Soit, Boisgelin. Mais... c'est que je ne voudrais pas que vous me fissiez d'affaire avec le Roi des citoyens?

D'ECQUEVILLY

Que Votre Majesté n'ait crainte!

BOISGELIN

Il ne compte ici que des amis.

LE ROI, *enjoué.*

Enfin... je ne m'en mêle pas. (*Explosion de gaieté discrète.*) J'entends tout... mais je n'écoute rien.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant.*

Monsieur l'aumônier. (*L'aumônier entre.*)

LE ROI

Bonsoir, monsieur de Montazet. (*Il va à l'aumônier qui le salue. Ils parlent à voix basse.*)

D'ECQUEVILLY, *à de Bressane.*

Vous n'avez jamais vu M. Gilles, monsieur?

DE BRESSANE

De qui parlez-vous? d'un comédien?

D'ECQUEVILLY

Très grand! Du Lafayette. C'est ainsi que l'a baptisé M. de Choiseul.

DE BRESSANE

Non, monsieur, jamais.

COIGNY

Vous ne tarderez pas. Il passe sa vie dans la rue, comme les charlatans.

DE BRESSANE

Je ne sais de lui que ce que tout le monde sait : qu'on lui doit la proclamation des *Droits de l'Homme.*

BELZUNCE

Oh ! fi ! Pouah !

COIGNY

Horreur !

LIANCOURT

Ce décalogue de l'homme libre, qu'il a été chercher par delà les mers !

DE BRESSANE

Sa conduite en Amérique a été celle d'un héros.

BOISGELIN

De roman, monsieur !

D'ECQUEVILLY

Il n'était pas grand clerc en botanique ; il a pris le persil de là-bas pour du laurier...

COIGNY

... et les applaudissements d'ici pour de la gloire !

BELZUNCE

Il ne s'est jamais battu.

BE BRESSANE

Oh !

BELZUNCE

Je vous l'affirme. On me l'a dit à Marseille.

MAILLARDOZ

Eh oui, mon neveu. Il caracole, il fait de la poussière... Alors il croit que c'est de la poudre.

DE BRESSANE

Il paraît en tout cas qu'il est très bon cavalier ! (*Rire général.*)

COIGNY, *à Bressane.*

Dites tout de suite que c'est M. de Lambesc.

LIANCOURT

Lui ? Il ne tient pas en selle !

BOISGELIN

Il monte comme un vinaigrier!

COIGNY

Il achève de crever sous lui, entre ses grandes quilles, un pauvre vieux cheval blanc, réformé du manège des pages, où il était réservé aux débutants et appelé : « l'Engageant ! » Ah ! non... à cheval, à pied ou en voiture... c'est un vilain personnage.

D'ECQUEVILLY

Sournois comme un policier.

BELZUNCE

Vaniteux... comme un mât de cocagne ! Vous savez qu'il a aussi cette manie de se parfumer, pire qu'une femme ?

LIANCOURT

Enfin, il est hors d'état de faire le bien.

BOISGELIN

... incapable de modérer jusqu'au mal qu'il déchaîne... et il n'a su que se servir du roi, au lieu de le servir.

LE ROI, *qui a entendu les derniers mots.*

Repos ! messieurs ! Il en a assez. Il peut attendre. Il est vrai que c'est un révolutionnaire... Mais au moins il est de bonne noblesse !

COIGNY

Ah ! j'oubliais ! (*Au roi.*) Savez-vous, sire, le dernier trait de madame la duchesse de Biron ?

LE ROI

Non. Elle est belle avec bien de l'esprit.

COIGNY

Hier, au spectacle, où l'on donnait *Iphigénie*, on s'est battu au parterre comme on supposait que les

loges étaient remplies principalement d'aristocrates!! (*On rit.*) On jeta des pommes contre plusieurs. Madame de Biron en reçut une... troisième... ici, en plein corsage. (*Se rapprochant.*) Elle l'envoya, dès ce matin, à M. de Lafayette, avec ce mot : « Permettez, monsieur, que je vous offre le premier fruit de la Révolution, venu jusqu'à moi. » (*Éclats de rire.*)

D'ECQUEVILLY

Charmant !

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, *s'avançant de deux pas.*

La prière ! (*Tout le monde se tait. Le roi va à son prie-Dieu. Le premier valet de chambre apporte à l'aumônier, debout de l'autre côté du lit, un long bougeoir de vermeil à deux bougies allumées... L'aumônier le prend, fait le signe de la croix. Le roi se met à genoux seul. L'aumônier récite l'oraison : « Quæsumus, omnipotens Deus..., etc... » Tous les assistants sont debout, les uns corrects, d'autres distraits, se faisant de petits signes. Un peu avant la fin de cette oraison paraissent au seuil : MM. de Lafayette, Romeuf, Bayon et deux autres officiers... Le roi ne bouge pas. — Personne ne bronche. Mais on se pousse le coude, et les attitudes et les visages trahissent malgré tout la surprise de le voir quand on ne l'attendait pas. — Le général et son état-major attendent, immobiles, avec beaucoup de dignité. — Quand l'oraison est finie, Lafayette et sa suite s'ébranlent déjà. — L'aumônier poursuit.*)

L'AUMONIER

Prière pour les voyageurs et les agonisants. (*Il la murmure rapidement.*)

LE ROI, *à la fin, d'une voix ferme.*

Ainsi soit-il ! (*Il se lève du prie-Dieu... L'aumônier

remet au premier valet de chambre le bougeoir de vermeil. — Celui-ci fait un pas vers le roi qui dit :) Remettez... (*Il regarde parmi les gentilshommes, feint seulement d'apercevoir le général.*) A M. de Lafayette... (*Un peu d'étonnement et de dépit parmi les gentilshommes. Le valet de chambre porte le bougeoir au général qui le prend, vient saluer le roi. Aussitôt le valet de chambre le lui retire des mains, souffle les deux bougies et le passe à un second qui le passe à un troisième.*)

LAFAYETTE

Sire, je remercie Votre Majesté qui daigne, pour la première fois, me faire les honneurs du bougeoir.

LIANCOURT, *à Lafayette. On le sent humilié.*

C'est une grande faveur, général !

BELZUNCE

Et qui fait parmi nous plus d'un jaloux.

COIGNY, *un peu hautain.*

Feu M. de Broglie, le vainqueur de Bergen, cordon bleu et maréchal de France à quarante ans, comblé de gloire, était tellement sensible à cette marque d'estime que nous l'avons tous vu avoir les larmes aux yeux quand, par hasard, il en était privé.

LAFAYETTE

Je n'en ai que plus de gratitude au roi.

LE ROI, *à Lafayette.*

C'est que je ne sais comment reconnaître vos soins si touchants pour la conservation et le salut de notre personne.

LAFAYETTE

Sire, c'est un dévouement dont je ne me relâcherai pas.

LE ROI

Je ne vous espérais plus guère ce soir, monsieur.

LAFAYETTE

Je viens en effet saluer le roi un peu tard...

LE ROI

Ah! le fait est que dans dix minutes... vous ne me trouviez plus! (*Gêne. Un court temps.*)... J'étais couché! Nous parlions de vous cependant, jusqu'à la dernière minute (*Lafayette s'incline.*), et je déplorais avec ces messieurs que, tous les jours, trois cents de mes Parisiens fussent, par vos ordres barbares, condamnés à la fatigue de me préserver... et de quoi? grands dieux!

LAFAYETTE

Sire, ne les plaignez pas.

BAYON

Ils sont trop heureux!

LE ROI

Vraiment, monsieur Bayon?

ROMEUF

Rien ne les rebute pour le service de Votre Majesté.

LE ROI

Etes-vous sûr, monsieur de Romeuf? Allons!

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant.*

M. Bailly.

LE ROI

Oh! Et monsieur le maire, par surcroît! La science et la philosophie réunies! Voilà, coup sur coup, d'aimables surprises! Eh bien, monsieur l'académicien, y a-t-il du nouveau dans le ciel!

BAILLY

Sire, l'horizon est noir.

LE ROI

Bah! Tant qu'il n'est pas rouge! Et puis, pourvu qu'il ne pleuve pas jeudi... et vendredi...

LAFAYETTE

Pourquoi spécialement ces deux jours, sire?

LE ROI

Parce que jeudi — je vous le remets en mémoire, messieurs — j'ai le dessein d'aller à la procession de la Fête-Dieu! (*A Lafayette.*) Oh! tout à côté... à Saint-Germain-l'Auxerrois.

BAILLY, *au roi.*

Et vendredi?

LE ROI

A la chasse.

LAFAYETTE, *vivement.*

Où cela?

LE ROI

A Clagny. (*A Lafayette en souriant.*) Si on le permet?

LAFAYETTE, *protestant avec courtoisie.*

Le roi n'a qu'à commander!

COIGNY, *à mi-voix.*

Pour être désobéi!

LE ROI, *aux gentilshommes.*

Messieurs, je vous convie tous à la procession et à la chasse. (*A Bailly.*) Et ce mauvais sujet de Paris, monsieur le maire, est-il tranquille ce soir, au moins?

BAILLY.

Fort paisible, sire. Encore plus la nuit que le jour!

LAFAYETTE

Je n'en dirais pas autant de la campagne. Hors les

barrières, à moins d'une très grosse escorte, il ferait mauvais s'aventurer.

LE ROI

Bah ! Pourquoi ?

LAFAYETTE

Parce qu'il y a beaucoup d'effervescence.

LE ROI

Pour quelle cause ?

LAFAYETTE

On ne sait.

BAILLY

La science constate le vent, voilà tout. Elle ignore d'où il vient.

LAFAYETTE

Le paysan est inquiet, ombrageux, emporté. Il a perdu tout respect, il a la haine du soldat et insulte aux voyageurs.

LE ROI

Restons donc chez nous ! (*A Lafayette.*) Monsieur le général, vous m'excúserez, à présent... mais, comme disait à ses familiers le roi Louis XV à la fin du coucher : « Messieurs, si j'étais chez vous, je m'en irais. »

LAFAYETTE

Nous allons laisser Votre Majesté prendre du repos.

BAILLY

Le roi a-t-il bon sommeil ?

LE ROI

Neuf heures d'affilée.

BAILLY

C'est superbe ! avec un sommeil comme celui-là !...

LAFAYETTE, *s'inclinant.*

On règne longtemps ! Sire... (*Il prend congé. Bailly*

également. A ce moment il sort son mouchoir de fine dentelle qu'il agite un peu.)

BELZUNCE, *tout près de lui.*

Oh ! quelle suave odeur, général !

COIGNY, *qui aspire l'air.*

Oui. . ça sent la pomme. (*Rires réprimés.*)

LE ROI

A demain ! messieurs, à demain ! (*Lafayette et Bailly font quelques pas à reculons, avant de se retourner quand ils arrivent près de la porte. Romeuf et Bayon les suivent ainsi que les deux autres officiers. Les deux battants de la porte sont refermés sur eux.*)

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant.*

La Chambre !

D'ECQUEVILLY, *à de Bressane.*

Eh bien, vous l'avez vu?

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant.*

M. le duc de Liancourt, grand maître de la garde-robe ! (*Liancourt s'avance vers le roi qui tend le bras droit. Il lui retire cette manche.*)

COIGNY, *à de Bressane.*

Avec ses épaulettes énormes ?

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES

M. de Boisgelin, premier maître. (*Boisgelin s'avance vers le roi qui tend le bras gauche. Il lui retire cette manche. On emporte l'habit du roi.*)

BELZUNCE

Sa perruque à la Washington !

MAILLARDOZ

Son immense chapeau !

LE ROI

Pour une si petite tête.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES

M. le premier gentilhomme! (*Le premier gentilhomme a pris la robe de chambre et vient la présenter au roi qui la met.*)

COIGNY

Et cette mine blême! ce rire niais!

LE ROI

Il fait le sot, il ne l'est pas.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES

M. le premier valet de chambre!

D'ECQUEVILLY

Et l'état-major à grands revers! toute cette galonnade tricolore : les Bayon, Romeuf et compagnie! (*Le premier valet de chambre s'avance avec un plateau de vermeil. Le roi y vide ses poches, un énorme trousseau de clefs, sa lunette, son couteau.*)

LE ROI, *qui cherche.*

Je ne trouve plus ma bourse!... (*Il la trouve.*) Ah! (*Il la jette sur le plateau. — M. de Montazet est devant lui qui le salue pour prendre congé.*) Bonsoir, monsieur l'aumônier. (*Il reprend la bourse sur le plateau.*) Tenez, pour soulager la première misère dont vous aurez connaissance. (*L'aumônier prend la bourse.*) A jeudi!

L'AUMÔNIER

Que Dieu bénisse Votre Majesté!

COIGNY, *à l'aumônier qui s'en va à reculons.*

Il faut donner ça à M. de Bressane! (*On conduit le roi au grand fauteuil. Il s'y assoit. On apporte le coussin sur lequel sont les pantoufles. Un garçon de chambre à droite, un autre à gauche se mettent à genoux et prennent chacun un pied du roi, qu'ils déchaussent. Alors, les deux pages, MM. d'Hezecque et de Bourgogne*

s'avancent, et mettent au roi les pantoufles. La porte est ouverte.)

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, *incliné et faisant signe à tous.*

Passez, messieurs ! (*Tous s'inclinent et sortent à reculons. — On éteint les bougies.*)

LE ROI

Merci, messieurs, et bonne nuit ! (*Il les regarde s'en aller pendant qu'on lui passe une éponge sur les mains.*)

COIGNY, *bas, à la porte, à d'Ecquevilly.*

Sa Majesté a été rarement aussi gaie que ce soir. (*Les portes sont refermées. Le roi reste seul avec les valets de chambre Lemoine et Gougenot. Gougenot ferme une partie des rideaux, après avoir détaché les embrasses. Le roi va à l'autre fenêtre la plus rapprochée. Il regarde aux vitres comme s'il voulait percer l'obscurité.*)

LE ROI

Il a l'air de faire bien noir ?

LEMOINE

Oui, sire. La lune est cachée pour le moment. (*Le roi quitte la fenêtre. Lemoine s'en approche, pousse les volets, détache les embrasses des rideaux qui retombent. Gougenot a allumé le mortier de nuit sur une des consoles... Le roi se promène un peu inquiet.*)

LE ROI, *arrêté au milieu de la pièce.*

Lemoine ! J'ai soif ! (*Lemoine va au plateau, touche un des flacons de vin.*) Non... de l'eau pure ! (*Il y a un verre et une tasse d'or. Lemoine prend la carafe d'eau, en verse un peu dans le verre d'abord, le porte à ses lèvres, avale une gorgée, puis verse dans la tasse d'or qu'il apporte au roi sur un petit plateau.*)

LEMOINE

Le roi peut boire. (*Le roi boit d'un trait.*)

LE ROI, *en lui rendant la tasse vide.*

Et votre tête? Ces migraines?

LEMOINE

Cela va beaucoup mieux, sire. Merci.

LE ROI

La petite promenade! Vous voyez? Eh bien, ce soir, vous pourrez vous en dispenser... Couchez-vous, messieurs... Je n'ai pas grand sommeil. Je vais lire un peu... Je me mettrai au lit seul. (*A Lemoine.*) C'est vous qui êtes de service cette nuit dans ma chambre?

LEMOINE

Oui, sire.

LE ROI

Ah! Eh bien... faites votre ménage et ne vous occupez plus de moi. (*Ils disposent la chaise longue au fond, côté jardin, puis placent, à moitié déplié seulement, le paravent qui séparera la chaise longue de Lemoine du lit du roi. — Gougenot, après avoir aidé son camarade, sort sur la pointe du pied par la porte du fond. On aperçoit le capitaine de la garde nationale, debout. Il jette un rapide et soupçonneux regard à l'intérieur. Lemoine, resté seul, met les verrous du haut et du bas à la porte par laquelle vient de sortir Gougenot. Le roi s'est assis dans le petit fauteuil. Il y a une lumière près de lui sur la table rognon. Il lit : on voit qu'il fait semblant, qu'il guette sans en avoir l'air.*

LEMOINE, *discrètement à deux ou trois pas derrière.*

Sa Majesté n'a plus besoin de rien?... (*Le roi sans quitter sa lecture lui fait signe de la main que non. Lemoine tient à la main une longue tresse de soie qu'il s'apprête déjà à dérouler.*)

LE ROI, *que ce manège paraît agacer et déranger de sa lecture.*

Quoi? Tout à l'heure?... Vous accrocherez votre cordon d'appel au pied de mon lit quand j'aurai éteint... et que je serai couché. (*Lemoine remporte la tresse et s'éloigne penaud. Il éteint un dernier candélabre, tire tout à fait la seconde moitié du paravent. On l'entend remuer. Le roi a aussitôt fermé son livre et rejeté sa robe de chambre. Il se lève, écoute, regarde du côté de Lemoine, éteint sa lumière, puis sur la pointe du pied, il gagne pas à pas la fenêtre premier plan, côté cour, entre derrière le rideau et se colle contre l'embrasure. Par les rideaux entr'ouverts, le spectateur seul peut le voir. A peine y est-il depuis une seconde que Lemoine sort de derrière son paravent, s'avance avec d'infinies précautions pour ne pas réveiller le roi, entre dans la balustrade, accroche à la pomme de pin du pied du lit sa tresse de soie, revient, se passe l'extrémité opposée au bras et rentre derrière son paravent. Sa lumière s'éteint. Par l'entre-bâillement des volets et des rideaux, un jet de lune traverse de part en part la pièce, éclairant le roi toujours dans l'embrasure. Il soulève le rideau, sort lentement, lentement traverse la pièce. Lemoine tousse. Le roi s'arrête en pleine lumière, les mains derrière le dos, en culotte, le buste en chemise, le col nu, tel qu'il donne la vision future de l'échafaud. Minuit commence à sonner à l'horloge des Tuileries. Il repart, gagne la petite porte premier plan, côté jardin, avant la balustrade, l'ouvre... et sort.*)

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

LA POSTE ROYALE DE SAINTE-MENEHOULD
LA GRANDE PLACE

Au fond, l'hôtel de ville. Premier et second plan, côté jardin. La « Poste royale » ; bornes de pierre ; anneaux aux murs. Auge à droite de la grande porte voûtée, arbre premier plan, contre la rampe. Au milieu, arbre de la Liberté, praticable enrubanné. — Côté cour, auberge du « Soleil d'Or », avec sa grande enseigne de fer. Perron de deux marches. Tables dressées dehors, bancs, caisses de fleurs et de verdure. Aux fenêtres, cages d'oiseaux. Linge qui sèche, etc...

Deux chevaux nus, attachés à un anneau, à la porte, sont nettoyés, lavés et bouchonnés par un garçon. A terre, à côté, des balles d'avoine. Devant l'auberge, une dizaine de dragons, dans un désordre pittoresque, les uns assis par terre sur des couvertures de chevaux étendues, d'autres à cheval sur un banc de bois, ou sur des chaises, ou debout, astiquent, nettoient leurs brides, leurs sabres. Il y a des sabres et des fourniments accrochés aux troncs et aux branches des arbres, en faisceau, par terre, sur une des tables. Les soldats sont les uns complètement habillés, d'autres en manches de chemise. Un dort. Ils fument de longues pipes allemandes en porcelaine. Il y a un gros pain rond dont ils coupent des tranches, qu'ils mangent avec du lard. L'un d'eux panse et entortille de chiffons en bandes son pied nu malade.

Au lever du rideau, tout ce petit tableau vivant fonctionne et bat son plein. Et les soldats chantent en chœur tout en

astiquant. Le sous-officier Léveillé, qui seul parle français, — car ils sont tous Allemands, — dit le couplet de la chanson, et ils font l'accompagnement.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ÉVEILLÉ, LES SOLDATS, DROUET, LE GARÇON, LA TOINETTE, GUILLAUME

L'ÉVEILLÉ, *chantant assis, au moment et pendant que le rideau se lève :*

Qu'on m'apporte ma flûte
La dzim la dzim
La dzim la la !
Qu'on m'apporte ma flûte !
La dzim, la dzim la la !

LES SOLDATS

La dzim, la dzim la la !

L'ÉVEILLÉ

Mon tambourin aussi !

LES SOLDATS

Poum, poum, poum, poum !

(*Drouet paraît. Il entre côté cour, deuxième plan. Il revient du travail, sa veste encore jetée sur l'épaule. Il s'arrête, s'essuie le front, voit le tableau, se croise les bras.*)

L'ÉVEILLÉ, *continuant la chanson qui n'a pas été interrompue.*

Pour aller à la guerre !...

DROUET, *apostrophant son valet vers lequel il s'avance.*

C'est comme ça que tu travailles, toi ?

L'ÉVEILLÉ

La dzim ! la dzim ! la dzim la la !

LE GARÇON

Maîtr' Drouet...

L'ÉVEILLÉ

Pour aller à la guerre !...

DROUET, *qui va pour lui allonger un coup de pied quelque part et le manque.*

A tes chevaux ! au lieu de brailler avec tous ces gueux !

L'ÉVEILLÉ

La dzim, la dzim la la !

LES SOLDATS, *avec intention d'ironie tournés vers Drouet et son valet qui s'est remis activement à bouchonner un cheval.*

La dzim, la dzim la la !

L'ÉVEILLÉ

Servir le roi Louis !

TOUS, *y compris le valet furieux en frottant le cheval.*

Poum, poum, poum, poum !

L'ÉVEILLÉ

S'il payait mieux ses drilles,
La dzim, la dzim, la dzim la la !
S'il payait mieux ses drilles
La dzim, la dzim, la dzim la la !

TOUS

La dzim, la dzim, la dzim la la !

L'ÉVEILLÉ

Il serait mieux servi.

TOUS

Poum, poum, poum, poum !

DROUET

Et je te défends de chanter, vilain fifre ! C'est moi Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould. On me connaît pour n'être pas endurant.

L'ÉVEILLÉ

Oui-dà, paysan !

DROUET

J'ai été dragon avant toi ! Ça ne se passera pas comme ça. (*Ils s'empoignent. La Toinette, qui était depuis un instant sortie de la maison, se jette entre eux.*)

LA TOINETTE, *s'efforçant.*

Voulez-vous bien?... Les enragés !... (*Elle les sépare.*) Allons donc !

L'ÉVEILLÉ, *à la Toinette, admiratif.*

Quelle poigne, ma belle ! (*Il l'embrasse.*)

DROUET, *sombre, se secouant, à l'Éveillé.*

Toi ! Je te retrouverai !

L'ÉVEILLÉ

Quand tu voudras ! L'Éveillé ! maréchal des logis au Royal-Allemand, capitaine d'Andouins, colonel de Choiseul, armée de Bouillé.

DROUET, *avec mépris.*

Rien que des ci-devant!

L'ÉVEILLÉ, *avec un geste qui signifie : Tu ne perdras rien pour attendre.*

C'est bon ! c'est bon ! (*A sa troupe, cinglant l'air de sa houssine.*) Allons ! hop ! les choucroutes ! aux écuries ! (*Les soldats, depuis une minute, ont rassemblé leurs fourniments. Ils commencent à sortir. A Toinette.*) Au revoir ! On ne part pas encore !

TOINETTE, *de la fenêtre, tandis qu'ils s'en vont, chantant.*

Vive mon capitaine!

LES SOLDATS, *disparaissant, et à la cantonade.*

La dzim! la dzim! la dzim la la !

DROUET, *qui est allé rassembler ses bottes de fourrage éparses, rageant tout seul.*

Sales cavaliers ! Trognes à eau-de-vie, pandours d'Allemagne ! Ça ne vaut pas la queue d'une vache ! (*S'interrompant et levant le nez.*) Eh ! Guillaume !

GUILLAUME *ouvre la lucarne d'en haut et passe sa tête.*

Maîtr' Drouet !

DROUET

Descends vite.

GUILLAUME

Bon !

DROUET, *qui continue.*

... Ça ne sait que jurer, voler, piller ! (*Un soldat, revenu sur ses pas, prend deux poulets et un lapin attachés par les pattes, qu'il avait cachés dans un coin, et s'enfuit en les brandissant, de loin, par bravade.*) Tenez ! voyez-vous ? ça !... c'est du bien maraudé, pour sûr. (*A Guilaume.*) Arrive. J'ai à te causer.

SCÈNE II

DROUET, GUILLAUME

DROUET, *observant s'ils sont enfin seuls.*

As-tu une idée là-dessus, toi ?

GUILLAUME

Sur tous ces soldats ? Ben dame, oui !... C'est de la cavalerie, cadet !

DROUET.

Qu'est-ce qu'ils viennent faire chez nous ? Quoi que ça veut dire ? Je m'ennuie de les voir. Hier c'étaient des housards de Lauzun.

GUILLAUME

Ils venaient de Varennes.

DROUET

Ils étaient quarante... Ils sont accourus à Sainte-Menehould sans qu'on les appelle; ils ont passé la nuit, la matinée, puis s'en sont partis à cinq heures, tout doux le long des saules...

GUILLAUME

Paraît qu'ils vont à Pont-Sommevesle?

DROUET

Au diable! Et pendant ce temps-là, v'là que ce matin il nous pleut du Royal-Allemand à neuf heures!

GUILLAUME

Trente ils sont! Ils ont de beaux bidets!

DROUET

Commandés par un capitaine... et un colonel!...

GUILLAUME

Bah!

DROUET

Capitaine Gaudouin... Baudoin... est-ce que je sais? et Choiseul! le colonel!

GUILLAUME

Rien que ça!

DROUET

Attends donc! Je les reluque, tous ces gars-là, depuis ce matin, sans en avoir l'air... J'ai dit que j'allais aux champs, j'y ai pas été... j'ai tourné autour des sabres... Les soldats, eux, sacs-à-vin, têtes de bois... ils ne pensent qu'à se débaucher et à faire le mal!... Mais les officiers... Ils sont à l'affût, tu peux me croire, ils font des yeux « demi-tour... droite-gauche ». Ils se parlent tout bas au tuyau avec le gant devant le bec... ils ont l'air d'attendre et de guetter...

GUILLAUME

Quoi?

DROUET

Oh ! j'en sais rien, mais... Pour sûr il y a quelque chose ! Y a un secret. Écoute : si on allait le dire à la municipalité ?

GUILLAUME

Bonne idée ! Vas-y donc !

DROUET

Non. Toi. T'es commis au directoire de la ville !

GUILLAUME

Bien et toi? Tu es le maître de poste !

DROUET

Tous deux, là ? (*Ils font un mouvement.*)

GUILLAUME

Je veux pas te refuser ! Qu'est-ce qu'on va leur dire en fin de compte ? (*Il secoue la tête.*)

DROUET

T'inquiète pas. C'est moi qui causerai.

GUILLAUME

Oui. Mais fais attention... cadet... Faut de la douceur !... Pas d'éperon !... Main légère !

DROUET

Viens ! (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE III

CHOISEUL, *accompagné de* D'ANDOUINS *et de* GOGUELAT, *entre par le premier plan, côté jardin. Ils ne disent rien. Ils sont suivis par quatre jeunes paysans et une demi-douzaine d'enfants de tout âge, qui marchent quand les officiers marchent, s'arrêtent quand ils s'arrêtent, les regardent avec une attention ahurie.*

GOGUELAT, *se retournant avec brusquerie.*

Allons! avez-vous bientôt fini de nous suivre et de

nous regarder comme des vues d'optique? (*Il les disperse.*)

CHOISEUL

Bah ! Laissez-les, Goguelat. (*Les enfants, plus tenaces, se sont reformés aussitôt d'un autre côté.*) Ils ne nous gênent guère!

GOGUELAT, *à Choiseul.*

Mais si ! (*Aux enfants.*) Allons, les enfants... hop !... (*Il tape dans ses mains et les disperse. A Choiseul.*) Maintenant, mon colonel (*Il regarde.*), nous pouvons parler à l'aise. Je suis très inquiet.

CHOISEUL

Et de quoi, encore une fois, d'un retard ?

GOGUELAT

Inexplicable !

D'ANDOUINS

Terrifiant!

CHOISEUL, *à Goguelat.*

Je ne me l'explique pas plus que vous, monsieur... Sont-ils partis? ont-ils été arrêtés en route?... reconnus? Y a-t-il eu accident?

GOGUELAT

Ils devaient être ici vers quatre heures, précédés de quelques instants par M. de Valori. (*Il tire sa montre.*) et il va en être huit!... Près de quatre heures de différence ! Il est arrivé quelque chose!...

CHOISEUL

A coup sûr! Mais il n'est pas dit que ce soit forcément un malheur! Et puis, à tout pousser au pire, s'il y a eu accident et qu'on ait besoin de nos bras, on saura bien nous en aviser!... En attendant, nous avons un ordre, un poste, une consigne. Nous sommes où

nous devons! Restons-y!... (*Goguelat dissimule mal son mécontentement. Il aperçoit à cet instant Drouet et trois personnes qui viennent d'entrer.*)

GOGUELAT

Chut! On nous écoute. (*Ils se promènent aussitôt, lentement, de long en large.*)

CHOISEUL

Cette petite ville...

GOGUELAT

Cette grande ville!

CHOISEUL

Oui... oh! pardon!... est charmante, n'est-ce pas, messieurs? On y vivrait!

UN DES CONSEILLERS, *à Drouet, timidement.*

Vraiment, vous croyez?

DROUET, *qui les presse et les pousse vers les officiers.*

Mais oui, allez donc! (*Il passe alors deux femmes de la campagne, sans âge, tordues et déformées. L'une boite, l'autre est bossue. Elles traversent la scène.*)

D'ANDOUINS, *sans paraître les remarquer ni les désigner.*

J'ai noté que les femmes y sont jolies et fort bien construites.

GOGUELAT

Et les naturels doux, prévenants, pleins de bonhomie et de civilité.

DROUET, *aux trois qui se sont encore rapprochés.*

Mais ne tremblez donc point, que je vous dis. Je suis là. (*Ils se trouvent alors en face des trois officiers. Ils s'arrêtent un peu troublés et saluent.*)

SCÈNE IV

Les Mêmes, DROUET, LES TROIS CONSEILLERS MUNICIPAUX. *Ils ont leurs insignes.*

CHOISEUL, *très à l'aise, qui leur rend leur salut.*

Que désirez-vous, messieurs?

DROUET

Ces citoyens sont trois conseillers, délégués par la municipalité (*Les deux officiers saluent.*) pour obtenir de monsieur le colonel un ou deux petits renseignements.

CHOISEUL

Parfait, messieurs ! à qui ai-je l'honneur?...

UN, *se nommant.*

Boudon, cultivateur.

LE SECOND

Taillard, charpentier.

LE TROISIÈME, *important.*

Cloc, apothicaire, inventeur de la pommade royale du même nom pour les feux du rasoir.

CHOISEUL, *impertinent, pince-sans-rire.*

Je connais!

CLOC, *surpris et ravi.*

Ah!

CHOISEUL

Oh! (*A ses officiers.*) Vous aussi, n'est-ce pas, messieurs?

D'ANDOUINS

Comment donc! le savon Cloc?

CLOC

Non!... pommade!

DROUET

Il ne s'agit point de tout ça.

CHOISEUL, *à Drouet.*

Et vous, monsieur?

DROUET

Qui je suis?

CHOISEUL

Oui.

DROUET

Drouet, maître de poste et bon patriote. Eh bien, voilà ! Depuis hier, on n'y comprend rien.

CHOISEUL, *l'interrompant.*

Pardon. Laissez s'exprimer la loi.

TAILLARD, *à Boudon.*

Toi, va.

BOUDON, *à Taillard.*

Non, toi.

CLOC

Moi, alors ! (*Aux officiers. — Très phraseur.*) Messieurs, notre paisible population et son sage conseil se sont justement émus de votre brusque et intempestive irruption dans son sein.

CHOISEUL

Et pourquoi, monsieur?

TAILLARD, *qui s'enhardit.*

Nous n'avons point été prévenus, comme c'est l'habitude chaque fois qu'il doit venir des troupes.

DROUET, *qui approuve à mi-voix.*

Bon !

CLOC, *faisant signe qu'on le laisse parler.*

Aux premières lueurs de l'aurore, vos dragons...

BOUDON

Nous n'avons pas eu d'ordre pour vous accueillir et recevoir l'étape. D'où venez-vous ?

DROUET

On est inquiet...

TAILLARD

On a remarqué vos allées et venues à pied, hors des faubourgs.

BOUDON

Au grand chemin de Châlons...

CHOISEUL

Que me demandez-vous, en somme ?

CLOC

Primo...

BOUDON

Séjournerez-vous longtemps dans la ville ? (*Cloc, absolument découragé, se désintéresse et s'écarte.*)

CHOISEUL

Non. Nous coucherons.

DROUET

Quand serez-vous partis ?

CHOISEUL

Demain matin, au plus tard.

D'ANDOUINS, *à Cloc.*

Aux premières lueurs.

CHOISEUL

Est-ce tout ?

DROUET

Non. Et votre mission ? Vous en avez une ?

CHOISEUL

Oui. Secrète.

DROUET

Ah!

CHOISEUL, *regarde ses officiers comme pour les consulter.*

On peut tout dire à ces braves gens, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez! Voici... (*Ils se rapprochent tous déjà crédules. Drouet seul, méfiant, résistant.*) Mais par exemple! (*Il met un doigt sur ses lèvres.*)

CLOC, *prêtant serment.*

Tumulus!

CHOISEUL

Nous sommes ici pour recevoir un trésor!

DROUET, *impétueux.*

Un trésor! C'est la reine... (*Malgré eux, les officiers ont un petit tressaillement.*)

CHOISEUL, *à Drouet.*

Qu'avez-vous? La reine n'a rien à voir...

DROUET, *fin.*

Pardi! Je ne dis point que c'est elle.

CHOISEUL, *rassuré.*

A la bonne heure!

DROUET

Mais... continuez. Quel genre de trésor?

CHOISEUL

Un convoi d'argent.

DROUET, *qui suit son idée.*

C'est bien ça!... de l'argent à nous, à la nation, que la reine fait passer à l'Autriche.

CHOISEUL

Mais pas du tout! De l'argent destiné pour la solde des troupes sur les frontières, et que je suis chargé d'escorter.

DROUET

Jusqu'ici?

CHOISEUL

Jusqu'à Clermont.

DROUET

Et vous croyez que je crois ça! (*Mouvement de Goguelat que d'Andouins calme.*)

CHOISEUL

Libre à vous de le croire ou de ne pas le croire. C'est la vérité.

DROUET

Allons donc! Si c'était pour un trésor, est-ce que vous auriez besoin de tant de troupes qui vont... qui viennent... sans poser, comme en guerre? A pleins champs, d'ici vingt lieues, ça grouille de soldats!... une vraie pidémie!... de l'orage dans l'air!... Des princes et des marquis de régiment sur les routes, à renifler le vent qui vient de Paris! Tout ça pour de la monnaie et des sacs d'écus? Quoi donc que vous craignez? Qu'on vous les prenne? Alors, on se méfie du paysan de Champagne. Nous sommes des voleurs?

CHOISEUL, *qui hausse les épaules.*

Des fous!

DROUET

Pas si fous! On ne nous en fait pas accroire! Je ne donne pas dans le trésor. D'ailleurs, il y a une chose qui nous accordera tous! (*A Choiseul.*) La garde nationale est venue ce matin, une heure après votre arrivée, demander au conseil de lui délivrer ses fusils.

CHOISEUL

Ah!

DROUET, *à Choiseul.*

Eh bien, écoutez! On n'armera pas la garde, là!

CHOISEUL

Voilà la première parole sensée...

DROUET

... Mais à la condition que c'est vous qui désarmerez! (*Mouvement de Goguelat et de d'Andouins.*)

CHOISEUL, *sec et souriant.*

Oh! n'y comptez pas. Un soldat ne se sépare jamais de ses armes.

DROUET, *menaçant.*

Excepté quand on les lui retire.

CHOISEUL

Eh bien, essayez! (*Il fait signe que l'entretien est terminé, tourne le dos et sort avec ses officiers.*)

SCÈNE V

DROUET, LES TROIS CONSEILLERS

DROUET

On essayera, l'aristo! et plus vite que tu ne crois! (*Aux conseillers, immobiles, un peu ennuyés au fond.*) Vous! à l'hôtel de ville et ne vous éloignez pas. J'ai idée que d'ici ce soir... y aura du neuf.

CLOC, *qui suit, à part, avec vanité.*

Ils connaissaient ma pommade! (*Ils sortent. Drouet reste seul.*)

SCÈNE VI

DROUET, LE POSTILLON, LÉONARD, TOINETTE. *A ce moment, bruits de grelots et de fouet. Entre alors un cabriolet poussiéreux, à caisson jaune, traîné par deux chevaux dont un monté par un postillon. De chaque côté courent des enfants; une petite fille, pieds nus, qui porte*

un chat dans ses bras... un marmot qui souffle dans une trompette, etc.

LE POSTILLON, *qui claque du fouet et qui crie.*

Ohé! de la poste! Ho! ho! Ohé!

LE GARÇON DE DROUET

Voilà! voilà! (*Il accourt en sabots, bras nus.*) Ne casse rien!

DROUET, *qui s'est mis à la tête des chevaux.*

Bonjour, l'Enflé!

LE POSTILLON

Bonjour, maît' Drouet!

DROUET

Bonne route?

LE POSTILLON *se dresse et essaye de se tirer de selle.*

Mauvaise! Hardi! qui m'aide? Régulus a perdu son fer... de devant... et l'essieu a cogné la borne du pont, au faubourg Floyon. Aïe, nom de d'là! (*Drouet regarde les chevaux. Le voyageur du cabriolet, pendant ce temps, s'agite, cogne aux parois; enfin, par un tout petit carreau, passe son nez.*)

LE VOYAGEUR

Ouvrez! Je ne peux pas!... Mais ouvrez donc! (*Toinette a ouvert sa porte et a paru sur le seuil.*)

DROUET, *à son garçon, sur lequel s'appuie le postillon, qui veut retirer sa botte droite.*

Ouvre à l'enfermé qui veut prendre l'air.

TOINETTE, *qui se précipite.*

Voilà! (*On voit sortir du cabriolet Léonard, décoiffé, sale, ahuri, dans un état pitoyable.*)

LÉONARD

Ah! Ouf! Je suis mourant!... mort!... J'en ferai une maladie! (*Le garçon dételle les chevaux.*)

DROUET, *à Léonard.*

Qué qu' ça peut vous faire d'être malade? (*Le postillon s'est sorti de ses bottes. Il est en bas de laine à raies.*)

TOINETTE, *à Léonard.*

Puisque vous êtes mort! Voulez-vous rafraîchir?

LÉONARD, *à Toinette.*

Ah! Oui! Mais dans un instant, ma chère... En ce moment j'ai trop chaud, ça pourrait me glacer le cœur... les doigts... m'empêcher à jamais de... (*Il fait avec ses mains des gestes ronds et moelleux.*)

TOINETTE, *l'imitant mal.*

De quoi?

LÉONARD, *esquivant.*

Rien.

DROUET, *avec méfiance, bas.*

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

LÉONARD, *qui va au cabriolet, en retire le coffret aux diamants; à la Toinette.*

Je voudrais, avant toute affaire, me jeter deux gouttes d'eau pure au visage, réparer le tumulte de ma mise et m'administrer un sérieux coup de vergette!

TOINETTE, *montant déjà le perron.*

Arrivez. Je vais vous servir. (*Léonard la suit, sa cassette à la main.*) Laissez vot' boîte dans la voiture.

LÉONARD

Non, non. Oh! (*Tandis qu'alors elle rajuste sous son bonnet ses épais cheveux blonds, il la regarde et poussant un cri.*) Ah! Quelle Belle-Poule on ferait avec cette tête-là!

TOINETTE, *furieuse.*

Belle Poule! Insolent! Dindon, vous-même! (*Elle entre à l'auberge.*)

LÉONARD, *qui la suit.*

Mais non, fille naïve ! Elle ne comprend pas ! (*Il entre à son tour.*)

DROUET, *s'approchant vivement du postillon qui est en train de boire et faisant allusion à Léonard.*

Tu connais ?

LE POSTILLON

Non. Un drôle de corps !

DROUET

Où l'as-tu pris ?

LE POSTILLON

A Bondy, où il a discuté un grand moment avec deux dames qui attendaient le long du chemin dans une cabriole jaune et qu'avaient l'air de se faire ben du sang caillé !

DROUET

Et depuis ?

LE POSTILLON

Rien ; mais tout le temps de la route, il n'a point suspendu de bavarder tout seul, dans sa caisse !... A mon idée, ou ben il est fou... à la bête qui parle ! ou c'est un homme qui a fait un mauvais coup de brigand !

DROUET

Est-ce qu'il a de l'argent ?

LE POSTILLON

Sûr ! Et qu'il paye raide ! Il m'a rincé la langue à chaque arrêt.

DROUET

Qu'est-ce qu'il disait ?

LE POSTILLON

Ah ! dame, moi, de dessus Régulus, avec le vent,



j'entendais pas très bien... Mais c'étaient pas des choses à se vanter !

DROUET, *insistant.*

Quoi ?

LE POSTILLON, *qui se rappelle.*

Y avait... de la femme ! des tas !... comme des rendez-vous d'amour... Mame ceci... Mame cela !... Et des soupirs !

DROUET

Tu ne te rappelles pas les noms ?

LE POSTILLON, *qui fait des efforts de mémoire.*

Voyons... Mame Payen !... Mame... de Pontachu... Mame de Cuissédur... Ah ! et puis ça me revient... une... oh ! qu'il a redit plus de vingt fois... J'aurais dû l'achever !

DROUET

L'achever !

LE POSTILLON

Oui... (*Lueur subite.*) Mame de Noailles, celle-là !

DROUET, *qui n'en peut croire.*

Madame de No... c'est encore un crime de la noblesse ! (*Léonard reparaît, un peu plus en ordre. Il tient sa cassette.*)

LÉONARD

Ah ! me voilà un peu défripé !

TOINETTE, *lui montrant une table.*

A présent, vous allez dîner ?

LÉONARD

Oui, mais avant, dites-moi, est-ce que vous n'avez pas connaissance d'un certain M. de Choiseul ?

DROUET

Hein ? Quoi ? Vous me demandez M. de Choiseul ?

LÉONARD

Oui, le colonel ! Est-ce qu'il est ici ?

DROUET

Plutôt ! Depuis ce matin, avec des dragons et des hussards.

LÉONARD, *d'un air entendu.*

Je sais ! A merveille ! Voulez-vous tout de suite me conduire à lui ou m'indiquer où je peux le joindre ?

DROUET

Vous le connaissez tant que ça ?

LÉONARD, *très fat.*

Choiseul ? C'est un de mes amis.

DROUET

Ah ! c'est un de vos ?...

LÉONARD, *s'éventant.*

Intimes !

DROUET, *devenu sérieux.*

Oui... oui... Mais alors ?... Je devine ce que vous venez faire ?

LÉONARD, *qui s'effraie.*

Moi ? Mais rien... je ne fais rien .. Qu'est-ce que je fais ?

DROUET, *à part.*

Il se trouble.

LÉONARD

Je voyage...

DROUET

On sait pourquoi.

LÉONARD

Pour... pour mon plaisir !... Oh ! pas pour au [illegible] chose !

DROUET, *astucieux.*

A moins que ça ne soit pour le trésor ?...

LÉONARD, *très ému.*

Quel trésor?

DROUET

Le trésor de la reine...

LÉONARD, *qui laisse, de trouble, tomber la cassette.*

Ah ! mon Dieu ! (*Il la ramasse.*)

DROUET

... Qu'elle envoie à l'étranger !... Allons, ne faites pas l'innocent ! Vous êtes un agent de l'Autriche !... Ça se voit à vot' parler, d'ailleurs !

LÉONARD

Moi?

DROUET

Oui... un ci-devant, un grand seigneur de la cour...

LÉONARD

Mais pas du tout... vous faites erreur !... gravement erreur !

DROUET

Alors, qui êtes-vous ?

LÉONARD

Qui je suis ?... Mais. .

DROUET

Vous voyez ! Vous n'osez pas le dire !

LÉONARD, *qui va et vient.*

M. de Choiseul ? Je veux voir M. de Choiseul ?...

DROUET, *qui lui barre la route.*

Pas avant que vous ne m'ayez...

LÉONARD, *appelant.*

M. de Choiseul ! A moi ! On m'assassine !

DROUET

Je vous conseille de parler d'assassin ! — Allons,

avouez... et dites votre nom. Au lieu de vous mutiner, vous feriez mieux de convenir que vous êtes quelqu'un de haut placé !

LÉONARD

Eh bien, oui, j'en conviens. Après tout, c'est la vérité... Je veux bien vous dire. Je suis Léonard. (*Toinette écoute.*)

DROUET

Hé ?

LÉONARD

Léonard ! Le seul !... (*Geste de Drouet, de Toinette, qui signifie qu'ils ignorent.*) Ils ne connaissent pas ! Voilà la gloire ! (*Avec feu.*) Mais Léonard, que tout Paris et la France... le coiffeur de la reine !

TOINETTE, *éclatant de rire.*

C'est un perruquier ! (*Léonard pâlit sous l'outrage.*)

LÉONARD

Perruquier... ! !

DROUET

Vous ? C'est pas vrai ! (*A ce moment Choiseul paraît, s'avançant du fond.*)

CHOISEUL, *reconnaissant Léonard.*

Monsieur Léonard !...

LÉONARD, *l'apercevant.*

Monsieur de Choiseul ! Enfin ! (*Il se précipite au-devant de lui.*) Colonel ! (*A Drouet.*) Ah ! Qu'est-ce que je vous disais ?

DROUET, *à Léonard.*

Oui. Eh bien, vous vous expliquerez de tout ça à l'hôtel de ville. (*En s'en allant.*) Je les connais, les merlans ! Jamais cet homme-là n'en a été un ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII

TOINETTE, LÉONARD, CHOISEUL

CHOISEUL

Que se passe-t-il ? On vous tracassait ?

LÉONARD, *abattu et respectueux.*

Ah ! Monseigneur ! Si vous saviez !

CHOISEUL, *à part, un doigt sur les lèvres, lui désignant Toinette.*

Chut ! (*Haut.*) Vous allez me raconter ça à table.

LÉONARD

Oh ! je n'oserais jamais.

CHOISEUL

Avez-vous soupé ?

LÉONARD

Pas depuis hier, monseigneur !

CHOISEUL

Eh bien, mettez-vous là ! (*A Toinette.*) Servez vite, la jolie fille...

TOINETTE

Des pieds ? C'est la renommée de la ville !

CHOISEUL

Si vous voulez ! Ce que vous avez de prêt. (*Elle sort. Vivement à Léonard.*) Vous arrivez ?

LÉONARD

A l'instant !

CHOISEUL

Eh bien ?

LÉONARD

Hélas !

CHOISEUL

Quoi ! Parlez ! Dites vite ! (*Toinette apporte les plats.*) Comment ça va-t-il ?

LÉONARD, *à cause de Toinette.*

Mais pas mal... pas mal... Et vous ? (*Il boit.*)

CHOISEUL, *même jeu.*

Très bien aussi !... Merci ! (*A Toinette.*) Laissez-nous. On vous appellera. (*Elle sort. A Léonard.*) Sont-ils partis ?

LÉONARD

Je ne sais pas.

CHOISEUL

Enfin, est-ce réussi ou manqué ?

LÉONARD

Je ne sais pas.

CHOISEUL

Qu'est-ce que vous savez ?

LÉONARD

Rien. Mais pour moi c'est manqué ! (*Il commence à manger.*)

CHOISEUL

Qu'est-ce que vous me dites là ? Allez !... mais allez ! (*Il va pour porter sa fourchette à sa bouche, Choiseul l'en empêche.*) Qui vous envoie ?

LÉONARD

La reine.

CHOISEUL

Et le roi ?

LÉONARD

Oh ! le roi ! Je ne connais pas... vous savez, ou très peu... Je ne me suis jamais occupé de lui !

CHOISEUL

Où la reine vous envoie-t-elle et quoi faire ?

LÉONARD

A Montmédy, porter cette cassette (*Il la montre, elle est sur ses genoux.*) où sont ses diamants.

CHOISEUL

Quand avez-vous quitté Leurs Majestés ?

LÉONARD

Hier soir à dix heures aux Tuileries... Tout allait très bien. J'avais fait à la reine un tapé à l'escampette. (*Il met ses doigts sur ses lèvres.*) Si vous aviez vu ça ?

CHOISEUL

Après ! Ça m'est égal !...

LÉONARD, *un peu piqué.*

Eh bien ! Après ? C'est tout. J'ai roulé ! Et par des chemins... bien emmêlés ! Parti plein de vie et de santé des rives de la Seine au pont Royal, je suis arrivé à trois heures du matin, vieilli de dix ans, à Bondy, où j'ai trouvé les deux femmes de chambre, madame Brunier...

CHOISEUL, *pressé.*

Et madame Neuville, passez !

LÉONARD

Non. Madame de Rochereul !... Madame Neuville était malade... On a emmené à sa place madame de Rochereul. On a bien fait. Ah ! voilà une femme de tête ! énergique et avisée !... une femme !...

CHOISEUL

Que vous ont-elles appris ?

LÉONARD

Rien. Elles ne savaient rien non plus. Elles avaient quitté le château un peu après moi, avec un ancien garde du corps, M. de Saint-Jean...

CHOISEUL

Saint-Jean, connais pas.

LÉONARD

... qui était sur le siège près du cocher. Elles attendaient la voiture de Sa Majesté qui n'arrivait pas... qui aurait dû être là déjà depuis deux heures quand j'ai passé ! Aussi pour elles c'était manqué, sûrement, à tel point que madame de Rochereul, à qui j'avais révélé que je portais la cassette de la reine, voulait absolument que je la lui confiasse. Ce n'est pas que je me méfie d'elle. Moi, je ne demandais pas mieux, mais M. de Saint-Jean s'y est nettement opposé, ainsi qu'au retour. Il n'a pas l'air commode.

CHOISEUL, *abattu, la tête dans sa main.*

Enfin, il n'y a plus d'espoir, je le vois ! C'est aussi votre sentiment ?

LÉONARD

Hélas ! oui, monseigneur ! (*Il atteint timidement le plat et se sert.*)

CHOISEUL, *frappant soudain du poing la table et faisant sauter Léonard.*

Ah ! J'en suis navré ! bouleversé ! Tant d'efforts ! de zèle !... Tout si bien prévu, combiné, calculé, pour échapper à ces bandits !... Et au dernier moment...

LÉONARD, *la bouche pleine.*

C'est affreux !

CHOISEUL

Alors ? la suite ? finissez...

LÉONARD, *qui croit qu'il lui dit de finir de manger, avec un geste de remerciement, s'apprête à repiquer.*

Ah ! merci !

CHOISEUL, *l'arrêtant avec brusquerie.*

Non ! Votre récit !

LÉONARD, *il coupe et mange à blanc.*

Pardon ! Madame Brunier avait complètement perdu le sens, elle pleurait, elle m'embrassait les mains ! Madame de Rochereul, prodigieuse de calme, était d'avis qu'on n'avait plus qu'un parti à prendre : rentrer aux Tuileries.

CHOISEUL

Oh !

LÉONARD

Alors je les ai laissées et j'ai pensé que ce que j'avais de mieux à faire était d'accourir ici pour vous avertir que tout était disloqué et que vous puissiez vous aussi vous retirer.

CHOISEUL

Jamais !

LÉONARD

Mais si, monseigneur ! Parce qu'en restant vous compromettez tout.

CHOISEUL

Je protège !

LÉONARD

Vous empêchez ! Ce n'est pas seulement mon avis, c'est celui de madame de Rochereul.

CHOISEUL

Et le garde ? ce Saint-Jean, que disait-il ?

LÉONARD

Il voulait rester, lui !

CHOISEUL

Ah !

LÉONARD

Il m'a fait l'effet d'une brute, monseigneur ! Les

femmes, dans ces passes délicates, voient toujours plus clair que nous. Je connais madame de Rochereul — c'est une de mes clientes — esprit supérieur, aussi fine que dévouée... elle est dans le vrai ! Si tout est manqué, vous n'avez plus rien à faire ici.

CHOISEUL

Et si ce n'est qu'un retard ?

LÉONARD

Raison de plus pour nous éloigner. Tous les pays que je viens de traverser sont dans un état de surexcitation ! ! !

CHOISEUL

Ah !

LÉONARD

J'ai failli périr !

CHOISEUL, *incrédule.*

Allons donc !

LÉONARD

On m'a lancé des pierres, grosses comme ça (*Il fait un geste excessif.*) qui ne m'ont pas atteint, mais qui ont mis en miettes un carreau de ma voiture ! Ah ! monseigneur, partez, je vous en conjure... partons ! pour éviter de grands malheurs. Si par hasard la famille royale arrive à présent jusqu'à cette ville maudite... il faut qu'elle ne trouve personne, ni troupes, ni amis, rien... la route libre !... A cette condition seule, la berline a chance de passer sans encombre, au milieu d'un pays revenu au calme et rassuré par l'évacuation des soldats... tandis qu'à travers une populace hostile et armée, tout est à craindre !

CHOISEUL

Plus bas. (*Il lui montre des habitants qui entrés depuis un instant les uns après les autres, se sont insen-*

siblement rapprochés par groupes. Ils parlent secrètement entre eux, se concertent et observent avec de mauvais visages.)

LÉONARD, *à Choiseul.*

Vous voyez? L'ennemi nous cerne... (*Entrent alors précipitamment Goguelat et d'Andouins.*)

CHOISEUL, *les apercevant, soucieux.*

Qu'y a-t-il, messieurs? Vous pouvez parler.

GOGUELAT, *à Choiseul.*

Colonel, il faut partir.

LÉONARD

Je le disais!

CHOISEUL

Mais...

GOGUELAT

Poussée par ce Drouet, la municipalité vient de distribuer ses fusils à la garde nationale. On entoure nos logements... La position devient difficile. (*Les gens se rapprochent trop.*)

CHOISEUL, *à d'Andouins, lui faisant signe de repousser les indiscrets.*

D'Andouins, un coup d'éventail!

D'ANDOUINS, *très poli, repoussant les paysans du geste sans les toucher.*

S'il vous plaît, messieurs? Vous nous verrez encore mieux d'ici. (*Ils obéissent, mais en murmurant.*)

UN

Ben quoi!

UN AUTRE

La place est à tout le monde!

UN AUTRE

Un chien regarde bien un évêque!

GOGUELAT, *à Choiseul.*

Dans un quart d'heure, nous ne pourrons plus bouger.

CHOISEUL, *à Goguelat.*

En cas de conflit, répondez-vous de vos hommes ?

D'ANDOUINS, *qui est revenu.*

Les sous-officiers ?... peut-être...

GOGUELAT

Pas les cavaliers !... Ils ont déjà vendu ou jeté la moitié de leurs cartouches.

CHOISEUL, *prenant son parti.*

C'est bien, messieurs !... Puisqu'il le faut !... Mais c'est dur !...

D'ANDOUINS

Ah ! oui... Moi... je resterais.

GOGUELAT

Alors, il y aura du sang !

LÉONARD, *qui s'essuie les yeux avec sa serviette.*

Ah ! mon Dieu !

CHOISEUL, *à d'Andouins.*

Vous oubliez que nous ne sommes pas seuls !... Il y a le roi, la reine.

UN DES PAYSANS

Ils parlent du roué !

GOGUELAT, *à d'Andouins.*

... Les princes... des femmes ! des enfants !

LÉONARD, *à d'Andouins.*

Oui ! Nous ! (*Il fait claquer ses doigts.*) Passe ! Mais les dames ! pensez aux dames !

CHOISEUL

Nous n'avons pas le droit, au cas où Leurs Majestés

seraient en route, de risquer qu'elles tombent ici au milieu d'une bagarre et des coups de fusil? Non, décidément. Boute-selle! Et dans cinq minutes tout le monde à cheval! Je vous suis. (*Goguelat et d'Andouins sortent précipitamment. Leur sortie et les derniers mots entendus causent dans les groupes une vive animation.*)

UNE VOIX

Est-ce qu'ils s'en vont?

UNE AUTRE VOIX

On dirait que oui. (*Sonneriede trompettes à la cantonade.*)

CRIS JOYEUX

Ah! ah! ils s'en vont! — C'est pas trop tôt! — Faut aller les voir partir! (*Ils se dispersent tous en courant et criant. Toinette est ressortie, attirée par le bruit; des dragons passent dans le fond, courant, portant leur selle sur la tête. Ils s'appellent : « Hermann! Fritz! Schnell! Schnell!*) »

TOINETTE

Ces messieurs ont fini?

CHOISEUL

Oui, la fille. Voilà pour toi. (*Il lui jette un assignat sur la table.*)

TOINETTE, *n'en revenant pas.*

Oh! un assignat! Merci, monseigneur! (*Elle sort après une grande et joyeuse révérence.*)

LÉONARD, *piteux, à Choiseul, comme un homme qui attend.*

Eh bien? Et moi?

CHOISEUL

Vous irez de votre côté, à Montmédy, remplir votre mission. (*Grave et confidentiel.*) Mais, comme ce qui se

passe ici doit arriver également à Clermont, à Varennes, à Dun, partout où il y a des troupes échelonnées, vous transmettrez en même temps de ma part, à tous les chefs de détachements, le contre-ordre de se replier aussitôt et de laisser la route libre. C'est compris ?

LÉONARD, *comprimant ses pulsations.*

Oui... Oh ! mon cœur !

CHOISEUL, *au garçon d'écurie qui sort de la voûte.*

Vite... le cabriolet de monsieur.

LE VALET

Je n'ai pas de chevaux.

CHOISEUL

Quelle plaisanterie ! Eh bien ! Et le service de la poste ? Il ne se fait plus alors ? Vous mentez, vous avez des chevaux.

LE VALET

Possible, mais maît' Drouet m'a défendu d'en donner.

CHOISEUL, *qui sort une bourse.*

Je paierai.

LE VALET

Même pour de l'argent, y en a pas. (*Il sort.*)

CHOISEUL, *qui fait siffler la badine qu'il a à la main, geste de colère. Sonnerie de trompettes à la cantonade.*

Et on m'appelle ! Ils s'impatientent.

LÉONARD, *éperdu.*

Vous n'allez pas me laisser?

CHOISEUL

Eh non ! Je vous emmène !

LÉONARD, *joyeux.*

Ah ! (*Soudain terrorisé.*) Pas à cheval ??

CHOISEUL

Si.

LÉONARD

Mais je ne sais pas monter !

CHOISEUL

Ça ne fait rien... C'est mon cheval de rechange... Florido !... Un mouton !

LÉONARD

Mais je vais me tuer...

CHOISEUL

Vous empoignerez les crins ! On vous tiendra !

LÉONARD

Oh ! oh ! Seigneur ! Jour de ma vie ! (*Trompettes.*)

CHOISEUL, *qui s'impatiente.*

Aimez-vous mieux que je vous laisse ?

LÉONARD

Non ! non !

CHOISEUL

Nous allons nous jeter à travers champs et faire un détour. A cinq cents mètres de Clermont, on vous déposera... Vous avez de l'argent, vous saurez bien vous procurer une voiture. Hop ! Allons !

LÉONARD

Voilà !... J'y vais. (*Il sort, tenant d'une main la cassette.*) Dites-moi, mon bon colonel, est-ce qu'on va trotter ?

CHOISEUL

Non.

LÉONARD, *un peu calmé.*

Ah !

CHOISEUL

Galoper.

LÉONARD

Oh ! (*Ils disparaissent vivement.*)

SCÈNE VIII

Aussitôt la place est envahie par des habitants, hommes et femmes, et par la garde nationale armée ; une vingtaine d'hommes en tenue bourgeoise et professionnelle, paysans, boutiquiers, munis de fusi's et de sabres. BOUDON, TAILLARD *et* CLOC, *d'abord, puis charcutiers, boulangers, bouchers, meuniers, maréchal ferrant, etc... Ils traversent la scène en courant et en poussant des cris.*

UN

V'là qu'ils se sauvent, les pierrots !

UN AUTRE

Est-ce qu'on va les laisser filer comme ça ?

UN AUTRE

Faut-y piquer leurs chevaux ?

DROUET, *arrivant au-devant d'eux et les retenant.*

Ah ! non ! arrêtez ! à cette heure, on ne doit pas leur chercher noise ?... Ils s'en vont... C'est tout ce qu'on demandait. Nous sommes vainqueurs ! (*Sonnerie de trompettes au loin. Ils sont tous groupés derrière Drouet, regardent à la cantonade côté jardin, deuxième plan, derrière la porte.*)

BOUDON

Les v'là qui passent au bout de la rue !... (*Bruit de chevaux. Commandements en allemand. Cliquetis de sabres.*)

TAILLARD

Regardez-moi ça ! c'est-il fier ? Ça fait-il de la piaffe !

CLOC

C'est imposant tout de même !...

PLUSIEURS

Oh ! veux-tu te taire ? (*On le conspue.*)

DROUET

Ils emmènent avec eux le perruquier. (*Éclat de rire général. Moqueries, huées, fusils brandis. Trompettes déjà plus éloignées.*) On ne les voit plus.

TAILLARD

Enfin ! Nous v'là maîtres et tranquilles chez nous !

BOUDON

C'est pas trop tôt. (*Les paysans s'en vont de droite et de gauche.*)

LE MARÉCHAL FERRANT

C'est-il qu'on rend ses fusils ?

DROUET

Pas encore. On verra demain. Si des fois ils revenaient ?

LE MARÉCHAL FERRANT

Pas de danger ! Bonsoir, Cadet.

DROUET

Bonsoir. (*Le crépuscule commence à tomber. L'Angélus sonne. Des bonnes femmes passent. Drouet s'est installé à cheval sur une chaise près de sa porte, à l'entrée de la voûte. Il a allumé sa pipe. Son chien est venu se coucher à ses pieds... A côté de lui, sur un banc, son garçon et le postillon qui a amené Léonard se sont assis et ils jouent aux cartes sur le banc en fumant aussi. Toinette range dehors, arrose une caisse de fleurs, rentre la cage de la tourterelle accrochée à la fenêtre... Un vielleux qui a une marmotte et qui joue de son instrument s'arrête et tire son chapeau à Toinette qui lui jette*

un morceau de pain... Des enfants suivent ce vielleux. Il vient tirer son chapeau à Drouet.) Passe ton chemin... Je n'ai rien. (*Il s'en va. Boudon et Taillard étaient restés à causer à l'écart. En s'en allant, ils s'arrêtent près de Toinette.*)

TAILLARD

Eh bien, la Toinette, dans tout ce trafic, t'as encore trouvé le moyen de t'enrichir, toi ?

DROUET

Oui... elle mange à tous les râteliers, ça ne la gêne pas !

TOINETTE

Mais oui ! (*Montrant l'enseigne.*) Le soleil luit pour tout le monde ! (*Sortant son assignat.*) V'là ce qu'il m'a donné, tenez, l'officier-chef !

TAILLARD, *qui a pris l'assignat.*

Cent livres !

DROUET

Gaspilleur !

BOUDON

Montre un peu. J'en ai jamais vu de si gros. (*Ils le regardent.*)

DROUET

Ça ne vaut pas de bons louis d'or !

TOINETTE, *à Drouet.*

Tu voudrais bien l'avoir tout de même !

BOUDON, *qui tient l'assignat.*

Voilà le roi, not' bon roi !

TAILLARD

Oh ! c'est lui. C'est bien son nez. (*Il tend l'assignat à Toinette qui s'installe assise sur une des marches de son perron et tricote.*)

BOUDON, *à Taillard.*

Tu le connais?

TAILLARD

Ses portraits. Autrement, j'ai jamais soupé avec!

DROUET

Moi, je l'ai vu.

BOUDON

Toi?

TAILLARD

Quand donc?

DROUET

Quand j'étais dragon... à une revue... au Trou d'Enfer... y a eu dimanche cinq ans. Ah! il n'est point cavalier!

LE GARÇON DE DROUET, *abattant une carte.*

Le boulanger!

LE POSTILLON, *abattant une autre.*

La boulangère! (*Des fenêtres s'allument. Les deux joueurs de cartes ont fini leur partie. Ils se séparent. Le postillon rentre dans la maison, en ressort aussitôt ses bottes à la main et s'en va dans le village. — Le garçon rentre à la poste.*)

TAILLARD

Voici la nuit. (*On entend un chant des petites filles dans la coulisse.*)

DROUET

On va dormir. (*Une farandole de fillettes se tenant par la main débouche d'un côté, fait le tour de l'arbre du milieu et ressort par l'autre côté. Elles chantent ceci :*)

UNE SEULE VOIX

Trois beaux messieurs, un, deux et trois,
Trois bell' madam' en falbala...

TOUTES

Trim, la trim... la trim... la rirette...
Trim, la trim... la trim... la rira...

(*Toinette se lève et se mêle à elles.*)

LA VOIX SEULE, *dans la coulisse, de l'autre côté.*

S'en sont allés couri le bois!
S'en sont all...
(*La voix se perd.*)

BOUDON, *à Drouet.*

T'es tranquille pour jusqu'à demain ?

TAILLARD

N'y a plus grande besogne, la nuit ?

DROUET

Ah ! non ! C'est fini ! C'est calme et rustique maintenant... Au temps de la grande émigration... en 89... Ah ! ah ! oui alors, on travaillait du soir au matin. Ce qu'il en est passé ! crédié de sacrédié ! Et du comte, du prince, du duc ! Ça roulait ! Fouette marquis ! (*Il crache.*) A présent c'est bien rare ! I sont tous partis !

BOUDON

Bonsoir !

TAILLARD

A demain ! (*Drouet s'est levé. Le garçon sort de la voûte, une lanterne allumée à la main.*)

DROUET, *au garçon.*

On a remis le fer à Régulus ?

LE GARÇON

Oui, patron.

DROUET

Fais ta ronde et laisse l'écurie ouverte. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE IX

A ce moment débouche, côté jardin, deuxième plan, derrière l'auberge, un cavalier poudreux, VALORI; *deux habitants l'accompagnent. Il est à cheval, au pas.*

VALORI

Où ça, dites-vous ?

UN DES HABITANTS, *lui désignant la poste.*

Là. La voûte...

L'AUTRE HABITANT

V'là justement le maître de poste.

LE PREMIER, *appelant Drouet de loin.*

Eh, Drouet ?

DROUET, *qui se retourne, la main sur ses yeux. Il fait déjà sombre.*

Quoi ?

LE SECOND

Du monde pour toi. Un courrier. (*Valori s'est avancé.*)

DROUET, *qui vient au-devant, pas de très bonne humeur.*

Allons ! bon !

VALORI, *sec.*

Vous avez des chevaux ?

DROUET

Ça dépend. Combien qu'il vous en faut ?

VALORI

Six !

DROUET

C'est donc pour une grosse voiture ?

VALORI

Une berline allemande.

DROUET

Eh bien, je ne peux pas vous les donner.

VALORI

Ce n'est pas la question. Les avez-vous?

DROUET

Oui. Mais j'en ai besoin demain, dès l'aube, pour garer le foin. Et le jour vient tôt, de ce moment !

VALORI

Il me les faut. Je paye doubles guides.

DROUET, *qui ne se décide pas.*

Ah !

VALORI

Triples.

DROUET, *qui consent, mais de mauvaise grâce, malgré tout.*

On va vous les donner. (*A son garçon et au postillon venus au bruit depuis un instant.*) Sortez le grand relais.

VALORI

Vite, n'est-ce pas? Voilà la voiture. (*Bruits de fouets, de cris de postillons. La berline énorme, close, paraît deuxième plan côté cour, venant du fond vers le milieu et le devant... quatre chevaux y sont attelés, montés de deux postillons. Sur le siège, un garde du corps, enveloppé d'un grand manteau. Les deux grosses lanternes de la voiture sont allumées. Chevaux d'attelage gris pommelé, couverts d'écume, avec grelots, queues de renard, crinières et queues tressées. Quinze à vingt personnes de Sainte-Menehould, de toute condition, entourent la voiture. Parmi elles, Boudon, Taillard, Cloc; Toinette, au bruit, est accourue aussi. Rien ne bouge dans la berline. Dès qu'elle a stoppé, les deux postillons sautent à terre;*

Valori également. Les palefreniers entourent la voiture et décrochent deux par deux les palonniers. Le garde du corps sur le siège ne bouge pas. Curiosité silencieuse des assistants. On ne parle pas, ou peu; rien que les mots entrecoupés des gens de service : « Oh! oh! là!! Tire à droite, Lucas... »)

UN HOMME, *avec marteau, vient frapper les essieux.*

Gare aux coups de pied, les enfants!

VALORI, *aux gens.*

Un peu d'écart, s'il vous plaît. Ne gênez pas le relais. (*On obéit. Il surveille la manœuvre, on y aide. On a emmené son cheval et ceux de la berline On ramène deux par deux des chevaux frais.*)

UNE FEMME

C'est une belle voiture!

UNE AUTRE

Ils sont plus riches que nous, va! ceux qui sont là-dedans!

UNE AUTRE

Moi, ma chère, j'ai vu passer le prince de Condé, quand il est parti... C'était pas si gentil que ça!...

UNE FEMME, *à son enfant qu'elle élève sur son épaule, à hauteur des glaces de la voiture.*

Vois-tu quelque chose, mignon ?

UN VOISIN

On ne voit rien, les rideaux sont tirés.

UN AUTRE

Bien sûr qu'ils dorment.

UN LOUSTIC *s'approche et cogne à un panneau en riant.*

Coucou! (*On rit.*)

VALORI, *le repoussant.*

Au large ! (*A Drouet.*) Et vite ! Allons, ne perdons pas de temps.

DROUET, *qui est très actif.*

Eh ben quoi, mon Dieu, on ne flâne point ! (*A part.*) Sacrés émigrants ! Toujours pressés de quitter le sol ! (*Les postillons sont prêts à remonter. Ils boivent debout. On les questionne.*)

BOUDON

D'où viennent-ils vos voyageurs ?

PREMIER POSTILLON

Nous ne savons pas.

TAILLARD

Ils ne font pas beaucoup de bruit là-dedans.

DEUXIÈME POSTILLON

C'est fermé comme ça depuis que nous les traînons.

PREMIER POSTILLON

Ils payent bien. Ils ont donné doubles guides à ceux d'Oberval.

UN MENDIANT, *à béquilles, qui a fini par s'approcher tout près.*

La charité ! monsieur, madame ! La charité ! (*Une main passe sous le rideau d'une fenêtre de la voiture et laisse tomber une pièce d'argent dans le chapeau du miséreux.*) Merci ! ça vous portera bonheur ! (*Il baise la pièce.*)

VALORI, *qui bouscule un peu en passant le mendiant.*

Allons ! est-ce bientôt fini ? (*On met la dernière main aux harnais aux crochets.*)

LA RONDE ENFANTINE, *cantonade cour :*

S'en sont allés couri... le bois !



(*Elle entre en scène, se déroule tout à fait premier plan contre la rampe, à travers tout le monde. Au moment où elle passe :*)

LA VOIX *seule de celle qui mène la danse :*

... Le roi vint à pas...ser... par là!
... Le roi vint à pas...ser... par là!

TOUTES

Trim, la trim, la trim, la rirette,
Trim, la trim, la trim, la rira!

DROUET, *qui a fait une dernière inspection.*

Voilà ! Ça y est ! (*La berline est attelée.*)

VALORI

A cheval ! (*Tout le monde s'écarte. Valori, les deux postillons montent tous en même temps. Les voilà en selle.*) Voilà les guides ! (*Il jette une bourse à Drouet qui la reçoit. — Poignées de main données à un postillon par plusieurs assistants. — Toinette embrasse l'autre.*)

DROUET, *aux postillons.*

Attention à ne pas les crever côte des Islettes !

VALORI

Ah ! on a perdu du temps, on le rattrapera ! Partons ! (*Il prend la tête du cortège.*)

DROUET, *qui a saisi des mains du palefrenier une lanterne, s'avance, monte sur le marchepied, tire brusquement le rideau de la voiture et lève sa lanterne.*

Route de Metz, messieurs ?

DE MOUSTIER, *un des gardes sur le siège, le repousse rudement, au point qu'il manque de tomber et que sa lanterne roule à terre.*

Mais oui ! Fouette ! (*Tout s'ébranle. Le cortège sort derrière la poste.*)

DROUET, *à l'écart, comme hébété.*

Ah ! ben ! (*Il va tomber sur le banc, près de sa porte. Tout le monde regarde la voiture s'en aller. On ne fait pas attention à lui. Il se tient la tête dans les mains. La ronde enfantine, tout au fond.*)

LA VOIX, *seule.*

Sire... où donc que vous courez comme ça,
Sire... où donc que vous courez comme ça ?

TOUTES, *en s'éloignant.*

Trim, la trim, la trim, la rirette...
Trim, la trim, la trim, la rira !...

SCÈNE X

DROUET, *sur son banc,* LA FOULE DES PAYSANS.

DROUET

Non !... non !... C'est pas possible... Je me suis trompé, j'ai la berlue. (*Trois ou quatre paysans sont devant lui, frappés de son air égaré.*)

UN

Quoi que tu as ?

UN AUTRE

Es-tu malade ?

DROUET

Et pourtant !... (*Appelant en la cherchant.*) Hé ! la Toinette !

UN

Où qu'elle est ? Elle était là ?

UN, *appelant.*

Toinette !

UN, *appelant.*

Toinette !

TOINETTE, *fendant les groupes.*

Hein ? quoi ?

DROUET, *fondant sur elle.*

Ton assignat de tantôt ? Donne-le-moi tout de suite !

TOINETTE

Bé non ! Je ne veux point te le donner. (*On rit.*)

DROUET

Eh ! je te le rendrai !... Fais-le-moi voir seulement !

TOINETTE

C'est-il vrai, ça ?

DROUET, *affolé.*

Fais-le-moi vite voir que j'te dis. (*Se touchant les yeux.*) Avant que ça ne s'efface !

UN, *à un voisin.*

Qu'est-ce qu'il a ?

UN, *à Toinette.*

Allons, fais-lui voir !

UN AUTRE, *à Toinette.*

Puisqu'il te promet de te le rendre.

TOINETTE, *le sortant de sa poche, à regret, sans le lâcher.*

Le v'là !

DROUET, *dès qu'il a jeté les yeux dessus.*

C'est lui ! c'est lui ! Y a pas ! son nez !

UN

Quoi ?

DROUET

Lui ! Le roi !

PLUSIEURS VOIX

Le roi ?

DROUET

Oui... dans la voiture... Je l'ai vu quand j'ai levé ma lanterne et que l'autre sur le siège m'a repoussé !

UN AUTRE

T'es soûl, tiens !

DROUET

Je vous dis que c'est lui, j'en suis sûr ! Ma tête à couper ! C'est lui !

UN AUTRE

Ça serait-il vrai ?

UN AUTRE

Ça se pourrait bien, après tout !

UNE FEMME

Et la reine? L'as-tu vue ?

DROUET

Ah ! je n'ai vu que lui. Il m'a regardé fixe... Oh ! bon sang ! ça m'a élancé !...

BOUDON

Mais alors, il se sauve ?

TAILLARD

Il quitte de France ?

DROUET

Ça en a l'air !

BOUDON

Après ce qu'il a juré ?

DROUET

Ah ! ah ! Le v'là, le trésor ! Y êtes-vous, à présent ? Les dragons, hussards... Choiseul... et le coiffeur de Madame... Attends un peu... Je te vas poudrer, moi... tout le diable et son train depuis hier... c'était pour ça !... Le roi se sauve, quoi?... il f... le camp...

VOIX

Oh ! oh ! Et où ça, où ?

DROUET

Il émigre ! Il va-t-à Coblentz !

UN

Mais qu'est-ce qu'ils font donc à Paris, ceux qui le gardent ?

DROUET

Mais ils ont trahi, comme toujours !

VOIX

Nous sommes trahis ! Aux armes !

DROUET

Ah ! il est bien temps ! à présent il est parti ! Cours après !

UN

Ben oui ! faut courir après ! Vas-y, toi, vas-y vite !

VOIX

Oui... oui !...

DROUET

Ah ! c'est pas mon affaire !... Ça regarde les municipaux.

UN

Lui... Boudon...

BOUDON

Non, toi ! Taillard ! Cloc !

CLOC

Je ne peux pas laisser mon laboratoire ! (*Montrant Drouet.*) C'est lui qui doit...

TAILLARD

Oui. C'est toi qui l'as vu le premier ! Il te revient, Cadet ! On ne peut pas te l'ôter. On te donnera l'ordre !

BOUDON

C'est-il que t'as peur ?

DROUET

Peur ! Ah ! ben ! Vous allez voir ! (*Au valet.*) Mes éperons, nom de Dieu !

VOIX, *battements de mains.*

Bravo ! Hardi, Cadet !

DROUET

Mais c'est trop tard ! Ils ont trop d'avance. On ne les chopera plus !

UNE VOIX

Mais si, furet.

DROUET, *s'arrêtant, pris de désespoir.*

Et puis, des chevaux ! Y en a pus ! Tonnerre ! Ces cochons-là ont tout pris !

UN

On t'en trouvera !

UN AUTRE

Mon noiraud ! Tu sais ?

DROUET

Ton efflanqué ? J'en veux pas !

UN AUTRE

Moi, j'en ai deux : Despote et l'Abbé-Maury ! Lequel que tu veux ?

DROUET

Ça m'est égal !

CELUI *qui a proposé les chevaux.*

Prends Despote !

GUILLAUME, *avec élan.*

Moi, je prends l'Abbé ! Je vas avec toi ! (*Acclamations.*)

VOIX

Bravo, Guillaume !

TOINETTE, *à Guillaume.*

Ton chapeau ! (*Elle le prend et y pique les rubans tricolores qu'elle avait à son corsage, puis l'en recoiffe.*)

GUILLAUME

Comme ça, s'il arrive accident ou malheur à un... l'autre est là...

TOINETTE *apporte à boire deux verres, un d'abord à Drouet.*

Avale ça !

DROUET

A la Nation ! (*Il boit.*)

GUILLAUME, *après avoir reçu et vidé le sien.*

Ça donne du cœur !

TOINETTE

Et ça aussi ! (*Elle lui saute au cou et l'embrasse.*)

DROUET

Ayez pas peur ! Foi de Drouet... je vous le jure sur cet arbre de la Liberté que j'ai planté avec vous... j'y crèverai ou je vous les ramène.

TOUS

Vive Drouet ! Vive la Nation ! (*Ils sortent, portés en triomphe par la foule. Coups de fusil tirés en l'air.*)

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

A VARENNES — L'ÉPICERIE SAUCE

Au fond, la devanture vitrée de la boutique donnant sur la rue ; porte simple, s'ouvrant en deux parties, celle du haut vitrée, celle du bas pleine.

A droite, un escalier apparent, partant du premier plan, monte à un palier praticable au premier étage. Dans la cloison, au-dessus de l'escalier, tiroirs avec inscriptions : *Sucre de Rouen, — Pâte royale, — Mélasse, — Anchoix, — Olives, etc.* — Des rayons chargés de bocaux, de sacs en papier, — une balance suspendue, un comptoir.

A gauche, au premier plan, une horloge à attributs dans sa gaine de bois. — Une baie ouvrant sur une arrière-boutique encombrée de balles, de caisses, de paquets, de tonneaux. Au plafond, des chandelles pendues, alignées aux poutrelles noires, des paquets de cordes, des balais, de la vannerie.

Une table, des chaises rustiques, images populaires, — annonces imprimées de produits d'épicerie : *Chandelles royales, Ptisane à la Reine ; — Pommade réconfortante de Fioravanti, — Baume vert de Metz.*

Il fait nuit, la scène est déserte : les volets de bois qui protègent la cloison vitrée du fond sont clos jusqu'à l'imposte seulement : à travers les vitres de l'imposte, on aperçoit la rue éclairée par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

SAUCE, JEAN LEBLANC

JEAN LEBLANC, *du dehors, frappant à la porte.*

Ho ! père Sauce ! ho ! ho ! (*Il frappe plus fort.*) Père Sauce ! Monsieur le syndic ! (*La porte du palier du premier étage s'ouvre. Sauce paraît, tenant une lanterne allumée.*)

SAUCE, *en bras de chemise.*

Hein ? On m'appelle ?

JEAN LEBLANC, *du dehors.*

Oh ! oh ! monsieur Sauce ! (*Il frappe.*)

SAUCE, *descendant quelques marches.*

Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ?

JEAN LEBLANC, *du dehors.*

C'est moi, Jean Leblanc, du « Bras d'Or ». Ouvrez-moi, monsieur Sauce.

SAUCE

Ah ! bon ! j'y vais ! (*Descendant, en passant devant l'horloge pour gagner le fond, il lève sa lanterne.*) Minuit ! qu'est-ce qu'il me veut ? (*Il ouvre la porte. Jean Leblanc entre.*) Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN LEBLANC

Venez vite, monsieur Sauce !

SAUCE

Où ? Pourquoi ?

JEAN LEBLANC

Il y a une berline qui est arrêtée en haut de Varennes, à cinquante pas d'ici...

SAUCE

Eh bien ?

JEAN LEBLANC

Eh bien, ils disent qu'il y a peut-être dedans le roi et la reine.

SAUCE, *abruti.*

Hein ?

JEAN LEBLANC

Allons, venez vite.

SAUCE, *de même.*

Le roi et la reine !

JEAN LEBLANC

Ah ! je vous rapporte ce qu'on m'a dit : c'est M. Drouet de Sainte-Menehould...

SAUCE

Le maître de poste ?

JEAN LEBLANC

Oui, qu'est venu tout courant nous avertir... Allons, il faut venir, père Sauce.

SAUCE, *toujours abasourdi.*

Le roi et la reine ?

JEAN LEBLANC

Il dit qu'il les a reconnus, quoi ! Moi, je n'ai rien vu. Il a crevé son cheval pour les devancer.

SAUCE

Ce n'est pas possible, le roi ici à Varennes, à soixante lieues de Paris !

JEAN LEBLANC, *le tirant par le bras.*

Venez toujours.

SAUCE, *se défendant.*

Et quoi donc faire ?

JEAN LEBLANC

M. Drouet dit comme ça... qu'ils n'ont peut-être pas le droit.

SAUCE

Pas le droit ? Le roi ? Qu'est-ce que tu chantes ? Pas le droit ?

JEAN LEBLANC

J'vous dis que je ne sais pas, moi... il m'envoie vous avertir...

SAUCE

Qu'est-ce que j'irais faire ? — leur demander quoi ? je n'oserai jamais, — et puis, tiens ! — Ça ne me regarde pas.

MADAME SAUCE, *qui a ouvert la porte en haut de l'escalier et qui écoute depuis un instant.*

Baptiste, qu'est-ce qu'il y a donc ?

SAUCE, *à sa femme.*

C'est bon, je remonte.

JEAN LEBLANC, *le retenant.*

Comment, ça ne vous regarde pas? Vous n'êtes pas bien réveillé, monsieur Sauce.

SAUCE

Tiens ! Je ne suis pas le maire...

JEAN LEBLANC

Vous êtes tout comme, puisque l' maire est député à l'Assemblée nationale, c'est vous qui êtes le syndic de la commune, qui le remplacez.

SAUCE, *très perplexe.*

Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! (*Bruits dans la rue. Appels lointains. Cris.*)

MADAME SAUCE, *sur le palier.*

N'y va pas, Baptiste, c'est un piège ! (*Le petit Sauce et la petite Sauce en chemise, pieds nus, paraissent sur le palier.*)

JEAN LEBLANC

Tenez, v'là M. Drouet, demandez-lui... (*Madame Sauce descend en scène.*)

SCÈNE II

Les Mêmes, MADAME SAUCE ET SES ENFANTS, DROUET, PAUL LEBLANC, LE TAMBOUR, LES VARENNOIS

DROUET, *suant, débraillé.*

Eh bien, quoi? monsieur le syndic, il ne faut pas lambiner ; ils ne vous attendront pas.

SAUCE

Mais qu'est-ce que j'irais faire? Qu'y a-t-il d'abord ?

DROUET, *avec feu et volubilité.*

Il y a que c'est le roi, quoi ! Je l'ai reconnu. Ah ! il se cachait bien. J'ai couru après avec Guillaume. Ce qui me talonnait, c'était la peur de les manquer au pont de Varennes. Vrai ! j'aurais crevé d'aller plus loin ; mais en arrivant là-haut à fond de train, je me cogne à la berline tapie le long de la maison Préfontaine, lanternes éteintes, attendant quoi ? — des chevaux sans doute ; je dévale par le casse-cou, j'arrive au « Bras d'Or », et je cogne, et je crie et je tempête et me v'là. Maintenant, je les tiens... ils ne passeront plus sans que je les toise.

SAUCE, *se grattant la tête.*

Ils sont combien là-dedans ?

DROUET, *du ton d'un homme qui ne sait pas.*

Ah ! ça !... Ils sont beaucoup pour sûr, la guimbarde est lourde.

PAUL LEBLANC

Peut-être bien la reine?...

DROUET

Peut-être bien — et le petiot Dauphin.

MADAME SAUCE

Et leur demoiselle — ils n'auront pas laissé leur demoiselle...

DROUET

Moi, je ne sais qu'une chose, j'ai vu le roi, comme je vous vois, madame Sauce. Je n'en démordrai pas.

MADAME SAUCE

Ah ! dame, la reine, si c'était la reine, je voudrais bien la voir.

JEAN LEBLANC

Il y a assez longtemps qu'on en parle.

DROUET

Vous la verrez, si elle est là, mes gars ! On videra la boîte jusqu'au tapis de pied.

FLORENTIN

Tu vas faire ça, toi ?

DROUET

Je t'en réponds !... Allons, venez, monsieur le syndic.

MADAME SAUCE

Ton écharpe, prends ton écharpe au moins ! (*Elle tire du comptoir une écharpe tricolore qu'elle lui tend.*)

SAUCE

Toi, habille donc les petits, ils vont avoir froid.

DROUET, *à un gamin.*

Va donc demander au père Lhomme si c'est aujourd'hui ou demain qu'il sonnera le tocsin, hein, ce vieux farceur : tu as des jambes, c'est pour courir. (*Le gamin remonte tout courant l'escalier et rentre dans la chambre du premier étage.*)

SAUCE, *à sa femme.*

Rentre, je te dis de rentrer!

MADAME SAUCE

Pourvu qu'il ne t'arrive rien au moins! (*Elle remonte l'escalier et sort au premier.*)

DROUET

Allons, allons, monsieur le syndic, voilà le moment. (*Aux autres.*) Et ne lâchez pas, vous autres. (*Ils sortent. Drouet en tête continue à pérorer.*) Faut montrer aux Parisiens que les gars de l'Argonne n'ont pas froid aux yeux... (*La voix se pe d dans les rumeurs qui grandissent au dehors : on voit des gens qui passent et qui s'appellent en courant. Cris : « Aux armes! » Le petit Sauce reparaît, redescend l'escalier en courant et sort par le fond. Presque aussitôt le tocsin sonne. La scène est vide. Le tambour de ville paraît à la porte. Il tient sa caisse.*)

LE TAMBOUR, *il entre rapidement, très affairé.*

Eh bien, personne ici?

MADAME SAUCE, *reparaissant sur le palier.*

Ah! c'est toi, Rodart?

LE TAMBOUR

Je cherche M. Sauce. Ils sont tous là à se démener...

MADAME SAUCE

Il n'est pas là... il vient de sortir.

LE TAMBOUR, *grognon.*

Allons, bon! Faut pourtant que je le trouve...

MADAME SAUCE, *descendant.*

Il sera peut-être bien devant chez Leblanc.

LE TAMBOUR, *posant sa caisse.*

Au « Bras d'Or ». Bon, je cours. Bonne nuit, madame Sauce!

MADAME SAUCE, *en scène. Elle va à la porte du fond et regarde au dehors. Les rumeurs augmentent. Tocsin. Cris. Gens qui passent.*)

En voilà une histoire !...

LA PETITE SAUCE, *paraissant toute vêtue sur le palier du premier étage.*

Maman, j'ai peur.

MADAME SAUCE

Veux-tu rentrer... reste près de ta grand'mère. Qué que tu fais là?

LA PETITE SAUCE

J'voudrais voir...

MADAME SAUCE

Il y a rien à voir. Ta grand'maman, qu'est-ce qu'elle fait? Est-ce qu'elle dort?

LA PETITE SAUCE

Elle ne dort pas, elle pleure.

MADAME SAUCE

Rentre près d'elle, — veux-tu rentrer ? (*Rumeurs grandissantes au dehors. — Madame Sauce, se penchant à la porte.*) Ah ! mon Dieu !... (*La petite Sauce rentre effrayée.*)

SCÈNE III

MADAME SAUCE *puis* SES ENFANTS, FLORENTIN, NICOLAS, MANGIN, TAILLET ET AUTRES VARENNOIS, MADAME DE ROCHEREUL, DROUET, SAUCE, MADAME BRUNIER, LE TAMBOUR DE VILLE, MADAME DE TOURZEL DE VALORI, MALDEN, MADAME ÉLISABETH, LE DAUPHIN, LA REINE, MADAME ROYALE, LE ROI

FLORENTIN

Les voilà !



SAUCE et GUILLAUME (MM. KRAUSS ET LACROIX)

MADAME SAUCE, *effarée.*

Ils viennent ici, chez nous?

NICOLAS

Oui, madame Sauce, nous vous les amenons.

MADAME SAUCE, *de même.*

Mais qu'est-ce que ces gens-là... Mon Dieu! en voilà, une affaire!.....

LA VOIX DE MADAME DE ROCHEREUL, *au dehors.*

Nous serons très bien ici... mais certainement. (*Entrée de Drouet, très important, Sauce, timoré, madame de Rochereul conciliante, madame Brunier, rétive, le tambour de ville... Mangin, Taillet, Frottin, Levasseur, Warnier, Didionne, Terreux, se bousculant, tâchant de voir et d'entendre. Tous l'accent lorrain, patoisant.*)

DROUET

Entrez, mesdames, — ne bousculez donc pas, vous autres!

MADAME BRUNIER

Pourquoi nous conduire ici? Nous n'avons rien à y faire...

DROUET

Pardon, pardon... Pour lire le passeport.

MADAME BRUNIER

Nous n'avons pas à présenter notre passeport. Qui êtes-vous, d'abord?

DROUET, *désignant Sauce.*

Voilà le procureur syndic de la commune, nous sommes chez lui.

MADAME DE ROCHEREUL, *conciliante.*

Messieurs... je n'ai aucune raison de dissimuler mon identité.

MADAME BRUNIER, *d'un ton de reproche, bas.*

Madame!

MADAME DE ROCHEREUL, *à madame Brunier.*

Ces messieurs sont parfaitement dans leur droit. (*A madame Sauce.*) Excusez-nous de vous déranger, madame.

MADAME SAUCE, *interdite, grande révérence.*

Vous êtes trop honnête, madame, — c'est pas pour nous qu'est le dérangement.

DROUET, *brusquement.*

Allons, allons, le passeport.

MADAME DE ROCHEREUL

Je l'ai là. (*Elle ouvre son réticule.*) Je le crois parfaitement en règle.

MANGIN, *bas à Taillet*

Guette donc son petit sac.

TAILLET, *ébahi.*

C'est pas d' l'or?

FROTTIN, *à Taillet.*

C'est-il exprès que tu me marches sur les pieds comme ça, hé! l'enflammé?

DROUET, *aux Varennois.*

Allons! qu'on se taise. Et ne poussez pas, hein?

MADAME BRUNIER, *à madame de Rochereul, bas.*

Oh! madame, que faites-vous?

MADAME DE ROCHEREUL

J'en prends toute la responsabilité... (*Déployant le passeport.*) Voici.

MADAME BRUNIER, *haut, très émue.*

D'ailleurs, rien n'y manque, ces messieurs le verront bien.

DROUET

Lisez-nous ça, père Sauce ! (*Il lève la lanterne pour éclairer Sauce pendant la lecture.*)

SAUCE, *annonnant.*

« De par le roi... »

DROUET, *aux assistants qui se bousculent.*

Le premier qui pipe, je le jette dehors...

SAUCE, *lisant.*

« A tous officiers, civils et militaires, chargés d'assurer l'ordre public dans les différents départements du royaume... mandons et ordonnons que vous ayez à laisser circuler librement... »

MADAME BRUNIER

Librement... Si vous trouvez...

DROUET

Pardon. Pardon, madame, nous ne sommes pas là pour discuter... (*A Sauce.*) Les noms, monsieur Sauce...

SAUCE, *lisant.*

«... madame la baronne de Korff !!... »

MADAME BRUNIER, *désignant madame de Rochereul.*

C'est madame.

DROUET

On va voir ça.

SAUCE, *lisant.*

«... allant à Francfort avec deux enfants, madame Rosalie, sa dame de compagnie, M. Durand, son intendant... »

DROUET, *écoutant avec beaucoup d'attention.*

Oui.

SAUCE, *lisant.*

«... deux femmes de chambre et trois domestiques.

Donné à Paris le 5 juin 1791. » — La signature du roi et le sceau... (*Rumeurs.*)

MADAME BRUNIER

Eh bien, qu'y manque-t-il?

SAUCE, *s'inclinant.*

Rien, à mon avis.

LEVASSEUR

Il paraît bon, ce papier.

WARNIER

Ben ! mon vieux Drouet ?...

DIDIONNE

Tu t'as mis le doigt dans l'œil...

DROUET, *furieux.*

La paix, hein?... Ce n'est pas tout... Permettez... (*Il arrache le passeport des mains de madame Brunier, à qui Sauce l'a remis et lit à son tour.*)

MADAME BRUNIER

Enfin, monsieur, c'est l'ordre du roi, de nous laisser circuler librement... Vous le voyez... vous n'avez aucun motif de vous opposer à notre départ.

MADAME DE ROCHEREUL

Mais laissez donc, madame, je vous prie. Monsieur désire se rendre compte par lui-même... rien de plus naturel : il verra qu'aucune signature ne manque : celle du roi, celle de M. le ministre, celle de M. le président...

DROUET, *qui a suivi avec un intérêt soupçonneux le colloque des deux dames.*

Hein? Quoi ? Quel président ?

MADAME DE ROCHEREUL

Eh bien, le président de l'Assemblée nationale.

DROUET, *éclatant et brandissant le papier.*

Elle n'y est pas, — il n'a pas signé, — elle n'y est pas !... (*A Sauce.*) Ah ! tenez, regardez-moi ça si elle y est ? Y est-elle ?

SAUCE

En effet, je ne la vois pas, est-ce que... ?

DROUET

Quand je disais que je flairais du louche...

MADAME DE ROCHEREUL

Vous m'étonnez. (*Elle regarde le passeport.*) Tiens !... J'aurais cru... Il y a celle du roi !

MADAME BRUNIER

Mais c'est tout ce qu'il faut ! C'est le principal ! Le reste...

DROUET

Ta-ta-ta !... Le principal, c'est l'Assemblée. On ne connaît que l'Assemblée.

MADAME DE ROCHEREUL, *pateline.*

Cette signature, est-elle nécessaire, d'ailleurs ? Je ne sais pas, moi.

DROUET

Si c'est nécessaire !

MADAME DE ROCHEREUL, *bas à madame Brunier.*

Vous voyez, madame ?

DROUET

Oh ! et puis des deux choses l'une : ce n'est pas une route de poste ici... avez-vous un relais préparé ?...

MADAME DE ROCHEREUL, *balbutiant.*

Mais... je ne sais pas. . mon intendant a dû prévoir...

LEVASSEUR

Il y a des chevaux au « Grand-Monarque. »

DROUET

Chez le père Champey ? — Ah ! voilà du nouveau qui sort... (*A madame de Rochereul.*) On vous attendait donc ici ?... (*Ricanant.*) Alors, vous avez placé des relais comme ça sur toute la route jusqu'en Russie... Et puis... (*Lisant le passeport.*) « Allant à Francfort » ce n'est pas le chemin de Francfort, ici, pourquoi avez-vous quitté le pavé de Metz qui vous y conduisait tout droit.

MADAME DE ROCHEREUL

Les détails du voyage concernent mon intendant...

DROUET

Ah ! l'intendant. Eh bien, qu'est-ce qu'il fiche, l'intendant ? Où est-il dans tout ça ? où se cache-t-il ? C'est lui que je voudrais voir, l'intendant, et les enfants aussi, je suis curieux d' ça, moi...

WARNIER

Hardi, Drouet, ne lâche pas...

DROUET

As pas peur !...

DIDIONNE

Faudra bien qu'ils montrent leurs figures.

TERREUX

J' vas te les chercher, moi. (*Faux départ de Didionne, Terreux et de quelques autres pour aller chercher les fugitifs restés au dehors.*)

WARNIER

Bougez pas ! Les voilà qui arrivent...

DROUET

Ce coup-ci, nous allons bien voir... (*Madame de Tourzel paraît avec madame Élisabeth et le Dauphin. Grande révérence de madame de Rochereul.*)

MADAME SAUCE, *allant à madame Royale.*

Voilà la petite demoiselle.

FROTTIN, *à Warnier.*

Guette donc comme la baronne salue ses domestiques.

MADAME DE TOURZEL, *à madame de Rochereul.*

Ça suffit, madame, ne nous saluez pas ainsi. (*Entre la reine tenant le Dauphin par la main.*)

MADAME SAUCE

Oh! le bel enfant!...

DROUET, *à madame de Rochereul, lisant sur le passeport et désignant la reine.*

Alors, celle-là, madame la baronne, c'est Rosalie?

MADAME DE ROCHEREUL

C'est Rosalie. (*Entrent Valori et Malden, puis le roi, portant les manteaux. Silence. On s'écarte, on examine, le roi s'avance, un peu gêné, saluant de droite et de gauche paternellement. Madame de Rochereul se précipite pour prendre des mains du roi les manteaux.*)

MADAME DE ROCHEREUL, *au roi.*

Permettez...

LA REINE, *impatientée.*

Mais laissez donc, madame, M. Durand porte les hardes, il est là pour cela...

DROUET

Ah! voilà monsieur Durand... Approchez monsieur Durand... Approchez donc... N'ayez point de peur.

LE ROI

Vous êtes le maire de l'endroit, monsieur?

DROUET, *l'examinant.*

Non, monsieur Durand, non. (*Désignant Sauce.*) Voilà le maire : monsieur Sauce. Vous êtes chez lui.

SAUCE

Le maire est absent, monsieur, je le remplace : je suis le procureur syndic de la commune.

LE ROI, *bonhomme.*

Très bien, très bien, monsieur Sauce... On nous dit que vous vous opposez au voyage de ces dames...

DROUET, *ne perdant pas de vue le roi et le dévisageant.*

Comme ça, monsieur Durand, vous allez à Francfort, et de là, en Russie ?

LE ROI

A Francfort, oui.

MADAME SAUCE, *s'empressant.*

Mais peut-être que ces dames voudraient se rafraîchir...

DROUET, *l'arrêtant.*

Tout à l'heure, on causera de ça... (*Au roi.*) Alors, monsieur Durand, on ne vous a jamais dit que vous ressembliez... à quelqu'un ?

LE ROI

Non.

DROUET, *ricanant.*

Ah ! Eh bien, vous y ressemblez, et joliment.

LE ROI

A qui ?

DROUET

A quelqu'un. Et vous êtes sûr d'être *Monsieur Durand*, l'intendant de cette dame-là ?

LE ROI, *avec hésitation.*

J'en suis certain.

DROUET

Et comme ça, vous êtes de la Russie ? C'est-il un beau pays par là ?

LE ROI

Sans doute.

DROUET

Dites un peu pour voir...

LA REINE, *impatientée.*

Vraiment, cet interrogatoire est odieux.

DROUET

Laissez donc, la femme de chambre, nous causons.

FROTTIN

C'est vrai, tout de même, qu'ils ont des figures de russes... (*Drouet se dispute à l'écart avec les Varennois.*)

MADAME SAUCE, *s'approchant de madame de Rochereul.*

Ce sont vos enfants, madame? Ils ont l'air bien fatigués.

LA REINE

Ils commençaient à dormir quand on nous a arrêtés...

MADAME SAUCE

C'est-il permis de faire voyager des enfants, sans repos, par cette chaleur-là, jour et nuit... Vous êtes donc bien pressés ; — une si belle petite fille ! — (*A la petite Sauce.*) Viens donc voir, Mélie...

LA REINE, *agacée, écartant la Dauphine.*

Laissez, madame...

MADAME SAUCE, *examinant la Dauphine.*

Tiens ! elle n'a pas les oreilles percées... (*A la petite Sauce.*) Où qu'il est ton frère ?

LA PETITE SAUCE, *montrant son frère caché derrière les hommes.*

Là !

MADAME SAUCE, *au petit Sauce.*

Viens donc, Jeannot, viens, Mélie... Viens donc jouer avec les petites filles.

LA REINE

Non pas, madame. Il faut que nous partions ; il le faut ! (*D'un ton d'autorité.*) Monsieur Durand !

LE ROI

Mais certainement, nous allons partir.

DROUET

Faut voir ! Faut voir !

LA REINE, *se décidant à intervenir.*

La baronne de Korff est appelée en Russie par de très graves intérêts ; elle rendra la municipalité de Varennes pécuniairement responsable des conséquences de son retard.

DROUET

D'abord, en quoi que ça vous regarde, vous, la femme de chambre ?

LA REINE, *indignée.*

Monsieur !

DROUET

C'est drôle ça ! (*A madame de Rochereul.*) Dites donc à vos domestiques de ne pas chicaner comme ça...

MADAME DE ROCHEREUL, *à la reine.*

Taisez-vous, Rosalie !

DROUET

Dans ce bougre de pays-là, les serviteurs sont donc plus taquins que les maîtres... Encore une question. (*A madame de Rochereul.*) Madame de Korff...

LA REINE

Oh ! quelle patience !...

DROUET

Qu'est-ce que c'est que M. de Korff ? (*Embarras général.*)

LA REINE, *intervenant.*

Il est mort. Madame est veuve.

DROUET

Encore vous ? (*A madame de Rochereul, ricanant.*) Madame n'en sait peut-être rien ?

LA REINE, *à madame de Rochereul.*

Parlez donc. Parlez.

MADAME DE ROCHEREUL

Il était général.

DROUET

Bon, bon, bon ! (*Voyant le Dauphin et le petit Sauce qui jouent avec la caisse du tambour de ville.*) On va se renseigner. (*Allant vers le Dauphin et s'accroupissant pour lui parler.*) Allons, ma petite fille, viens me dire... (*La reine et madame de Tourzel font au Dauphin des signes. Drouet se retourne et s'en aperçoit.*) Ah ! pas d'attrape-minon... Faut rien lui souffler, c'est pas de jeu ! (*Au Dauphin.*) Écoute-moi. Qu'est-ce qu'il fait ton papa ?

LE DAUPHIN, *interdit.*

Mais rien, monsieur.

LA REINE, *exaspérée.*

C'est assez... C'est trop !... (*Elle va pour prendre le Dauphin. Drouet repousse brutalement sa main.*)

DROUET, *à la reine.*

La paix, Rosalie ! (*Au Dauphin.*) Il ne fait rien ton papa ? Est-ce qu'il est mort ?

LE DAUPHIN, *s'échappant et courant vers le roi.*

Non, monsieur, il n'est pas mort. (*La reine l'attrape par la main au moment où il va se jeter sur le roi.*)

DROUET, *satisfait, allant à madame Royale.*

Et la petite demoiselle... elle a l'air futée...

LA REINE

Quel supplice !

DROUET, *à madame Royale.*

On vous a appris qu'il ne faut pas mentir, ma petite fille...

MADAME ROYALE

Oui, monsieur...

DROUET

Eh bien, où est-il votre papa ? (*Ricanant.*) Vous ne sauriez pas me dire ça en russe?... (*Madame Royale interloquée, baisse la tête.*) Non ! dites-le moi en bon français... Est-ce qu'il est mort ?

MADAME ROYALE, *tristement, les yeux fixés sur la reine.*

Oui, monsieur, il n'existe plus.

GÉRARD, *à Drouet.*

Ah ! ben, mon vieux ! elle se gausse de toi ! (*Rires.*)

DROUET

Faut voir ! faut voir !

LE ROI, *à Sauce.*

Eh bien, monsieur ?

DROUET

Quoi ?

LE ROI, *à Sauce.*

Quelle détermination ?

DROUET

Elle est prise. On vous garde.

CRIS

Oui... Non... Bravo !... C'est pas juste !... Si !

SAUCE, *à Drouet.*

Dame ! Le fait est... maît' Drouet...

DROUET, *à Sauce et aux assistants.*

Quoi? Qu'est-ce qui vous gêne? De ce qu'ils ont dit qu'ils chercheraient noise à la municipalité?

SAUCE

Eh! je ne sais pas si j'ai bien le droit.

LA REINE

Non, monsieur, non, vous ne l'avez pas!

MADAME BRUNIER

Non.

LA REINE, *à madame de Rochereul.*

Vous ne dites pas comme nous, madame?

MADAME DE ROCHEREUL

Quand je parle, on dit que j'envenime.

DUPLESSIS, *à Drouet.*

Oui, ça t'est bien facile de causer, à toi!

GÉRARD, *à Drouet.*

Tu n'es pas d'ici.

MANGIN, *à Drouet.*

C'est pas toi qui payeras les pots cassés.

DROUET, *allant à eux, à voix basse.*

Mais ne tremblez donc pas, niquedouilles! Je vous dis que c'est le roi...

TAILLET

C' gros-là, qu'a l'air si bonhomme...

FROTTIN

Allons, c'est des sornettes, tout ça...

DROUET, *s'entêtant.*

J' vous dis que c'est le roi et que c'est la reine...

FROTTIN

Laquelle?

DROUET

Ça ! Je n'en sais rien. (*Il montre la reine.*) Peut-être bien celle-là, j'ai idée de ça.

SAUCE

Ce serait-il le pape, j'ai point le droit de les retenir, moi... le passeport est bon...

LA REINE, *bas au roi, tandis que les Varennois discutent.*

Ils sont en désaccord.

LE ROI

Je n'ai aucune inquiétude... C'est un léger retard qui m'aura dégourdi les jambes.

LA REINE, *de même.*

Et les hussards?... Nous devions trouver ici soixante soldats... Où sont-ils? Chut!... On nous observe.

SAUCE, *à Drouet.*

Je vous assure, monsieur Drouet, nous ne sommes pas dans la légalité!

DIDIONNE

Laissez-les partir, monsieur Sauce.

TOUS LES VARENNOIS

Mais oui, qu'ils partent.

SAUCE

C'est mon avis.

DROUET, *éclatant.*

Ce n'est pas le mien. Tonnerre de Dieu! Ils ne partiront pas! Je vous jure bien, foi de Drouet, que, moi vivant, ils ne partiront pas!...

TERREUX

Et s'ils réclament au roi?

DROUET

Ah! ils n'auront pas à aller loin!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE POSTILLON, ARNOULD

ARNOULD

Eh bien, voilà les chevaux rafraîchis. Est-ce qu'on part? Est-ce qu'on reste? Je n'en sais rien, moi.

LA REINE

Certainement, on part.

LE ROI

Nous payerons triple guide.

LA REINE

Et dix louis pour boire... Attelez vite!

DROUET, *autoritaire.*

Bouge pas, Arnould.

LA REINE

Comment, vous osez...

DROUET

Si j'ose!... (*A Arnould.*) Tu me connais, toi. Je t'ai assez souvent mis en selle. Eh bien, je te défends d'atteler!

ARNOULD

Bien, patron!

LA REINE

Oh! c'est indigne!... (*Faisant appel à Sauce.*) Monsieur le syndic...

SAUCE, *timidement.*

Permettez, monsieur Drouet...

DROUET

Permettez vous-même : je suis sur mon terrain. Je le connais le règlement. Je le sais de mémoire. (*Récitant.*) « Les postillons ne peuvent doubler le relais quand la course faite et celle à faire, prises ensemble, excèdent quatre postes. » Or, il y a trois postes de Clermont à Varennes et quatre de Varennes à Stenay. Au total : sept. (*A Arnould.*) Je te dresse contravention si tu pars, et t'es fichu à pied pour six mois. Voilà ! Attelle, maintenant.

LA REINE, *le rappelant.*

Postillon !

DROUET, *à Arnould.*

Décampe ! (*Il le pousse dehors et se met devant la porte.*)

VALORI, *marchant sur Drouet.*

Ah ça ! de quoi vous mêlez-vous, monsieur ?

DROUET

Vous dites ?

VALORI, *l'empoignant par le collet.*

Je dis que vous allez rappeler cet homme et vous taire.

DROUET, *se débattant.*

Voulez-vous me lâcher ! Tonnerre de Dieu ! voulez-vous me lâcher ! (*Émoi général. Cris : « Hardi, Drouet! Fais-lui son affaire !* »)

SAUCE, *intervenant.*

Messieurs, mes amis !

LE ROI, *à Valori.*

François ! je vous ordonne de laisser cet homme ! François ! (*Valori obéit.*)

DROUET, *s'esbrouffant.*

Ah ! vous obéissez à celui-là... Eh bien, pour sûr que vous ne partirez plus maintenant.

LA REINE

Enfin, monsieur, finissons. (*Elle s'avance vers Drouet qui se tait.*) Cette comédie est ridicule. Qui croyez-vous donc que nous sommes? Dites-le.

DROUET, *interloqué, à voix basse.*

Je n'ose pas.

LA REINE

Eh ! dans ce cas, monsieur, laissez-nous poursuivre notre route.

MADAME DE ROCHEREUL

Où trouver quelqu'un qui ose... N'y a-t-il parmi vous personne ?...

DROUET, *avec décision.*

Eh bien, si ! Je connais quelqu'un, moi !

MADAME DE ROCHEREUL

Allons donc ! C'est bien improbable.

DROUET

Oui, oui, vous allez voir.

LA REINE

Qui est-ce ?

DROUET

Ça c'est mon affaire. (*Il s'écarte pour se concerter avec Sauce et les Varennois.*)

LE ROI, *à madame de Rochereul.*

Vous parlez trop, madame de Korff.

LA REINE

Et pour ne commettre que des maladresses.

MADAME DE ROCHEREUL

Je suis obligée, madame, de jouer mon personnage, celui qu'on m'a imposé !

LA REINE

Oh ! voilà une situation intolérable !

MADAME DE ROCHEREUL

Ce n'est pas moi qui l'ai créée, je ne fais qu'obéir.

LA REINE

Et bien perfidement.

MADAME DE ROCHEREUL

On m'a distribué un rôle... Je suis prête à le rendre... Il est assez lourd !

LA REINE

Plus un mot!

DROUET, *qui pendant les répliques précédentes n'a cessé de discuter avec les Varennois.*

Il les connaît, lui... Allez le chercher tout de suite, qu'il vienne sans perdre un instant... (*Fausse sortie de Mangin et de Taillet, que Drouet rappelle.*) Ah ! ne lui dites pas surtout de quoi il s'agit...

MANGIN

Bien sûr.

FROTTIN

Faut pas qu'il se doute.

LEVASSEUR

Ça lui fera une surprise.

DROUET, *guignant le roi.*

Ça en sera une pour tout le monde.

TAILLET

Qu'est-ce qu'on devra lui dire, alors?

DROUET

Qu'il y a quelqu'un de malade. Un accident...

FROTTIN

Un accident d' voiture, tiens ! (*On rit. Mangin et Taillet sortent.*)

DROUET, *s'approchant de madame Royale.*

Elle est fatiguée, la petite fille !... Dame ! à son

âge... venir de Paris d'une traite... C'est bien de Paris que vous venez ?...

LE ROI

Oui, de Paris.

DROUET, *toujours ricanant.*

C'est là que vous restez?

LE ROI

C'est là.

DROUET, *malin.*

Nous avons ici quelqu'un qui va souvent de ces côtés-là.

LA REINE

A Paris?

DROUET

Juste! Et qui vous a vus, bien sûr.

LA REINE

Tout le monde peut se rencontrer.

LE ROI

Qui est-ce?

DROUET

M. Destez, un homme bien convenable et qui ne trompe pas...

LA REINE

Nous n'avons jamais entendu son nom.

DROUET

Ah! je ne dis pas que vous le connaissez, je ne dis pas ça, mais il vous connaît... (*Riant.*) J' connais bien l'évêque de Châlons, mais l'évêque de Châlons ne me connaît pas.

LA REINE

Enfin! ce monsieur peut se tromper ?...

DROUET

Ça! Tant pis pour vous! ou tant mieux. Ce que M. Destez dira, nous le croirons. D'ailleurs, le v'là.

SCÈNE V

LES MÊMES, DESTEZ

DESTEZ, *entrant hâtivement vêtu comme un homme qui s'est habillé très rapidement, sans cravate, etc.*

Eh bien quoi ? qu'y a-t-il ? Pourquoi tout ce monde ? un accident ? Chez M. Sauce ? qui est-ce qui me fait demander ?

DROUET, *le faisant pirouetter vers la famille royale.*

Tenez, ces gens-là.

DESTEZ *fait un pas, médusé, devant le roi, et plie le genou.*

Ah ! sire ! (*Rumeurs. Tous se découvrent et s'écartent avec respect.*)

DROUET, *triomphant.*

Ah ! qu'est-ce que je disais... On ne trompe pas Drouet, allez ! Vous voyez bien que c'est notre roi, notre bon roi !... (*Allant à chaque personnage qu'il nomme.*) Et madame la reine, et la princesse Élisabeth, et monseigneur le Dauphin, et puis leur demoiselle.

VALORI

Assez !

LE ROI

Eh bien, oui ! Je suis votre roi. (*Vive émotion ; quelques paysans s'approchent et lui baisent les mains.*)

LE ROI, *posément.*

J'ai quitté Paris où on ne me laisse plus libre de faire votre bonheur pour me réfugier parmi de braves gens comme vous. (*A Sauce.*) M. Sauce, nous savons que nous sommes en sûreté sous votre toit...

SAUCE, *interdit.*

Mon Dieu ! sire... (*Il baise la main du roi. D'autres Varennois, timidement, viennent l'un après l'autre en faire autant.*)

DROUET, *dans un groupe, racontant.*

Il se fichait de moi, quoi ? Dame ! avec Drouet, la malice ça ne prend point...

MADAME SAUCE

Si j'osais me permettre d'offrir à madame la reine de se restaurer un peu...

LA REINE, *sèchement.*

Merci, madame, nous allons partir.

DROUET

Oh ! rien ne presse, maintenant... Vous êtes en sûreté ici... Donnez des chaises, voyons... on ne va pas se quitter comme ça !...

LE ROI, *à madame Sauce.*

Ce n'est pas de refus, je mangerais bien un morceau.

MADAME SAUCE, *effarée.*

Seigneur... quoi ? Je n'ai rien ! (*A Sauce.*) Sauce, va toujours chercher du vin.

LA REINE, *impatientée.*

Non, non, rien... Nous avons dans la voiture ce qui nous est nécessaire. (*Au roi.*) Nous n'allons pas manger ici ?

LE ROI, *à la reine.*

Il est impossible de quitter ces bons paysans brusquement. (*On s'assied. Peu à peu le nombre des curieux augmente.*)

LA REINE, *à madame Sauce.*

Un peu d'eau seulement et un linge pour rafraîchir le visage de mon fils.

MADAME SAUCE

Un linge! (*Affolée, elle court à son armoire.*)

SAUCE, *bas, à madame Sauce.*

Les clefs de la cave.

MADAME SAUCE, *les tirant de sa poche.*

Voilà... (*Elle déplie des serviettes A Chevallot.*) Dis-moi, Chevallot, va vite chez madame Zellet. Elle a fait ce tantôt du gâteau pour la Fête-Dieu. Tu lui diras qu'elle m'en cède un gros de cinq livres.

CHEVALLOT

J'y cours. (*Les gens entrent timidement et restent près de la porte. D'autres n'osent pas pénétrer et se bousculent au dehors.*)

DROUET, *faisant la police.*

Allons, pas de bousculade, tout le monde peut voir sans se presser... y en a pour tout le monde. (*Pendant les répliques suivantes, on le voit gesticuler dans les groupes, racontant les faits, désignant aux curieux les différents membres de la famille royale.*)

MADAME SAUCE, *présentant à la reine un linge tout raide et une terrine d'eau.*

Voilà de quoi faire leur toilette, les chers mignons.

LA REINE

Laissez... (*A madame de Tourzel.*) Madame la Gouvernante.... (*Tous les assistants se poussent, se hissent pour voir, chuchotent : « La gouvernante, celle-là c'est la gouvernante!* » *Madame de Tourzel attire le Dauphin et s'occupe de lui.*)

SAUCE, *rentrant porteur d'un panier de bouteilles.*

Sire, vous accepterez bien... (*A Drouet.*) Débouchez ça... (*A Warnier.*) Les verres...

WARNIER

Où ça?

SAUCE

Là, sous le comptoir. (*Drouet a débouché la bouteille et goûte le vin.*)

LE ROI

C'est un vin du pays, monsieur Sauce?

SAUCE

Oui, sire : du Thiaucourt, un petit vin des coteaux de la Meuse.

LE ROI

J'en boirai avec intérêt. (*Drouet verse. Tout le monde s'empresse.*)

MADAME SAUCE, *s'exclamant.*

Pas de nappe ! Oh ! Votre Majesté, je vous demande pardon. (*Elle étend une serviette sur la table.*)

LE ROI

C'est moi, madame, qui m'excuse du dérangement que nous causons ici... Ça n'est pas de ma faute ! (*Il prend son verre.*) A votre santé, madame Sauce ! (*Il boit.*) Il est jeunet.

SAUCE

C'est du 88.

LE ROI

Je vous demanderai un morceau de pain. — On goûte mieux, — du pain de ménage. C'est mon régal.

MADAME SAUCE

Vite à la huche!

SAUCE

Les couteaux de corne. (*Ils s'installent. Madame Sauce complète le couvert. Chevallot rentre, accompagné de madame Zellet, portant un gâteau orné d'une rose tricolore en papier.*)

DROUET

On doit être inquiet à Paris... sire... On court après vous, bien sûr?...

LA REINE

Vous entendez, sire? Ne nous attardons pas. Je n'en peux plus!

LE ROI

Nous partirons au jour. (*A Sauce.*) Buvez donc avec moi, messieurs, et disons un mot à ce bon gâteau. (*On coupe le gâteau. On verse des rasades. Pendant la collation du roi, grande curiosité. Gens qui continuellement parviennent à se glisser et regardent, se haussant sur la pointe des pieds. Enfants qui se faufilent.*)

DROUET, *trinquant.*

A votre santé! sire... sans rancune?

LE ROI

A votre santé, monsieur Drouet.

DROUET

Et vive le roi!... (*Il boit.*) Comme ça, c'est-y à Montmédy que vous allez?

LE ROI, *mangeant.*

C'est mon intention, en effet.

DROUET

Le bruit courait ces jours-ci que toute l'armée de M. de Bouillé était concentrée par là, depuis Stenay jusqu'à Luxembourg...

LE ROI, *mangeant, à la reine.*

Nous n'avons pas de pain comme ça à Paris.

DROUET

En effet, paraît qu'on en manque.

LA REINE, *à voix basse, d'un ton angoissé.*

Sire, songez qu'on est à notre poursuite.

LE ROI

Nous sommes très bien ici : les enfants n'en peuvent plus... les voilà endormis. (*Il désigne le Dauphin et sa sœur étendus sur des balles à l'entrée de l'arrière-boutique; madame de Tourzel et madame Brunier veillent près d'eux et, de temps à autre, les préservent des mouches.*)

MADAME SAUCE, *à la reine.*

Et vous, madame la reine... vous ne vous restaurez point ?

LA REINE

Merci.

MADAME SAUCE

Alors, avec votre permission, je vas couvrir le gâteau. Je ne sais pas comment vous faites, chez vous ; mais ici, nous sommes dévorés par les mouches.

LE ROI, *déposant sa serviette.*

Là ! j'ai très bien collationné. (*Grand mouvement de curiosité.*)

DROUET

Ah ! ne poussez pas !... Tiens, toi, Bernon, tu as une fourche, mets-toi là, en sentinelle. (*Il le place près de la porte.*) Et toi ici, Terreux, avec ton bâton. (*De l'autre côté de la porte.*)

LA REINE, *désignant dédaigneusement au roi ces deux hommes.*

Voilà nos Suisses. (*Grandes rumeurs et sonneries de trompettes au dehors.*)

LE ROI

Que se passe-t-il donc, messieurs ? (*Au bruit, la reine va vers ses enfants endormis. Tous les assistants se poussent vers la porte du fond.*)

CRIS, *au dehors.*

Sauve qui peut ! — A bas !.... A bas les kaiserliks !

LA REINE

Mais, sire... voyez donc !...

CRIS, *au dehors.*

Les hussards. Voilà les hussards ! (*Grande agitation.*)

DROUET

Ah ! Ah ! nos gaillards de Sainte-Menehould, — comme on se retrouve !

LA REINE

Monsieur de Choiseul ! nous sommes sauvés !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHOISEUL, GOGUELAT, UN BRIGADIER DE HUSSARDS. *Les officiers entrent brusquement, écartant les paysans.*

CHOISEUL

Sire !...

LE ROI

Eh bien ?...

CHOISEUL

Eh bien, sire, les avis apportés par M. Léonard...

LA REINE

On a de ses nouvelles ?

CHOISEUL

Il a passé sans malencontre et doit être en ce moment à Stenay.

LA REINE

Dieu soit loué ! Le dépôt qu'on lui a confié est à présent en sûreté.

LE ROI

Mais, vous, monsieur !...

LA REINE

Combien avez-vous d'hommes ?

CHOISEUL

Soixante.

LA REINE

Il faut partir au plus tôt.

LE ROI

Nous partirons au point du jour, qui ne tardera pas.

LA REINE

Oh ! sire ! (*Au dehors, cris, bousculades. On entend des commandements militaires en allemand. Huées de la foule qu'on voit s'écraser dans la rue.*) Mais songez donc que chaque minute rapproche de nous la catastrophe... On est à notre poursuite.

LE ROI

Sans doute, mais il faut le temps !

LA REINE

En supposant, ce qui est la chance la plus favorable, qu'on ne se soit aperçu de notre départ qu'à l'heure du lever...

LE ROI

Oui, eh bien, calculez.

LA REINE

Nous ne sommes qu'à soixante lieues de Paris, sire, seize ou dix-sept heures pour un bon courrier.

LE ROI

Ouais ! — Seize heures, nous en avons mis près de vingt-quatre, nous !

LA REINE

Mais avec quelle lenteur ! que d'arrêts ! que de retards à chaque relais ! de temps perdu à toutes les postes !...

LE ROI, *riant.*

Et puis le centaure que vous redoutez n'aura pas pris, dès l'abord, par instinct, le chemin de Varennes. Sur quelle route nous suivre ? (*Il tire placidement sa montre.*) Mettons qu'il ait quitté Paris à dix heures... C'est le plus tôt... (*Il calcule.*) Châlons, à minuit.

LA REINE, *exaspérée.*

Oh ! quelle placidité ! (*Tumulte au dehors. Sauce et Drouet, qui sont restés sur le pas de la porte mêlés à la foule, rentrent en scène.*)

SAUCE

Sire ! Sire ! On se bat... A notre aide !

LE ROI

On se bat ?

DROUET

Les soldats brutalisent la foule...

LA REINE

Monsieur de Choiseul, balayez donc cette populace !...

LE ROI

Non pas ! Restez, Choiseul. (*A Goguelat.*) Voyez donc, monsieur de Goguelat... (*Goguelat sort.*) Je veux que tout le monde garde ici un bon souvenir de mon passage. (*Le tumulte cesse au dehors. Cris : Vive le roi !*) Vous entendez ?

CRIS, *dans la rue.*

Vive le roi ! Le roi aux vitres, aux vitres !

LE ROI

Que crient-ils ?

SAUCE

Le roi aux vitres ! La population serait bien heureuse si Votre Majesté consentait à paraître...

LE ROI

Mais bien volontiers... je suis touché.

LA REINE

Oh! sire, dans ce costume?

LE ROI

Je n'en ai point d'autre.

CRIS, *dans la rue.*

Aux vitres! Le roi aux vitres!

LA REINE, *dédaigneuse.*

Alors, obéissez!...

LE ROI

Allons. (*Il remonte vers le fond, accompagné de Drouet et de Sauce. On le voit de dos saluer la foule qui se tait à sa vue.*)

LA REINE, *restée seule en scène avec Choiseul.*

Vous voyez, monsieur... nous périssons... Le roi ne s'en rend pas compte... Répondez-vous de vos hommes?

CHOISEUL

Oui, madame, s'ils ne restent pas davantage en contact avec la foule... Car il sera indispensable d'employer la force.

LA REINE

Le roi n'y consentira jamais. Et M. de Bouillé? Pourquoi ses troupes n'avancent-elles pas à notre rencontre?...

CHOISEUL

Je lui ai expédié un officier, madame... mais...

LA REINE

Quoi?

CHOISEUL

Stenay, où est cantonné Royal-Allemand, est à neuf lieues d'ici...

LA REINE

Neuf lieues ! Alors, tout est perdu...

CHOISEUL

Une chance subsiste... Comment la poursuite de Vos Majestés aura-t-elle été ordonnée ? S'est-on lancé sur la bonne piste ?

LA REINE

Quand il s'agit de nous atteindre, le malheur ne se trompe jamais...

CHOISEUL

Le moindre incident : un fer qui se détache, un cheval qui butte, un cuir qui se brise, peut arrêter le meilleur cavalier...

LA REINE

Ainsi, notre destin, le sort de la monarchie, notre vie, celle de mes enfants sont suspendus à de tels hasards ?

CHOISEUL

Hélas !

LA REINE

Un homme, en ce moment, court sur la route, dans la nuit, apportant l'arrêt qui nous tue. Un autre, là-bas, galope vers un secours qui peut nous sauver... lequel arrivera le premier ?...

CHOISEUL

Tout est là.

CRIS, *dans la rue.*

Vive le roi ! Vive la nation ! (*Le roi, après avoir salué une dernière fois la foule, redescend paisiblement, et la scène de nouveau se remplit de curieux.*)

LE ROI

Ah ! les braves gens !

LA REINE, *à Choiseul, montrant les paysans qui remplissent la scène.*

Au moins, monsieur, puisqu'on nous force à passer ici le reste de la nuit, qu'on nous y laisse seuls, sans nous donner en spectacle à ces brutes... (*Au roi.*) Vous ne souffrez donc pas? (*A Sauce.*) Monsieur, puisque c'est vous qui commandez ici... ordonnez qu'on nous laisse quelques instants : c'est une question d'humanité.

SAUCE

Ce sera bien difficile, madame... Ces bonnes gens...

LA REINE

Ces bonnes gens!... ne comprennent donc pas que leur promiscuité est insultante et que nous n'en pouvons plus!...

SAUCE

Ils sont si heureux! Ça n'arrive qu'une fois, n'est-ce pas? Ça ne se représentera plus...

DROUET

On va tâcher de leur faire comprendre la chose. (*Prenant le ton bon enfant.*) Allons, les gars, on va prendre l'air un peu, il faut quitter la place...

CRIS, RÉCLAMATIONS

De quoi? On nous met dehors? Méfiance! On veut les faire ensauver...

DROUET, *repoussant les paysans.*

Allons, Henriot, fais pas l'enfant.

CRIS

Ils vont partir par la ruelle...

SAUCE

Ils ne partiront pas, j'en réponds. (*On se pousse avec un peu de lenteur et de mauvaise grâce. On rit.*)

DROUET

Tu les retrouveras là au petit jour. Sois sans peur. Foi de Drouet ! (*L'évacuation s'opère. On parvient à fermer la porte. Par les vitres on aperçoit dans la rue une cohue de têtes moutonnantes.*)

LA REINE

Et les volets. Qu'on ferme les volets ! (*On ferme les volets et tout aussitôt l'imposte se garnit de têtes curieuses de gens hissés qui ricanent.*)

LE ROI, *regardant.*

Quel concours ! Quelle foule ! Je ne me croyais pas si populaire !

SAUCE

Il y a en ce moment à Varennes dix mille personnes accourues pour vous saluer, sire.

LA REINE

Dites pour nous insulter... (*Tambours, clameurs au dehors.*)

CRIS *au dehors.*

Vive la nation ! Vive l'Assemblée !

LE ROI

Pourquoi ces clameurs ?

JEAN LEBLANC, *entrant et très agité.*

Monsieur Drouet... monsieur Sauce...

DROUET

Eh bien ?

JEAN LEBLANC

Les commissaires de l'Assemblée... (*Mouvement de tous.*)

DROUET

Bah ! (*Entrent Chevallot et Terreux.*)

JEAN LEBLANC

Venus de Paris : deux officiers de la garde nationale.

LA REINE, *à madame Élisabeth.*

Tout est consommé.

LE ROI

Les commissaires... déjà ? Mais comment... en dix-huit heures ?...

JEAN LEBLANC

Ah ! ah ! Il paraît que tout le monde sur la route se démenait pour hâter leur voyage.

CHEVALLOT

Il faut venir à l'Hôtel de Ville, monsieur le syndic, ils vous réclament. (*La porte s'est rouverte, la foule de nouveau se montre.*)

CRIS

A l'Hôtel de Ville ! Vive l'Assemblée !

SAUCE, *très ému.*

J'y vais. Mon Dieu ! les commissaires, monsieur Drouet, sire, ne me quittez pas !...

LE ROI

N'ayez pas peur, monsieur.

DROUET, *à Sauce.*

Du calme, morbleu ! le plus fort est fait. Venez.

SAUCE, *au roi.*

Je suis obligé de vous laisser, sire... Vous êtes ici chez vous...

DROUET

Ça ne sera pas long, d'ailleurs... (*Sortie de Drouet, de Sauce, suivis de Chevallot et de Terreux.*)

CRIS, *au dehors.*

Vive M. Sauce !

SCÈNE VII

LA FAMILLE ROYALE, CHOISEUL. *Le roi remonte et va regarder à travers les volets ce qui se passe dans la rue. La reine, comme délivrée par le départ des Varennois, arpente la scène, elle est très agitée.*

LA REINE

Chez nous ! les rustres ! (*A Choiseul.*) Et vous, monsieur, vous ne trouvez rien ! vous ne tentez rien ?

CHOISEUL

Tenter... quoi, madame?

LA REINE

Se faire jour et passer...

CHOISEUL

Soixante soldats contre dix mille brutes ! Je suis prêt, pour ma part, à mourir pour Votre Majesté...

LE ROI, *redescendant.*

Non pas ! non pas ! J'ai horreur du sang versé... Je ne veux pas traîner dans l'avenir le boulet d'une pareille responsabilité.

LA REINE, *hors d'elle-même.*

Alors, tout est fini maintenant. Nous sommes perdus!

LE ROI

Allons donc !

LA REINE

Perdus ! Vous, moi, vos enfants et la monarchie. Et c'est dans cette boutique d'épicier, sous ces costumes de valets, que nous laissons choir et rouler à terre cette couronne de France si glorieuse et si enviée... (*Amèrement.*) si enviée !

LE ROI

Attendez la fin.

LA REINE

Qu'allez-vous dire à ces commissaires ?

LE ROI, *embarrassé.*

Je ne sais pas encore... Je ne puis prévoir...

LA REINE, *trépignant.*

Ils sont exaltés et vous humilié, pris sur le fait, fuyard et déserteur. Quelles raisons, quelles excuses allez-vous leur balbutier ?

LE ROI

Eh ! madame, vous lasseriez la patience de saint Louis ! Nous ne sommes pas à ce point de déchéance !

LA REINE

Pas à ce point !... Il n'y a qu'un homme au monde d'où pourrait, à cette heure, nous venir le salut. (*Au loin, bruit de tambour, battant aux champs.*)

LE ROI, *cherchant.*

Un homme ?

LA REINE

Oui, sire, M. de Fersen, qui seul a fait preuve de décision et de courage... M. de Fersen qui, s'il était là, trouverait encore moyen de nous rendre l'honneur, le trône et la vie.

LE ROI, *d'un ton de doute.*

Heu ! heu ! (*Résigné.*) Mais il n'y est pas. (*Il règle soigneusement sa montre sur l'horloge. Le bruit du tambour se rapproche.*)

CRIS, *au dehors.*

Vive l'Assemblée ! Vive Lafayette ! (*Le roi écoute, visiblement émotionné.*)

MADAME ÉLISABETH, *à la reine.*

Courage, ma sœur, c'est le calvaire !...

LA REINE, *s'abandonnant.*

Sans même la montée ! Un calvaire où l'on descend dans la boue !

LE ROI, *soucieux.*

Comment ont-ils fait pour arriver si tôt? (*Les tambours sont proches, la foule envahit la scène. Cris : « Les voilà! Vive l'Assemblée! Vive la Nation! » Sauce introduit Bayon et Romeuf, tous deux en uniforme d'officiers de la garde nationale parisienne, tous deux couverts de poussière; Bayon, débraillé, la tunique ouverte, sans col, décoiffé, les joues en feu, entre dans la plus grande agitation. Romeuf, un papier à la main, s'arrête, très troublé dès qu'il a franchi la porte.*)

SCÈNE VIII

LA FAMILLE ROYALE, LES VARENNOIS, BAYON, ROMEUF, SAUCE, DROUET, LA FOULE

BAYON, *haletant.*

Sire... enfin! je vous trouve... Sire... Tout Paris s'égorge... Vous n'irez pas plus loin... Sire... l'intérêt de l'État... On massacre !... Par pitié... nos femmes et nos enfants...

LA REINE, *montrant le Dauphin et sa sœur que le bruit a réveillés et qui se sont réfugiés près d'elle.*

Ne suis-je pas mère aussi ?... Qui donc a pitié des miens ?

LE ROI, *à Bayon.*

Enfin, que voulez-vous ?

BAYON

Sire, un décret de l'Assemblée...

LE ROI

Où est-il ?

BAYON

Mon camarade le tient... (*Il désigne Romeuf qui s'avance le front baissé.*)

LE ROI, *reconnaissant Romeuf.*

Quoi ! monsieur de Romeuf... C'est vous : je ne l'aurais jamais cru... (*Romeuf présente le décret, s'agenouille, prend les mains du roi qu'il couvre de baisers en sanglotant.*)

LA REINE, *qui a pris le décret et l'a lu rapidement.*

Il n'y a plus de roi en France !

LE ROI

Voyons...

CRIS

Le décret... la lecture... lisez... lisez !... Silence ! (*Le plus grand silence s'établit. Sauce, à qui le roi a remis le décret, en donne lecture en tremblant.*)

SAUCE, *lisant.*

« L'Assemblée nationale ordonne que les fonction-
» naires publics, gardes nationales ou troupes de ligne
» seront tenus de prendre toutes les mesures possibles
» pour... arrêter le roi... »

LA REINE, *indignée.*

Arrêter ! comme un assassin !

LE ROI *la calme du geste.*

Du calme, madame ! J'en ai bien, moi !

SAUCE

« ...Arrêter le roi et tout individu de la famille

» royale... ainsi que ceux qui auraient pu concourir à
» leur enlèvement. »

MADAME DE ROCHEREUL

On ne nous a pas enlevés !

SAUCE

« ...les empêcher de continuer leur route et rendre » compte au Corps législatif. » (*Rumeurs. Émotions. Cris vite réprimés de : « Bravo ! Silence ! Chut ! »*)

LE ROI, *prenant le décret.*

« ...les empêcher de continuer leur route, » ceci me paraît contraire à la lettre de la Constitution. Enfin, ces messieurs sont les maîtres !... (*Il pose le décret sur la table près de laquelle se tiennent le Dauphin et sa sœur.*)

LA REINE, *indignée.*

Je ne veux pas que ce chiffon salisse mes enfants. (*Elle prend le décret et le jette à terre. Explosion de rumeurs indignées.*)

CHOISEUL

Oh ! madame ! que faites-vous ? (*Il ramasse le décret et le place sur le comptoir.*)

CRIS

Vive l'Assemblée ! A Paris ! à Paris !

BAYON, *s'approchant.*

Sire...

LA REINE, *hautaine.*

Le roi ne sollicite les conseils de personne, monsieur. (*Bayon s'éloigne.*) Monsieur de Choiseul ! (*Choiseul s'avance. La reine lui parle à voix basse.*) A quelle distance se trouve en ce moment M. de Bouillé et son régiment ?

CHOISEUL

Prévenu depuis quatre heures, il peut être au plus à deux lieues d'ici...

LA REINE

Deux lieues ?... C'est une heure qu'il faudrait gagner ?

CHOISEUL

Une heure à peine, madame.

LA REINE

Essayons. (*Le colloque continue à voix basse.*)

DROUET, *dans un groupe, raconte.*

... J'lui dis : fais voir ton assignat... A me le montre... (*Sa voix se perd.*)

BAYON, *à Sauce.*

Nous avons mission de ramener le roi à Paris, monsieur le syndic. Veuillez en avertir Sa Majesté.

SAUCE, *hésitant.*

Mais, monsieur le capitaine...

BAYON

Faites votre devoir.

SAUCE, *s'approchant du roi.*

Sire, je dois prendre les ordres de Votre Majesté...

LE ROI

Mes ordres ?... Dans quel but ?

SAUCE

En vue du départ...

LE ROI, *avec une velléité d'autorité.*

Mon intention n'a pas changé : la garde nationale s'est offerte pour me faire escorte jusqu'à Montmédy...

CRIS

Non ! à Paris ! à Paris ! Le roi à Paris !

LE ROI

Qu'est-ce à dire ?...

DROUET

Vous l'entendez, sire : le vœu du peuple est de vous voir reprendre le chemin de la capitale...

LE ROI, *se défendant.*

Le décret ne dit rien de tel...

BAYON

Mais tout le pays le demande.

LA REINE

Non ! non ! Le roi ne cédera pas... Il est maître au moins de sa personne... (*Au roi.*) Sire, donnez l'ordre qu'on attelle pour Montmédy. Êtes-vous le roi ? Avez-vous abdiqué ? (*Rumeurs. Cris : « A Paris ! A Paris ! »*)

LE ROI, *hésitant, à la reine.*

Vous entendez ?

LA REINE

Je n'écoute pas. (*Pendant le colloque qui suit, le roi discute avec Drouet et les Varennois.*)

ROMEUF, *à la reine.*

Madame, permettez-moi de joindre ma prière aux vœux de ces paysans.

LA REINE, *hautaine.*

A quel titre ?

ROMEUF, *suppliant.*

A celui de bon Français, madame, de serviteur dévoué de Votre Majesté.

LA REINE, *ironique.*

Vraiment !... Et c'est vers Paris que votre dévouement veut nous ramener ?

ROMEUF

Le pays tout entier vous acclamera.

LA REINE

Comme on acclame les condamnés...

ROMEUF

Vous trouverez le long de la route vos plus fidèles défenseurs.

LA REINE

Et qui donc?

ROMEUF

Tous accourent de Paris pour vous entourer... A Sainte-Menehould, nous avons croisé MM. de Dampierre et de Maillardoz...

LA REINE

Heu!...

BAYON

A Clermont, M. de Coigny.

ROMEUF

Au dernier village, M. de Fersen.

LA REINE, *transfigurée.*

Fersen?... Vous avez vu M. de Fersen?

ROMEUF

Oui, madame, il volait vers Varennes et, sans le manque de chevaux, aucun de nous ne l'eût dépassé : il peut être là dans quelques instants.

LE ROI, *sa discussion finie, revient à la reine.*

Eh bien, il faut se résigner : partie remise.

LA REINE

Comment, sire! Vous cédez?...

LE ROI

Et le moyen?

LA REINE, *à voix basse.*

Sire... M. de Fersen est sur le point d'arriver...

LE ROI

Ah !

LA REINE

Attendez au moins, attendez ce qu'il conseillera... Peut-être apporte-t-il le salut...

LE ROI

D'où ?

LA REINE

M. de Bouillé n'est plus qu'à une heure d'ici... Il accourt avec ses régiments... Du temps, je vous en conjure, gagnons du temps... un peu de temps... les minutes sont des gouttes de sang. (*Elle continue à exhorter le roi à voix basse.*)

DROUET, *à Sauce.*

Eh bien... qué que vous attendez ?

SAUCE, *perplexe.*

Mais...

DROUET

Que Bouillé arrive avec ses Allemands .. Pas de ça. Il faut partir, et à la minute...

LA REINE, *suppliante, au roi.*

Une demi-heure seulement.

DROUET, *aux Varennois.*

Allons, les enfants ; attelons la berline.

CHEVALLOT

Elle est attelée...

LA REINE, *à Drouet.*

Monsieur... Monsieur...

DROUET

De quoi, madame ?

LA REINE, *à voix basse.*

Vous présidez à tout ici... vous faites de ces gens ce que vous voulez...

DROUET

Eh bien?...

LA REINE, *insidieuse.*

Si vous consentiez à nous sauver...

DROUET

Après ?

LA REINE

Croyez que notre reconnaissance... Que désirez-vous ? dites !... tout !

DROUET

Moi !

LA REINE

Oui : un emploi ?... une somme d'argent ?

DROUET

Eh ! eh !

LA REINE

Un million... un million de livres ?...

DROUET

Oh ! oh ! Eh bien, ce n'est pas de refus... Nous parlerons de ça à Paris...

LA REINE, *à madame Sauce.*

Madame !... Obtenez de M. Sauce... de votre mari...

MADAME SAUCE

Eh ! madame, ça me fend le cœur, ben sûr, de vous voir contrariée ; mais qué que vous voulez que j'y fasse ?

LA REINE

Faut-il que la reine vous supplie... Au nom de mes enfants !

MADAME SAUCE

Tiens, vous pensez aux vôtres, moi, je pense aux miens...

LA REINE, *se redressant.*

Comment?

MADAME SAUCE

Qu'est-ce qu'ils deviendraient si Sauce manquait à son devoir?...

LA REINE, *écœurée.*

Oh! (*La berline paraît au dehors et vient se ranger devant la porte. Cris de la foule. Rumeurs en scène. Cris : « A Paris! à Paris! »*)

ROMEUF, *s'approchant de la reine.*

Madame!

LA REINE, *avec explosion.*

Eh bien, non, non, non... je ne céderai pas. (*Exclamations et huées de la foule.*)

LE DAUPHIN, *apeuré, se jetant sur elle.*

Maman!...

LA REINE, *serrant le Dauphin contre ses jupes. Révoltée.*

Je suis la reine, moi, la reine! En voilà assez d'affronts et de honte!

UNE VOIX, *dans la foule.*

Vous en verrez bien d'autres, ma petite poule! (*Rires. Rumeurs. Cris. Silence!*)

LA REINE, *au roi.*

Tenez, sire... ça commence!... Le voilà le genre d acclamations qui nous attend sur la route!... D'ailleurs, faites ce que vous voudrez ; moi je ne bouge pas d'ici... (*Elle s'assied.*)

LE ROI, *très ennuyé.*

Mais...

LA REINE

Je suis exténuée, je suis malade.

DROUET, *intervenant.*

Tout ça c'est des fariboles... pour gagner du temps. Vous comptez sur Bouillé...

TERREUX

Méfiance, Drouet. On a vu les éclaireurs de Royal-Allemand.

DIDIONNE

Ils sont dans les vignes de Cheppy.

ROMEUF

Madame, au nom du peuple tout entier...

LA REINE

Non ! Pas à Paris. (*Exclamations.*) Pas à Paris !

CRIS

Si ! Sur mon petit cheval gris !

LA REINE

On m'y traînera plutôt.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FERSEN

FERSEN, *fendant la foule.*

On vous y traînera, madame. (*Cris. Applaudissements.*)

DES VOIX

Bravo ! le patriote !

LA REINE, *interdite.*

Vous !...

LE ROI

Monsieur de Fersen !

LA REINE, *désolée.*

Pourquoi si tard? Eh bien?... quelle chance de salut?...

FERSEN

Aucune... Il faut partir.

LA REINE, *docile et fière.*

C'est bien. (*Cris : A Paris! à Paris! A Fersen, bas.*) Vous savez que nous avons été trahis?

FERSEN, *même jeu.*

Vraiment, vous le croyez?

LA REINE

J'en suis sûre.

FERSEN

Par qui?

LA REINE, *désignant madame de Rochereul qui s'était rapprochée.*

Madame vous le dira. (*A madame de Rochereul, impérieuse, lui montrant la porte.*) Passez devant, madame de Korff.

MADAME DE ROCHEREUL

Eh quoi? L'ordre est pour tout le monde? Pour moi?

DROUET

Tous à Paris, oui, baronne.

MADAME DE ROCHEREUL

Mais les innocents?

FERSEN

Les innocents, les coupables. Personne ne peut plus se sauver. (*Cris :* à Paris! à Paris!)

RIDEAU

SIXIÈME TABLEAU

L'ÉVÊCHÉ DE MEAUX

Un salon de l'évêché, donnant, par trois grandes portes vitrées larges ouvertes au fond, sur une terrasse à balustrade de pierre. Les jardins de l'évêché en charmille. On aperçoit en côté les murs et la tour de la cathédrale tout contre. Côté cour, entre deux portes, une estrade de deux marches sur laquelle est le fauteuil épiscopal. Au mur, derrière, les armes de l'évêque sur tentures de velours. Côté jardin, une haute porte. En scène, premier plan, table-console en marbre, tabouret, fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

ARCADE, PREMIER SÉMINARISTE, DEUXIÈME SÉMINARISTE. *Au lever du rideau, Arcade, homme d'église d'une cinquantaine d'années, entre en scène, suivi de deux séminaristes.*

PREMIER SÉMINARISTE

Monsieur Arcade...

DEUXIÈME SÉMINARISTE

Monsieur Arcade...

ARCADE, *se bouchant les oreilles.*

Pas tous à la fois !

PREMIER SÉMINARISTE

La clé de l'armoire à linge !

DEUXIÈME SÉMINARISTE

La clé des provisions !

ARCADE

Pourquoi faire ?

PREMIER SÉMINARISTE

Pour les lits de Leurs Majestés... (*Faux départ. Un garde national fait irruption.*)

LE GARDE NATIONAL

Halte ! c'est vous le citoyen domestique...

ARCADE

Intendant !

LE GARDE NATIONAL

... du citoyen évêque de Meaux ?

ARCADE

Oui !... Mais... (*Il veut sortir.*)

LE GARDE NATIONAL

Vous avez du vin ?

ARCADE

Nous n'en avons pas. Nous ne buvons que de l'eau.

LE GARDE NATIONAL

Vous n'en avez pas ? Il m'en faut pourtant, capucin, et du bon !

ARCADE, *confidentiel.*

Est-ce pour le roi ?

LE GARDE NATIONAL

Pour qui me prends-tu ? C'est pour Pétion, le ci-

toyen commissaire de l'Assemblée. Le roi ! Il boira la goutte à Paris.

LE MAITRE DE CHAPELLE, *entrant affairé.*

Ah ! monsieur Arcade ! Je voudrais savoir de monseigneur s'il désire, ce soir, au salut, que le *Domine salvum* soit chanté par les faussets...

LE GARDE, *au maître de chapelle.*

Vous le chanterez comme il vous plaira... Sur l'air du *Ça ira !* Hop ! (*Entre un bedeau.*)

LE BEDEAU, *à Arcade.*

Je vous cherchais ! A l'autel ?... Le grand luminaire ?

ARCADE

Oui. (*A part.*) La fleur d'orange... les faussets... (*Le bedeau s'en va.*)

LE BEDEAU, *qui revient brusquement.*

Et la grande sonnerie ?

ARCADE

Oui, oui...

LE GARDE, *qui tousse.*

Ah ! ça ? Et ce nectar pour le nation ?

ARCADE

Voilà ! (*Entre de Briges, très poussiéreux.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, DE BRIGES

DE BRIGES, *au garde.*

Du vin ? Voilà de quoi en acheter !

LE GARDE, *qui prend l'argent.*

Ma foi ! merci ! Ça ira plus vite ! (*Il sort en chantonnant.*)

Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon, fait bon!... fait bon...

ARCADE, *scandalisé, aux séminaristes.*

N'écoutez pas.

DE BRIGES

C'est vous, l'évêque constitutionnel ?

ARCADE

Non, frère Arcade. (*Il se signe.*)

DE BRIGES, *aux séminaristes.*

Allez-vous-en, mes petits rabats.

ARCADE, *à de Briges.*

C'est le pillage, monsieur, c'est le pillage.

DE BRIGES, *retenant par le bras le second séminariste.*

Oh ! Connaissez-vous par hasard M. de Fersen ?

DEUXIÈME SÉMINARISTE

Oui. Je l'ai entendu nommer.

DE BRIGES

Dites-lui que M. de Saint-Jean est là qui le demande.

DEUXIÈME SÉMINARISTE

Tout de suite, monsieur. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III

ARCADE, DE BRIGES

DE BRIGES, *à Arcade, accablé, sur la banquette.*

Parlez-moi du roi? Comment va-t-il?

ARCADE, *lamentable.*

Très bien. Il vient de goûter. Il travaille avec Monseigneur.

DE BRIGES

Et la reine ? Elle n'est pas blessée ? souffrante ?

ARCADE

Pas du tout. Elle est dans ses appartements, au premier, au-dessus... l'ancienne chambre à coucher (*Il étend les bras comme un grand oiseau.*) de l'aigle!...

DE BRIGES

Hein ?

ARCADE, *qui retire sa calotte.*

Le grand monseigneur ! Bossuet !

DE BRIGES

Ah ! Quand sont-ils arrivés ?

ARCADE

Tantôt. Et dans quel état, Jésus ! couverts de sueur et de poussière!... La reine, sa jupe déchirée, le roi, sa souta... son habit plein de taches... Ç'aurait fendu le cœur d'une bûche de Noël!

DE BRIGES

Et les trois commissaires que l'Assemblée a envoyés au-devant d'eux pour assurer leur retour?

ARCADE

Ils étaient là aussi, la trinité. M. Pétion, M. Barnave et puis l'autre... La Tour... un grand... La Tour...

DE BRIGES

... Maubourg?

ARCADE

Oui... En attendant, depuis tantôt, c'est l'enfer... La ville est pleine de troupe et de mécréants. Tenez? Vous entendez? (*Entre Fersen.*)

SCÈNE IV

DE BRIGES, FERSEN

FERSEN, *à de Briges.*

Toi ici ! Qu'y a-t-il ? (*A Arcade.*) Monsieur, je crois qu'on vous réclame à la galerie des Scolastiques.

ARCADE

Ah ! (*Il sort.*)

DE BRIGES

J'arrive de Paris.

FERSEN

Raconte. Comment a-t-on su ? Quand?

DE BRIGES

Naturellement. C'est Lemoine, à sept heures du matin, qui s'est aperçu que le lit du roi était vide...

FERSEN

Et Lafayette?

DE BRIGES

Le bruit courait qu'il connaissait à l'avance tous les détails du voyage par quelqu'un des Tuileries.

FERSEN

Oui. Et je sais qui.

DE BRIGES

Madame de Rochereul?

FERSEN *lui prend vivement la main.*

Chut !

DE BRIGES

Elle est ici avec vous ?

FERSEN

Oui.

DE BRIGES

Veux-tu que je l'emmène? que je vous en débarrasse?

FERSEN

Elle ne nous gêne plus. Tout le mal qu'elle pouvait faire à tout le monde, elle l'a fait. Et je ne peux même pas me venger. Je l'ai aimée.

DE BRIGES

Elle a mérité d'être punie.

FERSEN

Elle le sera! Assez parlé de cette femme! Ne pensons qu'à la reine!

DE BRIGES

Prends garde!

FERSEN

Que disait-on d'elle, à Paris?

DE BRIGES

Oh! elle y est très menacée. On parlait de la massacrer, de la livrer au peuple et de la fouetter!...

FERSEN

Oh! les lâches!

DE BRIGES

Enfin, je redoute pour elle le retour et l'entrée jusqu'aux Tuileries. Voilà pourquoi je suis venu... Dispose de moi.

FERSEN

Merci. Leurs Majestés quittent Meaux demain. Ecoute. De leur appartement on accède par cette terrasse aux jardins qui s'étendent fort loin... jusqu'aux remparts de la ville, en pleine campagne déserte. (*Il s'arrête.*)

DE BRIGES

Espérerais-tu ?

FERSEN

Plus rien, et cependant jusqu'à la dernière minute...

DE BRIGES

Oui, oui.

FERSEN

Il faut être prêt. J'ai placé au pied du rempart une voiture qui attendra toute la nuit .. (*Un domestique, au dehors, ouvre la porte à deux battants qui mène chez la reine. La reine paraît, le Dauphin par la main. Il a une raquette et un volant. La reine est suivie de madame de Rochereul qui porte la mante de la reine.*) La reine !

SCÈNE V

Les Mêmes, LA REINE, LE DAUPHIN, MADAME DE ROCHEREUL. *Madame de Rochereul, en apercevant Fersen avec M. de Saint-Jean, ne peut réprimer un mouvement de surprise désagréable. La reine paraît très lasse, le visage très changé, très vieilli. Fersen et de Briges saluent. Elle leur fait signe de la tête, silencieusement, sans les regarder.*

FERSEN

Nous nous retirons, madame.

LA REINE

Vous pouvez rester... je ne fais que traverser... je vais au jardin... j'étouffe. . Voilà trois nuits que je ne dors pas ! J'ai essayé de me reposer tout à l'heure sur un sopha... je n'ai pas pu... je me sens partout en prison. Peut-être que sous ces arbres je trouverai du calme et de la fraîcheur.

FERSEN

Et madame Royale. Elle n'est pas souffrante ?

LA REINE

Non. Elle sommeille sous la surveillance de cette bonne Brunier. (*Elle aperçoit seulement et reconnaît de Briges.*) Mais c'est M. de Briges? (*Madame de Rochereul, qui ne le connaissait que sous le nom de Saint-Jean, est très intriguée.*)

DE BRIGES

Oui, madame. (*Il s'incline.*)

FERSEN

Accouru à l'instant de Paris, à franc étrier...

DE BRIGES

Pour partager les peines et les dangers de Leurs Majestés.

LA REINE

Merci. (*Elle lui tend la main.*)

LE DAUPHIN, *à sa mère, pendant que de Briges lui baise la main.*

Quels dangers?

FERSEN, *au Dauphin.*

Aucun, monseigneur, aucun !

LA REINE, *à de Briges.*

Nous n'avons pas de trop de nos rares amis. Et Paris ? Dans quel état est-il ?

FERSEN

Je mettrai la reine au courant. (*La porte à deux battants, deuxième plan, côté cour, est ouverte et un huissier de l'Assemblée, en tenue, paraît. Deux gardes nationaux sont derrière lui.*)

L'HUISSIER

M. Barnave a l'honneur de demander à Sa Majesté...

LA REINE

Au roi ?

L'HUISSIER

Non... Sa Majesté la reine, quand elle voudra bien le recevoir un instant.

LA REINE, *à l'huissier.*

Dites à M. Barnave qu'il pourra m'attendre dans ce salon, d'ici un quart d'heure, à mon retour de la promenade. (*L'huissier salue et sort. Les portes sont refermées.*)

FERSEN, *à la reine.*

Nous ne voulons pas retenir plus longtemps Votre Majesté.

DE BRIGES

Me sera-t-il permis de présenter bientôt mes hommages au roi ?

LA REINE, *à de Briges.*

M. de Fersen va vous conduire à lui. (*Elle se met en marche.*) Il joue au billard avec l'évêque. Il paraît qu'il gagne.

MADAME DE ROCHEREUL, *qui a posé sur un siège la mante de la reine, brave Fersen et de Briges dont elle soutient au passage les regards.*

Si la reine y consent, je vais guider ces messieurs?... (*Elle s'apprête déjà à sortir avec eux.*)

LA REINE

Non. Restez, madame ! (*De Briges et Fersen sont sortis. Elle revient sur ses pas, lentement. Le Dauphin a quitté sa main et s'amuse seul sur la terrasse.*) J'ai à vous parler.

SCÈNE VI

LA REINE, MADAME DE ROCHEREUL

LA REINE

Voici. Ce que j'ai à vous dire est très simple. Quand vous vous êtes offerte, aux Tuileries, à remplacer madame de Neuville, empêchée, nous avons dû accepter cette offre et consentir à vous emmener.

MADAME DE ROCHEREUL

J'en serai éternellement reconnaissante à Votre Majesté.

LA REINE

Je décline cette gratitude... Aujourd'hui que le voyage... a échoué... (*Elle la regarde avec gravité. Madame de Rochereul lève les yeux au ciel.*) et que nous rentrons à Paris, en prisonniers, je vous relève de service et vous rends toute liberté.

MADAME DE ROCHEREUL

Votre Majesté me chasse ?

LA REINE

Je vous... (*Avec effort sur elle-même.*) remercie.

MADAME DE ROCHEREUL

Votre Majesté me retire sa confiance.

LA REINE

Vous ne l'avez jamais eue !

MADAME DE ROCHEREUL

Elle m'humilie et me frappe sans que je puisse me défendre ; qu'il me soit permis de lui prouver qu'Elle se trompe...

LA REINE

Non, madame.

MADAME DE ROCHEREUL

Je veux dire... qu'on l'a trompée, que je suis le jouet, je le sens, de quelque odieuse calomnie d'antichambre. Ah! je l'avoue... personne ne m'a jamais traitée ainsi!... et Votre Majesté, la dernière dont j'aurais redouté la méfiance, est la première qui me suspecte!

LA REINE

Etes-vous sûre que je sois la première. Et si nous avions reçu des avis... des avertissements sérieux?. .

MADAME DE ROCHEREUL

Me concernant?

LA REINE

Vous concernant... Oui.

MADAME DE ROCHEREUL

Quoi? Quel genre d'avis?... Des paroles en l'air?

LA REINE

Des lettres qui restent.

MADAME DE ROCHEREUL

De qui? madame... de qui!... Ah! dites-moi, je vous en supplie... qui a osé?

LA REINE

On n'a pas signé...

MADAME DE ROCHEREUL

Et c'est sur si peu!... sur cela! une dénonciation anonyme?... une lâcheté de valet?

LA REINE

De quelqu'un de très important!

MADAME DE ROCHEREUL

Comment Votre Majesté le sait-elle?

LA REINE

Parce que c'est vous qui me l'avez dit! (*Elle sort la*

lettre de sa ceinture.) Et j'ai cru à la lettre parce que c'est vous-même qui me l'avez remise.

MADAME DE ROCHEREUL, *qui se souvient, poussant un cri de rage.*

Ah !

LA REINE, *lui tendant le papier.*

Lisez... (*Madame de Rochereul remue les lèvres, épouvantée.*) Tout haut !

MADAME DE ROCHEREUL, *lisant à voix entrecoupée.*

Méfiez-vous de madame de Roch... (*A part.*) Oh ! le scélérat !

LA REINE

Qui a écrit cela ? Vous le savez ?

MADAME DE ROCHEREUL

Oui, madame.

LA REINE

Je vous ordonne de me le révéler.

MADAME DE ROCHEREUL

Que Votre Majesté m'excuse, n'étant plus au service de la reine, je n'ai plus à recevoir ses ordres. (*Le Dauphin passe sur la terrasse, jouant à la raquette.*)

LA REINE

Soit, partez, madame. Je vous pardonne.

MADAME DE ROCHEREUL

Moi aussi.

LA REINE

Vous n'avez rien à me pardonner, malheureuse ! Moi je vous pardonne votre haine !

MADAME DE ROCHEREUL, *bien en face.*

Et moi... votre amour.

LA REINE

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE ROCHEREUL

Rien de plus que ce que j'ai dit, madame...

LA REINE

Quoi ! Quel amour ! Que signifie ? Ah ! je vous somme de parler... sans forme et sans respect... C'est une femme qui demande raison à une femme de ses insinuations.

MADAME DE ROCHEREUL

Il n'y a pas là d'insinuations, madame, j'ai voulu simplement exprimer une grande et banale vérité humaine que Votre Majesté me paraît avoir trop méconnue...

LA REINE

Laquelle ?

MADAME DE ROCHEREUL, *qui s'enhardit.*

C'est que l'amour est partout, qu'il mène les empires, ébranle les trônes, élève les sujets et... rabaisse les reines.

LA REINE, *frémissante d'indignation.*

Madame !

MADAME DE ROCHEREUL, *emballée.*

C'est lui qui attelle les berlines, qui les arrête, et c'est lui aussi qui fait ingénieusement parvenir les avis qui sont des aveux...

LA REINE

Sortez, madame !

MADAME DE ROCHEREUL

J'obéis. Vous vouliez savoir le nom du personnage important qui a écrit le billet ?... Eh bien !... (*La porte*



BARNAVE (M. DESJARDINS)

est ouverte à deux battants par l'huissier de service de l'assemblée.)

L'HUISSIER *annonce.*

M. Barnave. (*Il se retire, la porte reste ouverte.*)

MADAME DE ROCHEREUL, *d'abord saisie, puis souriante et insultante, le bras et le doigt tendus vers la porte béante.*

C'est lui ! (*Elle fait une profonde révérence et sort. A peine est-elle partie, Barnave paraît. La reine est pétrifiée, comme une statue.*)

SCÈNE VII

LA REINE, BARNAVE. *Barnave entre. Un instant de silence. La reine l'attend, immobile; il est nu-tête, mélancolique et respectueux.*

BARNAVE

Je remercie infiniment Votre Majesté d'avoir consenti à m'accorder l'entretien que je me suis permis de lui demander.

LA REINE

Parlez.

BARNAVE

Je suis heureux de me trouver seul avec elle, d'abord pour me mettre, mieux que MM. Pétion et Latour-Maubourg, à son entière disposition si elle a besoin de quoi que ce soit... qu'elle le dise et tout ce qui sera en mon pouvoir... même au-delà... je le ferai.

LA REINE

Votre pouvoir est très grand, en effet, monsieur, et je vous suis reconnaissante de l'offre, mais ni le roi, ni moi, ni les miens, nous n'avons besoin de rien.

Nous ne manquons que de ce que personne, — même vous — ne peut plus nous donner.

BARNAVE

Quoi donc, madame?

LA REINE

La liberté. (*Un silence gêné.*)

BARNAVE

La reine au moins est-elle bien installée dans ses appartements ?

LA REINE

Pour un jour et une nuit ? Qu'importe ! Et puis... quand on sort de l'épicerie de M. Sauce, on est bien partout !

BARNAVE

Sans doute. Mais néanmoins, ce palais noble et silencieux, ces jardins en charmilles... tout cela doit, il me semble, amener chez la reine, après la fatigue et le bruit des routes, un apaisement et une détente ?

LA REINE

Oui... le décor est grave... conforme à mes pensées, et il n'y a pas jusqu à ces longues allées de houx qui ne m'évoquent, avec leur cruel feuillage d'épines et leurs grappes de sang, l'image d'une voie douloureuse et dont je n'aperçois pas la fin, qu'il me faut pourtant suivre à présent... jusqu'au bout !

BARNAVE

Jusqu'à la délivrance et au salut !

LE DAUPHIN, *accourant dans les jupes de sa mère. Il a une fleur qu'il lui tend.*

Oh ! maman ! vois la jolie fleur que j'ai cueillie ! Comment s'appelle-t-elle ?

LA REINE, *grave.*

Une fleur de veuve, mon fils. (*Le Dauphin, devenu sérieux, laisse tomber la fleur.*)

LE DAUPHIN, *à Barnave.*

C'est vous, monsieur, qui m'avez pris tout le temps sur vos genoux dans la voiture ?

BARNAVE

Oui, monseigneur.

LE DAUPHIN, *avec beaucoup de grâce.*

Je vous aime bien ! (*Barnave s'incline, touché. Le dauphin s'est approché de Barnave.*) Qu'est-ce qu'il y a là... d'écrit... sur vos boutons ?... (*Il épelle.*) Vivre libre... ou...

BARNAVE

... mourir.

LE DAUPHIN, *rêveur, à Barnave.*

C'est votre devise ?

LA REINE

La leur, oui, mon fils ! Elle n'est bonne que pour eux ! (*A son fils.*) Allez jouer... va... (*Il s'échappe. — A Barnave.*) Est-ce tout ce que vous aviez à me dire, monsieur ?

BARNAVE, *dans un élan.*

Non, madame. Je voudrais... (*Il s'arrête, les deux poings croisés sur sa poitrine.*) Je voudrais pouvoir parler à cœur ouvert à Votre Majesté !... qu'elle sût combien je déplore de la voir aujourd'hui dans une position si critique, si douloureuse !

LA REINE

Qui m'y a mise ?

BARNAVE

Vos amis, madame, et vous-même. (*Geste de la

reine.) Vos amis, qui ont défendu votre cause avec autant de maladresse que de témérité... Vous-même, qui avez ignoré — ou à qui l'on a caché — l'esprit du temps et le vrai génie de la France ! Ah ! que de fois j'ai été sur le point d'aller à vous pour dissiper vos préjugés et vous offrir mon dévouement !

LA REINE

Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

BARNAVE

Le trône était trop loin de moi.

LA REINE

Parce que vous vous en écartiez. Et puis, quels sont donc les moyens que vous m'auriez conseillés ?

BARNAVE

Un seul, madame, vous faire aimer.

LA REINE

Je n'empêche pas qu'on m'aime.

BARNAVE

Je suis heureux de l'entendre dire à la reine. J'aurais pu parfois en douter.

LA REINE

N'ai-je pas autour de moi, pour en fournir la preuve, une légion de gentilshommes fidèles, de serviteurs admirables et prêts à tout ?

BARNAVE

Sans doute, madame, mais ce n'est pas suffisant. Vous le voyez déjà. Le zèle et l'ardeur d'une noblesse partiale, complice, brave et légère, ne sont pas assez solides pour soutenir une monarchie caduque. Il y faut de plus forts étais, — l'amour du peuple.

LA REINE

Ah ! le peuple ! Comment l'aimer ? Je l'ai voulu. Il

m'a repoussée ! Il ne m'a rendu qu'opprobre et que haine.

BARNAVE

C'est que Votre Majesté n'a pas su s'y prendre, ou qu'elle s'est rebutée trop tôt. On n'apprivoise pas les lions du premier coup.

LA REINE

Jamais les tigres ni les hyènes ! Le peuple est cruel et méchant !

BARNAVE

Terrible et bon.

LA REINE

Abject. Il faut lui sourire et il vous déchire. Il vous salue et vous acclame au passage et vous n'avez pas tourné qu'il vous crache dans le dos, pour rien... pour le plaisir de gâter un bel habit.

BARNAVE

Moins beau que ses haillons.

LA REINE

Ni les services, ni les bienfaits... rien ne l'attache.

BARNAVE

Il est fier !

LA REINE

Autant qu'ingrat, et surtout, il est lâche ; il n'a pas le respect du malheur, la pitié qu'on doit aux victimes. A Varennes, une femme qui allaitait un enfant m'a dit avec un rire sauvage : « Allez, ma petite belle, vous n'êtes pas au bout ! » Une fille publique, avant-hier, qu'on voulait coiffer d'un de mes bonnets, aux Tuileries, l'a arraché de sa tête en disant qu'il la salirait.

BARNAVE

Votre Majesté a foulé aux pieds le décret de l'Assemblée en disant qu'il souillerait ses enfants !

LA REINE

Il suffit, monsieur ! nous ne pouvons pas nous comprendre.

BARNAVE

Parce que nous ne voulons pas... que nous ne savons pas nous connaître. Placés trop loin, vous n'avez pas fait assez de chemin pour vous rapprocher. Le peuple n'a pas su monter jusqu'à vos degrés, et vous ne vous êtes pas penchée au-dessus de son ruisseau. Vous trouviez plus agréable et doux de vous tenir à l'écart et d'ignorer. Faute capitale. On pardonne tout, sauf l'indifférence, et le peuple n'oublie jamais quand on l'oublie.

LA REINE

On exigeait de moi l'impossible, et au delà... Je me réfugiais à Trianon ?... C'était pour bouder la cour !... Je donnais des fêtes à Versailles ?... Gaspillage des finances !... J'avais le goût de la lecture et des beaux livres ?... Ma bibliothèque n'était composée que d'ouvrages infâmes dont je me repaissais en cachette... Je me rapprochais de ma mère ?... Voyez-vous ? l'Autrichienne ?... Je m'abstenais de lui écrire ?... Ah ! la mauvaise fille ! Et tout le reste que je ne dis pas !... Comment... au milieu de tant d'obstacles et de malveillance, comment pouvais-je m'en tirer ?

BARNAVE

Eh ! madame. Si moi, pauvre, obscur et sans nom, sorti de rien, j'ai su capter la popularité, comme il vous était facile... si vous aviez fait un effort sérieux et tendu la main... de vous en emparer et de la confisquer, vous qui avez tout, la grâce, la beauté, la jeunesse et le rang suprême.

LA REINE

Mettons que je n'ai pas su m'avilir, dégrader la couronne, abaisser la dignité royale à des compromissions et des marchés de dupes, que j'ai manqué d'adresse ou d'hypocrisie... Mais... ce qui m'étonne, monsieur, ce qui me passe, après tant de surprises, c'est votre attitude compatissante ! Ce sont vos soupirs, vos regrets, vos retours ! Vous ! un factieux, l'ennemi déclaré du trône et le mien.

BARNAVE

Je n'ai jamais été l'ennemi de la reine.

LA REINE

Quoi donc, alors ?

BARNAVE

Son adversaire. Je viens d'en bas. Des entrailles du peuple. Élève de Plutarque et soldat de la nation, j'ai pu partager certaines des croyances et même quelques-uns des préjugés de l'opinion publique contre Votre Majesté... mais... je ne la connaissais pas !

LA REINE

Moi non plus, monsieur, je ne vous connaissais pas. Sans doute je n'ignorais pas votre réputation, vos talents politiques... Mais la voix de l'orateur je ne l'avais jamais entendue jusqu'à ce jour, je savais seulement qu'elle ne s'élevait que pour déchaîner contre nous la fureur des assemblées.

BARNAVE

Je ne connaissais pas la reine... tandis qu'à présent...

LA REINE

Vous supposez... vous avez l'audace de croire que vous savez quelque chose de moi, de ma douleur, de

ma colère... de mes pensées secrètes et sacrées. Tout cela parce que vous m'avez fait demander en maître un entretien que j'ai eu la faiblesse de vous accorder et qui n'a déjà été que trop long? Non, monsieur, vous vous trompez! Vous ne connaissez pas la reine Marie-Antoinette!... Moins peut-être qu'avant!

BARNAVE

Si, madame. A Paris, à Versailles, j'avais plusieurs fois contemplé de loin la reine dans le magnifique appareil et l'aveuglante majesté des cérémonies... sous les diamants et les roses... Depuis deux jours et ici à Meaux, je l'observe de près, toute seule, plus imposante et plus noble dans la simplicité tragique de la détresse que dans la pompe des jours de gloire : jamais elle ne m'a vraiment semblé plus souveraine et plus digne de tous les respects que pendant ces heures où je méditais, pauvre petit avocat de fortune, honteux et fier d'être assis en face d'elle, dans la même voiture, avec l'héritier du trône sur mes genoux et reposant sa jeune tête contre mon cœur. Voilà pourquoi je puis dire à Votre Majesté qu'elle a fait de moi un homme nouveau.

LA REINE

L'homme d'autrefois m'a causé trop de mal.

BARNAVE

L'homme d'aujourd'hui le réparera.

LA REINE

Rien ne peut plus se réparer.

BARNAVE

Si, madame. Il est temps encore.... je sens... je vois comme il eût tenu à peu de chose que la reine fût adorée de tout son peuple!

LA REINE

Et qu'eût-il fallu ?

BARNAVE

Qu'elle fût bien conseillée, qu'elle eût eu près d'elle un guide, un ami... (*Elle le regarde de haut.*) respectueux et sûr.

LA REINE

Et ce conseiller .. cet ami... vous pensez qu'il existait ?

BARNAVE

Il existe encore. Il n'osait ni ne pouvait parler. A présent, il se déclare.

LA REINE

Vous venez trop tard. On peut périr pour nous... on ne peut plus nous sauver.

BARNAVE

Si, madame, on peut encore conjurer le mal.

LA REINE

Retarder la catastrophe ?

BARNAVE

L'empêcher.

LA REINE

Comment?

BARNAVE

Actuellement, vous êtes ramenés à Paris comme des fugitifs.

LA REINE

Dites le mot, comme des déserteurs.

BARNAVE

Eh bien, il faut que vous y reveniez comme des victimes... lavées du crime de lèse-nation. Le peuple, ainsi que la mer, change en une heure... Les vagues

allaient engloutir la barque et voilà qu'elles la portent et la font entrer doucement et maternellement dans le port Si vous daignez écouter et suivre mes conseils, madame, ce même peuple que vous jugez si mal et qui vous maudit aujourd'hui ne verra plus en vous, demain, dans sa crédule et rude générosité, que sa reine et son roi qu'il a aimés, sa reine et son roi qu'on avait trompés, qui s'étaient égarés dans un mauvais chemin, mais qui sont là... désormais confiants et guéris et joyeux de rentrer pour toujours au grand bercail.

LA REINE

Chez les loups !

BARNAVE

Non. Dès la première minute, j'ai songé à tout cela et je crois avoir trouvé un moyen.

LA REINE

Quel est-il ?

BARNAVE

Voici. Vous n'êtes pas partis... on vous a emmenés. Vous n'étiez pas consentants... vous résistiez... vous avez subi. Une fuite ? Jamais. Un enlèvement ! Vous blâmer ?... Vous n'êtes qu'à plaindre ! On vous croyait les maîtres de vos amis? Vous étiez leurs prisonniers! Vous avez cédé par aveuglement et bonté, malgré vous, la mort dans l'âme, à la pression d'abord, puis aux menaces et aux violences d'une noblesse aux abois, qui pactise avec l'étranger... et la preuve manifeste, éclatante, c'est que le principal agent de toute cette vaste machination est un noble étranger...

LA REINE

N'allez pas plus loin, monsieur ! Quel singulier moyen et quel rôle équivoque et louche vous prétendez nous faire jouer dans cette comédie de votre ima-

gination ! Ainsi le roi et moi, l'affaire une fois manquée, en plein péril, nous abandonnerions froidement aux représailles de nos ennemis tous ces braves et loyaux serviteurs dont vous établissez déjà le procès avec une partialité si jalouse ? Après avoir donné des ordres nous dirions les avoir reçus? Mais la voilà... la vraie fuite, l'évasion lâche et honteuse ! Quelle abdication morale plus complète et plus humiliante pouvez-vous rêver pour nous?

BARNAVE

Je voudrais vous éviter l'autre, la vraie !

LA REINE

Je la préfère cent fois, mille fois !

BARNAVE

Mais vous vous méprenez ! Il ne serait pas nécessaire d'abandonner ni de renier tous ceux qui vous ont assistés... Une seule victime suffira.

LA REINE

Ah ! il en faut une ?

BARNAVE

Absolument !

LA REINE

C'est beaucoup ! C'est trop. Et laquelle ?

BARNAVE

M. de Fersen.

LA REINE, *éclatant.*

M. de Fersen ? C'est celui-là que vous me demandez de vous livrer ? L'ami de quinze ans ! Le plus courageux ! Le plus noble et le plus pur, le plus dévoué, le plus fidèle !

BARNAVE

Donc, le plus coupable !

LA REINE

Vraiment? Vous choisissez mal.

BARNAVE

Ce n'est pas moi, madame, qui le choisis ! C'est la reine qui, longtemps avant moi, l'a élu, marqué au front et désigné pour le jour de colère aux inévitables coups du sort. Au lieu d'aller les chercher dans les neiges de Suède, que n'avez-vous recruté vos soutiens parmi les bons Français dont les cœurs humbles et ardents battaient à vos pieds dans l'ombre et n'attendaient qu'un mot de vous? Tout alors aurait pu s'arranger, et il n'eût pas été question de victime expiatoire. Car, entre fils d'un même sol, on arrive toujours à s'entendre. La mère est là. Les fraternités, même ennemies, finissent par s'embrasser le soir. Mais pas d'étrangers pour témoins de nos duels ! Dans nos drames comme dans nos fêtes, ils ont toujours tort!

LA REINE

Excepté quand l'étranger devient le Français aux heures de crime et de débâcle où le Français se conduit en étranger !...

BARNAVE

Madame !...

LA REINE

Non, monsieur, non ! Je ne sacrifierai jamais qui s'est sacrifié ! Je ne vendrai personne et M. de Fersen moins que tout autre !

BARNAVE

Que craignez-vous ? Nul ne demande sa vie !

LA REINE

Il la donnerait.

BARNAVE

On peut s'en passer. Qu'il parte seulement ! Qu'i'

quitte à jamais la France, qui n'est que sa patrie d'aventures, qu'il disparaisse, et je vous sauve.

LA REINE

Je refuse.

BARNAVE

Quoi ? Plutôt que de vous séparer d'un serviteur, vous aimez mieux précipiter la chute de la monarchie ?

LA REINE

Elle tombera donc avec ceux qui la soutenaient.

BARNAVE

Pensez-vous que M. de Fersen soit indispensable à une cause qu'il a perdue ?

LA REINE

Il n'est pas de ceux qu'on déplace.

BARNAVE

Qu'on peut remplacer !

LA REINE

Par personne ! Et encore moins par ceux qui prétendent leur succéder.

BARNAVE

J'ai tort... en effet... que Votre Majesté me pardonne !

LA REINE

Vous me faites repentir de vous avoir écouté... Vous aviez mieux commencé.

BARNAVE

Je finis. Votre Majesté vient de me rappeler cruellement la distance qui nous sépare. Je l'avais un instant supprimée, c'est vrai... sans pourtant l'oublier. Vous avez raison, madame... des abîmes sont entre nous, infranchissables. Fus-je insolent ? Avais-je trop d'or-

gueil en offrant à la reine le périlleux secours et l'appui désintéressé qu'elle repousse avec tant de dédain? Je ne sais. Je pense que Votre Majesté pouvait les accepter sans déchoir. De si bas que je vienne, bien que je ne sois encore qu'à moitié chemin, je n'ai cependant pas cessé de monter, et comme nous vivons dans un libre temps où tout arrive, il n'est pas interdit aux infimes d'espérer un jour toucher le premier rang. Écoutez-en cette dernière preuve, madame. Je voulais vous la taire, vous me forcez de vous la donner. Savez-vous quand je vous ai vue pour la première fois? C'était à Versailles. Il y a longtemps, dans la grande salle des gardes du corps... un vendredi saint... le jour où, selon l'ancienne et touchante coutume, le roi lavait lui-même les pieds à douze enfants du peuple et de pauvres bourgeois... J'étais un de ces enfants.

LA REINE

Vous?

BARNAVE

Moi, oui, madame. Le roi de France s'est mis à genoux devant moi, et il a baisé mon pied nu... Je n'étais qu'un pauvre petit, chétif et sans naissance... Aujourd'hui je suis député-commissaire de l'Assemblée, je ramène à Paris la royauté en déroute pour laquelle c'est à son tour vendredi saint.

LA REINE

Elle ressuscitera!

BARNAVE

Pas le troisième jour!... et je vous dis ces choses ici, ce soir, entre ces sombres murs où Bossuet a rêvé du néant des grandeurs humaines. (*Fersen paraît.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FERSEN

FERSEN, *qui s'apprête à se retirer.*

Pardon !...

LA REINE

Eh bien... entrez, monsieur de Fersen, et soyez juge ! M. Barnave, esprit ingénieux, qui est dans les meilleures dispositions pour nous, a trouvé un moyen de nous ménager un retour triomphal à Paris.

FERSEN

Ah ! et puis-je savoir ?...

LA REINE

C'est très simple. Nous n'avons pas fui... on nous a enlevés ! Donc, nous sommes irresponsables et innocents. Mais il faut pour cela sacrifier un de nos défenseurs, un des plus admirables, des plus fidèles... et alors nous avons scrupule... Qu'en pensez-vous ?

FERSEN

Mais, madame, il n'y a pas à hésiter. Tous les gentilshommes qui ont l'honneur de servir la reine seront trop heureux d'être immolés à son salut.

LA REINE, *le montrant à Barnave.*

Voilà comme ils sont !

BARNAVE, *à la reine.*

Je n'ai jamais médit de leur courage. (*A Fersen.*) C'est de vous qu'il était question, monsieur.

FERSEN

Je vous en suis très reconnaissant.

BARNAVE

Mais il n'y a pas que vous, excusez-moi de vous l'apprendre, qui soyez familier de ces exploits. Vous n'avez pas le monopole du martyre et je déclarais à l'instant à la reine qu'elle aurait pu trouver aussi parmi les Français des hommes joyeux de verser leur sang pour elle.

FERSEN, *à la reine.*

M. Barnave a raison, madame, et je ne crains pas de révéler qu'il a déjà donné lui-même à Votre Majesté une preuve de son dévouement. C'est lui qui a écrit le billet qui vous a été remis par madame de Rochereul.

BARNAVE, *gêné.*

Monsieur...

LA REINE

Je le savais (*Surprise de Fersen et de Barnave.*) et, pour moi, le plus grand des mérites de M. Barnave est de ne pas s'en être prévalu.

BARNAVE

C'est trop peu, madame. J'aurais voulu faire davantage. Mais la reine est intraitable ; elle repousse le moyen que je lui propose, de sauver l'honneur du retour.

LA REINE

Oui, monsieur.

FERSEN, *à Barnave.*

De quoi s'agit-il ? Et qu'attend-on de moi ?

BARNAVE

Que vous partiez, que vous quittiez la France pour toujours.

FERSEN

Les raisons de cet arrêt ?

BARNAVE

Votre qualité d'étranger, votre impopularité, la part que vous avez prise à l'évasion, l'attachement notoire qui vous unit à la reine pour laquelle — je suis forcé de tout vous dire — vous êtes devenu le plus pressant des périls, une cause incessante d'affronts, d'injures et de calomnies.

FERSEN, *troublé.*

Ah !

BARNAVE

... Une menace de mort de toutes les minutes !

FERSEN, *à Barnave.*

Assez, monsieur !

LA REINE

Allons donc ! Et puis, je brave tout cela, je n'en ai pas peur !

FERSEN

J'ai compris. Je vous remercie de m'avoir éclairé. Je partirai.

LA REINE

Je vous le défends !

FERSEN

Il le faut ! (*A Barnave.*) Mais puisque vous êtes vous-même en si beau chemin, monsieur, vous devez aller maintenant jusqu'au bout et achever votre œuvre.

BARNAVE

Comment cela ?

FERSEN

En épargnant à la reine le supplice du retour à Paris.

LA REINE, *à Fersen.*

Que voulez-vous dire ?

BARNAVE

Que craignez-vous ?

FERSEN

Tout ! Je vois et j'entends à l'avance... la sinistre voiture qui marche au pas.

LA REINE

Comme un corbillard !

FERSEN

Les milliers d'yeux pétillants de haine, les bouches tordues, les bras levés, les poings brandis... les cris, les apostrophes... les injures...

LA REINE

Gueuse ! Autrichienne ! Messaline !

BARNAVE

Madame !

FERSEN

... L'outrage du gros mot et du geste, les rires et les huées, la chanson, la pique, le gourdin, le sabre qui frôle... le coup de feu qui part !...

BARNAVE

Ils m'atteindraient d'abord.

FERSEN

Elle ensuite ! Je prévois tout... et pire ! (*A Barnave.*) Que pourrez-vous alors ? Que pèseront vos insignes et vos vaines écharpes?

BARNAVE

Je parlerai. Ma parole vaut une épée.

FERSEN

Votre éloquence ? On ne l'entendra pas ! Non... Le roi peut passer. La reine ? Jamais ! C'est l'ennemie ! On la tient.

LA REINE

On ne la lâchera pas !

BARNAVE

Vous calomniez Paris !

FERSEN, *à Barnave.*

Eh bien ?... Cette route scélérate, ce calvaire de honte... vous pouvez... vous devez en libérer la reine !

BARNAVE

De quelle façon ?

LA REINE, *qui ne comprend pas.*

Mais non ! Pourquoi ?

FERSEN, *à la reine.*

Permettez-moi d'achever, madame ! La minute est grave. Ne m'interrompez pas. (*A Barnave.*) La reine peut partir clandestinement (*Geste de la reine. Toute son attitude proteste.*) pour Paris !

LA REINE

Moi ?

FERSEN

Tout à l'heure, à la tombée du jour, pendant le salut, elle peut sortir de l'évêché par le jardin, dont la petite porte éloignée, que j'ai eu soin de tenir ouverte, donne sur le rempart. Une voiture ramènera Sa Majesté aux Tuileries par des voies détournées.

LA REINE, *impassible.*

Est-ce tout ?

FERSEN

Non...

LA REINE

Je refuse. Je refuse tout ! (*A Fersen.*) Vous ne partirez pas, et je reste. Quoi ? Vous me demandez de

me déshonorer? de revenir seule, à l'écart et en sécurité, pendant que les miens traverseront l'orage? Ah! ça, quelle folie vous pousse? Que dirait-on de moi, si j'acceptais?... Que je me sentais coupable, que j'avais peur... et que je me suis sauvée! à tel point je redoutais l'accueil qui devait être mon châtiment! Sans doute! on sait bien que je suis mauvaise reine, épouse infidèle, mère dénaturée! C'est le bruit courant en Europe! Mais pourtant je n'abandonnerai pas le roi ni mes enfants! Je vous le jure! En dussé-je être assassinée sous leurs yeux, dans leurs bras, je rentrerai tête haute avec eux, dans ce Paris qui veut ma perte...

FERSEN

Madame...

LA REINE

Assez! Ne me dites plus rien. Moi, le roi, mes enfants! Voilà!

BARNAVE

Pourquoi, madame?

LA REINE

Pourquoi?... Pourq... Mais pour les protéger, les défendre!

FERSEN

Au contraire, madame, vous absente, ils risquent bien moins.

BARNAVE

Ils seront acclamés.

LA REINE, *abattue soudain.*

C'est vrai... C'est moi qu'on hait, moi seule! Et personne ne m'aime!

FERSEN, *protestant.*

Madame...

BARNAVE, *de même.*

Madame... (*Les deux hommes se toisent.*)

LA REINE, *très douloureuse, dans l'énergie ramassée.*

Ainsi, c'est à quoi ils m'ont réduite! à devenir le fléau de ceux qui me sont chers? Mon mari, pour sa justification, doit en quelque sorte me répudier et je n'assure le salut de mes enfants qu'en cachant leur mère! Oh! c'est trop! Je plie... je succombe.

BARNAVE

Remettez-vous, madame! J'affirme à Votre Majesté qu'il n'y a aucune humiliation ni dégradation pour Elle à accepter l'offre de M. de Fersen.

FERSEN

C'est une simple mesure d'habileté politique.

LA REINE

Dont je fais tous les frais!

BARNAVE

Vous n'abdiquez point. Bien au contraire! Après cette séparation de quelques heures, vous vous redresserez plus forte.

FERSEN

Nous vous en prions, madame.

LA REINE

Allons! Je boirai ce calice! Je consens!

BARNAVE

Voilà un mot qui sauvera la monarchie!

LA REINE

Mais le roi? Qu'en pense-t-il?... Au moins, je veux l'informer moi-même.

FERSEN

Non .. M. Barnave s'en chargera.

BARNAVE

Volontiers.

FERSEN

Il vaut mieux que ce soit lui qui fasse valoir au roi les raisons nécessaires de ce parti. (*A la reine, directement.*) La voiture attend au bout de cette longue charmille !

LA REINE

Oui... Mais... le cocher ?... Est-il au courant ?

FERSEN

Non.

BARNAVE

Saura-t-il qu'il conduit la reine ?

FERSEN

Nullement. Je lui ai dit qu'il aurait peut-être à emmener une personne de la suite de Sa Majesté. D'ailleurs, on accompagnera la reine jusqu'à la voiture.

BARNAVE, *vivement, à Fersen.*

Qui ? Vous ou moi ?

FERSEN, *après un effort visible.*

Vous, monsieur.

BARNAVE

Je vous remercie de me laisser cet honneur. (*A la reine.*) Ainsi, madame, je vais avertir le roi avant le salut... Le jour baisse déjà... Vers la fin de la cérémonie je viendrai chercher Votre Majesté.

LA REINE

Je serai là.

FERSEN, *à la reine.*

La reine se couvrira le visage. C'est plus sûr.

LA REINE

Oui. (*Elle désigne sa mante sur le siège.*) Et je mettrai cette mante. (*A Barnave.*) Allez vite, monsieur.

BARNAVE, *saluant.*

A tout à l'heure, madame. ((*Il sort.*)

SCÈNE IX

LA REINE, FERSEN

LA REINE

Ainsi, vous allez partir ?

FERSEN

Oui, madame... Ce soir...

LA REINE

Et, pour combien ?

FERSEN

Longtemps !

LA REINE

Et longtemps, c'est presque toujours !

FERSEN

Aussi, avant de quitter la reine, j'ai à lui demander pardon.

LA REINE

Vous ? Pardon ? Et de quoi ?

FERSEN

De tout le mal que je lui fais !

LA REINE

Quel mal ?

FERSEN

Irréparable ! affreux ! Vous aviez été assez bonne pour me donner dans votre confiance et votre estime une place.

LA REINE

Chaque jour plus grande !

FERSEN

Et moi... tout mon zèle, et mes efforts, et mes remerciements, n'ont abouti qu'à vous être funeste !

LA REINE

Au contraire ! Je vous dois deux fois plus que vous ne me devez !

FERSEN

Non ! madame ! Ne dites pas cela ! Je n'ai été qu'un mauvais conseiller, serviteur inutile et soldat vaincu ! Fier et joyeux jusqu'au délire d'un privilège où mes mérites n'étaient pour rien et que m'accordait seule votre indulgence, pris de vertige entre l'adulation des uns et la jalousie des autres, me croyant capable de tout dans l'éblouissement où je marchais, de me sentir préféré... j'ai perdu la tête... et le cœur ! Et j'ai assumé une tâche que je ne pensais pas au-dessus de mes forces, parce qu'elle était encore bien au-dessous de mes désirs !... Sans le vouloir, sans pouvoir l'éviter, mais en le sachant, j'ai compromis la reine et, à la fin, quand il était peut-être déjà trop tard, et que j'ai tenté de la tirer de l'abîme jusqu'aux bords duquel, malgré moi, je l'avais conduite et poussée !... je n'ai pas pu !

LA REINE

Personne ne le pouvait !

FERSEN

Moi, je l'aurais dû ! Je suis très malheureux !

LA REINE

Ne le soyez pas.

FERSEN

J'en arrive presque à regretter le temps charmant... si long ! si court ! que j'ai vécu près de Votre Majesté... le plus doux de ma vie !... Oui, le souvenir de

ces beaux jours est terni et effacé par l'amertume qui en a empoisonné le déclin... J'aurais dû partir déjà depuis longtemps !

LA REINE

Vous ne seriez pas à cette heure ici... où je vous écoute, sans vous interrompre, parce que c'est la dernière fois que vous me parlez !

FERSEN, *à mi-voix.*

Et la première !

LA REINE, *qui poursuit sans relever le mot.*

Ni vous ni moi ne regretterons rien. Vous n'avez aucun reproche à vous adresser, et c'est moi qui n'ai qu'à vous être reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi.

FERSEN

Oh ! madame ! Pour Votre Majesté, que ne ferais-je encore ?

LA REINE

Je le sais. Mais laissons les Majestés. Mon trône, d'ailleurs, n'est déjà presque plus de ce monde. Que pendant ces quelques minutes, je cesse enfin d'être la reine. J'en suis lasse et désenchantée. C'est la femme et l'amie seule que vous avez devant vous.

FERSEN, *joignant les mains.*

Est-ce possible ?

LA REINE

Oui... la femme si différente de la reine et qui vaut mieux qu'elle et que personne n'aura connue.

FERSEN

Sauf moi !

LA REINE

Vous m'avez en effet tout de suite devinée et comprise !... On m'a crue frivole et coquette et je n'étais

qu'une pauvre petite jeune fille élevée par deux mères qui ne se ressemblaient pas : la rêveuse Allemagne et Marie-Thérèse ! Un cœur sentimental et une âme guerrière ! Telle j'étais ! Ils n'y ont rien vu. J'avais une nature altérée d'attachement, ne demandant qu'à se fixer ! et il me fallut me disperser et me répandre ! c'est pourquoi j'ai paru n'être à la plupart que le principal ornement d'une cour, un mannequin royal qu'on habille et une tête qu'on coiffe. Ce temps divin de ma jeunesse, qui ne refleurira plus, j'ai dû le gaspiller presque en entier entre M. Léonard et la demoiselle Bertin, et je mourrais demain que, pour toute gloire, je laisserais à la postérité le nom d'une couleur ou d'un fichu ! Voilà pour la première partie de ma vie ! Mais, du moins, tout ce temps, vous avez été là, près de moi...

FERSEN

Si loin !

LA REINE

Malgré tout, nous avions quelques moments de joie.

FERSEN

Trop rares !

LA REINE

Mais si vive, si pure ! Oh ! mon ami ! Vous souvient-il ? Nos promenades... nos douces gaietés !... O mon petit Trianon ! Mon bleu hameau ! Chaumière au toit de paille où je n'ai jamais pleuré... Opéra lointain de ma vie... ruisseaux clairs qui reflétiez ce visage heureux ! comme je vous ai aimés ! comme vous avez passé vite ! Où êtes-vous ? Je sens bien ce soir que je ne vous reverrai plus ! (*Elle se prend la tête dans les mains, accoudée au fauteuil épiscopal.*)

FERSEN

Si! Mais sans moi!

LA REINE, *se reprenant tout aussitôt.*

Non... ces lauriers-là sont coupés! Il est venu, le déluge que nous annonçait le vieux roi! Et comme vous étiez avec tant de délicatesse le compagnon sûr et charmant des jours prospères, vous avez été, sans effort, l'admirable ami des temps difficiles. Vous seul m'avez soutenue et consolée. Votre énergie a fait la mienne. Vous m'avez permis de garder ma dignité royale. Vous avez été surhumain de détachement; vous ne souhaitiez rien; vous n'attendiez rien et vous donniez toujours! Vous avez été tout : le dernier génie de la royauté, l'âme de la défense et aussi son bras! Vous valez une armée. J'ai vu en vous le Protée sublime du dévouement et le héros capable seul de tous les sacrifices!

FERSEN

Non! non! Pas tous! Il en est un du moins auquel je ne puis me résigner... La reine a tort...

LA REINE

Non, je peux tout vous dire, parce que vous êtes digne de tout entendre.

FERSEN

Vous désespérez mon départ!

LA REINE

J'adoucis l'adieu.

FERSEN

Alors... alors... Savez-vous le rêve auquel parfois je me suis laissé ravir? Si le Destin voulait que l'orage qui gronde emportât la monarchie demain et vous chassât loin d'ici?... Ce serait de vous emmener dans

mon pays... dans cette Suède petite, mais loyale... et de vous y donner un trône !

LA REINE

Oh ! jamais ! Plus de trône ! Celui de France me suffit !

FERSEN, *très tendre et implorant.*

Je serais le plus humble et le dernier de vos sujets... et plus tard ?... qui sait... si peut-être... un jour...

LA REINE, *soudain glacée, hautaine, interrogative.*

Si peut-être... quoi ?

FERSEN, *paralysé.*

Rien...

LA REINE, *avec autorité.*

Parlez !

FERSEN, *tristement.*

C'est un rêve !

LA REINE

Un rêve de fou !

FERSEN

Madame !

LA REINE

Qui m'offense !

FERSEN

Eh quoi ? Même cela ? Si peu !

LA REINE

Je vous le défends !

FERSEN

Après tout ce que vous m'avez dit !

LA REINE

Pourquoi m'en faites-vous repentir ?



FERSEN

Je ne parlais plus à la reine !

LA REINE

Je le sais !... Mais vous alliez perdre l'amie, et c'est pourquoi je vous arrête. Les reines ne peuvent pas être femmes. La royauté pétrifie, ainsi, vous le voyez !... A l'instant. J'avais écarté la reine, une femme a parlé, un homme lui a répondu, et c'est vous-même qui, malgré vous, avez aussitôt rappelé la reine qui s'oubliait !

FERSEN

Ne pouvez-vous donc pas vous séparer l'une de l'autre ?

LA REINE

Non. Nous sommes indivisibles. Je vous parais cruelle ?

FERSEN

Ah ! oui !

LA REINE

C'est qu'au delà des délices de l'heure, je pense aux dégoûts de l'avenir. Je suis courbée sous le fardeau de toutes les fautes dont on m'a chargée et que je n'ai pas commises ; j'ai dû pleurer les larmes de tous les adultères qu'on m'a supposés et dont je suis innocente ! eh bien, je n'entends pas y ajouter la honte et le remords d'une faute véritable. Toutes les impuretés dont on nous a souillés nous ont mis, grâce à Dieu, dans l'obligation de rester purs ! Nous le resterons.

FERSEN

Avec notre estime ! Illusoire consolation de l'orgueil.

LA REINE

Éternel apaisement ! Je veux que nous conservions

du moins dans l'exil des souvenirs limpides et sacrés, que je puisse relire vos lettres sans fièvre, parler de vous à mes enfants, que nous demeurions l'exemple unique et la leçon d'une amitié sans tache ! et que le jour où nous n'y serons plus, il soit permis de prononcer ensemble nos deux noms sans que la calomnie, qui ne respecte même pas les morts, ose ricaner sur nos tombes. Et maintenant... mon ami... voici qu'il faut nous quitter ?

FERSEN

Non... non .. ce n'est pas l'heure !...

LA REINE

Si. Faisons-le sans regrets. Vous avez eu ma jeunesse. Je suis une vieille femme. C'est pour vous détacher de moi que ces cheveux ont blanchi dans la nuit de Varennes !

FERSEN

Ils sont plus beaux encore !

LA REINE

Peu importe ! Nous avons souffert ensemble. Rien ne vaut cela.

FERSEN

Mais nous n'aurons pas aimé ?

LA REINE

Si. Je peux le dire à présent et sans trouble aucun, je vous ai aimé !

FERSEN, *déchirant et égaré.*

Ah ! Et moi ! madame ! Avec quelle religion ! Ainsi c'est plus affreux que tout ! Nous aurons aimé et nous n'aurons pas connu l'amour !... (*Rapide, implorant.*) Vos mains !...

LA REINE, *les lui tend.*

Partez ! (*Il les couvre de baisers.*) Partez !

FERSEN, *dans la douleur et l'égarement, en s'en allant.*

Je pars... adieu... Trianon... le bonheur !... (*Il sort par la porte de droite, au fond.*)

LA REINE, *immobile, le voyant partir, répétant machinalement.*

Adieu... adieu... (*Dès qu'il a disparu, ne pouvant plus se contenir, elle éclate en sanglots ; puis, soudain dressée, à travers ses larmes.*) Non, reviens !... Reviens vite !... J'ai peur sans toi !

LE DAUPHIN, *se précipitant des jardins vers elle.*

Me voilà ! Tu m'appelles ?

LA REINE

Ah ! (*Elle pousse un cri et l'embrasse avec passion.*)

LE DAUPHIN

Tu pleures, pourquoi ?

LA REINE

Ne le dis pas. Parce que je suis reine.

RIDEAU LENT

SEPTIÈME TABLEAU

LA PLACE LOUIS XV (PLACE DE LA CONCORDE)

Au premier plan, côté jardin, une buvette installée sous une tente, où des gens, sans cesse, entrent, payent et boivent. Tout à côté, une lanterne à potence.

Au premier plan, côté cour, le corps de garde du pont Tournant, puis les balustrades du pont et l'entrée du jardin des Tuileries entre les deux chevaux de Coustou. — Au fond, le Garde-Meuble et la rue Royale inachevée. A l'emplacement actuel de la Madeleine se dresse un échafaudage. Côté jardin au troisième plan, la statue de Louis XV, qui occupe le milieu de la place, ferme le décor. La figure du roi a les yeux bandés. Au premier plan, côté jardin, tréteau sur lequel sont un chanteur et une chanteuse, entourés de monde ; ils distribuent des chansons. Partout, foule grouillante, avinée, par instants turbulente, sur les terrasses du jardin des Tuileries, sur les balustrades de la place, sur les piédestaux des statues. Devant le corps de garde, un officier et quelques grenadiers de la garde nationale. Plein soleil, 25 juin, six heures et demie du soir. Dans le peuple, femmes et forts de la halle, types de toute classe et de tout métier ; bouquetières, camelots, loueurs de places et d'échelles, mendiants, coupeurs de bourses, vendeurs de placards, marchands de ballons, vendeurs de cocardes, marchands de coco, grisettes, petits-maîtres, etc., etc. Au lever du rideau, rumeurs que dominent les cris variés. Echelles et tréteaux chargés en partie de monde.

SCÈNE PREMIÈRE

Marchands, Officiers, Bourgeois et Bourgeoises,
FERSEN, DE BRIGES, etc., etc.

UNE MARCHANDE D'OUBLIES, *avec sa caisse, faisant marcher sa cliquette.*

Oublies! Oublies! *(On l'entoure, elle s'arrête, on tourne l'aiguille de sa boîte.)*

UN MARCHAND DE BALLONS *de toutes couleurs, en forme de montgolfières.*

Montgolfières!

UNE VOIX

Hé! l'marchand de vessies!

UNE AUTRE VOIX

A la lanterne! (*Rires: Ah! Ah!*)

LE CHANTEUR DU TRÉTEAU

Achetez la chanson nouvelle! Partie de plaisir avortée à Varennes! avec tout le détail de l'événement, la conduite héroïque du maître de poste Drouet.

VOIX

Vive Drouet!

LE CHANTEUR, *continuant.*

La « Peinture de la rage concentrée d'Antoinette, » deux sous!

LA MARCHANDE D'OUBLIES, *repartant à travers la foule. Clic, clac.*

Voilà le plaisir, mesdames! Voilà l' plaisir!

LE PETIT CIREUR, *l'imitant.*

N'en mangez pas, mesdames, ça fait mourir! (*Rires. Un montreur de marionnettes qui a, attachées à la jambe par une ficelle, trois marionnettes qu'il fait mar-*

cher avec son pied, trois poupées qui représentent les trois ordres, et qui souffle dans une cornemuse, entre, accompagné d'un camarade. Tandis qu'il joue de son instrument et fait danser ses marionnettes, le camarade crie : Voyez la danse des trois ordres, messieurs et dames !)

UNE VOIX

Saute, marquis !

UNE VOIX

Saute, l'abbé !

UNE BOURGEOISE, *s'adressant à l'officier.*

Pour traverser les Tuileries, monsieur ?

L'OFFICIER

Le jardin est fermé, madame. On ne passe pas.

LA BOURGEOISE

Mais c'est que je demeure...

L'OFFICIER

Je vous dis qu'on ne passe pas... (*Rires. La bourgeoise est un peu bousculée.*)

UN CRIEUR, *à toute voix, debout sur une voiture à bras.*

A trente sous la place ! On domine ! Pressez ! Ça s'enlève !

UN AUTRE CRIEUR, *du milieu d'une échelle.*

A vingt sous de l'échelle ! (*A une femme.*) Ma petite mère ! Pour voir le retour de madame Veto ! (*Bousculade au pied de l'échelle.*)

CRIS DIVERS

Ah ! ben !... Ne poussez pas !

UNE VOIX

Eh !... Colin !

UNE VOIX

Ne nous perds pas, Janot ?

UNE VOIX DE FEMME

Aïe ! Qui c'est-y qui me pince ?

UNE VOIX D'HOMME

Veux-tu que je t'aide ? (*Rires.*)

UN CRIEUR DE PLACES *qui porte deux chaises de paille.*

A dix sous la chaise ! Dix sous ! On y voit bien ! On y voit loin !

UN LOUSTIC *se baisse et ramasse une jarretière. Il la brandit.*

Qui c'est-y qui a perdu sa jarretière ? (*Rires.*) Elle est toute chaude !

LE MARCHAND DE COCO

A la fraîche. (*Paraît de Briges, allant de groupe en groupe, en redingote, chapeau rond, grosse canne d'épine. Tournure et tenue de policier.*)

UN CRIEUR, *agitant des papiers et qui court.*

Billets de loterie ! J'ai le gagnant ! J'ai le bon !

VOIX

Psst ! Par ici !

UN VENDEUR DE COCARDES

Cocardes ! Qui n'a pas sa cocarde ?

VOIX, APPELS

Moi ! Moi !

DE BRIGES

Moi !

LE MARCHAND DE COCO, *avec son chapeau à plumes, sa hotte de velours et de cristal, faisant tinter sa sonnette.*

Coco ! Qui veut de mon coco ! Il est glacé ! Il est sucré !

UNE FEMME, *au vendeur de cocardes.*

Combien ?

LE VENDEUR DE COCARDES

Un sou la cocarde!

LE MARCHAND DE COCO

Un sou les deux verres!

UN HOMME, *au vendeur de cocardes.*

Donne-m'en une!

UN GARDE NATIONAL, *au vendeur de coco.*

Moi quatre! (*On le sert.*)

DE BRIGES, *au garde national.*

Gare que ça te monte à la tête!

UN HOMME DU PEUPLE

Ou que ça te purge! (*Rires.*)

LE GARDE NATIONAL, *levant son second verre.*

A la santé des gens de Varennes!

VOIX

Oui! Oui!

L'OUVRIER

Oui, les bons bougres!

DE BRIGES

Les meilleurs patriotes de France! (*Rasades. On trinque.*)

LE GARDE NATIONAL, *après avoir sifflé son second verre.*

En v'là cor un en prison!

UN HOMME DU PEUPLE, *lui tapant sur le ventre.*

S'échappera tout de même! (*Rires.*)

UN CAMELOT, *tenant des placards, d'une voix traînarde.*

Demandez... la grande distraction du général de Lafayette! Histoire traduite de l'anglais!

DE BRIGES, *qui parcourt les groupes, se heurte à Fersen.*

Toi! J'étais bien sûr de te trouver ici.

FERSEN

Je pars seulement cette nuit et je n'ai pas pu résister au désir...

DE BRIGES

De la revoir une dernière fois ?

FERSEN

Non... Je ne la reverrai plus... Je puis à présent te dire une chose que j'ai dû garder secrète ; la reine est en sûreté aux Tuileries depuis ce matin.

DE BRIGES

Comment cela ?

FERSEN

Ma voiture, à Meaux, l'a ramenée cette nuit, grâce à la loyale intervention de M. Barnave. Mon départ a payé cette complaisance et un sauf-conduit qu'il m'a donné me permet de sortir sans difficulté du royaume. (*Coup de canon. Rumeurs : « Oh ! oh ! »*)

UNE VOIX

C'est le canon.

DE BRIGES

Sur la berge.

UN HOMME DU PEUPLE

Ça veut dire qu'ils approchent de la barrière.

UN GARDE NATIONAL, *accourant, qui s'éponge, suivi d'un camarade.*

Ah ! ben oui ! Ils en sont encore loin de la barrière ! Depuis Meaux la route est encombrée comme la Halle un jour de marché... L'escorte a du mal à se faire passage... on n'y voit point, tant y a de poussière. L'Autrichienne voulait baisser les stores, mais on l'a forcée à les relever.

UN BOURGEOIS, *au garde national.*

La reine ? Tu l'as vue ?

DE BRIGES, *à Fersen, bas.*

Tu entends ?

FERSEN, *au garde national.*

Vous l'avez vue ?

LE GARDE

Comme je vous vois.

FERSEN

La connaissez-vous, seulement ?

DE BRIGES

C'est peut-être une autre que vous avez prise pour elle ?

LE GARDE

Non, non, j'ai monté la garde à sa porte aux Tuileries plus de vingt fois : c'est bien elle qui est dans la voiture avec le petit sur ses genoux.

FERSEN, *bas à de Briges.*

J'ai peur... Mais non, cet homme se trompe ..

UN CAMELOT, *criant un placard.*

La Famille des cochons ramenée à l'étable

FERSEN, *le cinglant.*

Brute

LE CAMELOT

Au meurtre ! à moi !

DE BRIGES

Donne-les toutes ! (*Il lui donne une pièce d'or.*)

LE CAMELOT

Un demi-louis ! A vous le tas, mon gentilhomme.

LE JOUEUR DE GOBELETS

Voilà le nouveau jeu du roi Muscade Ier. Attention, il va partir, il part, il est parti. Où est-il ?

LA FOULE

Là, là, là...

LE JOUEUR

Biribi. (*Il s'éloigne et va vers un autre coin de la place. La foule le hue et le suit.*)

SCÈNE II

FERSEN, DE BRIGES, LÉONARD. *Foule par instants.*

FERSEN, *apercevant Léonard errant dans les groupes.*
Oh ! monsieur Léonard !

LÉONARD

Monsieur de Fersen ! Monsieur de Briges ! Comme je suis heureux de...

FERSEN

Vous êtes allé à Montmédy ?

LÉONARD

Oui ! Là, j'ai tout appris ; quelle catastrophe, monsieur ! Alors, je n'ai plus eu qu'une idée ; me débarrasser des diamants ; je suis revenu à tire-d'aile et j'ai rattrapé le roi et la reine, hier, à Meaux.

FERSEN

Vous dites : la reine ?

LÉONARD

Hier soir, à la nuit.

FERSEN

C'est impossible. Vous lui avez parlé ?

LÉONARD

Non. Parce qu'en arrivant à Meaux, étourdi par tous ces soldats, — ce n'est pas que j'ai peur, non ? — mais j'ai préféré entrer par les derrières de l'évêché, et là, au bout du parc, j'ai vu une voiture.

FERSEN

Ah !

DE BRIGES

Vous avez parlé au cocher ?

LÉONARD

Oui. Il m'a dit qu'il attendait une personne du service de la reine pour la conduire à Paris.

FERSEN, *à de Briges.*

Ah ! mon ami !

LÉONARD

J'ai traversé les jardins, je suis entré dans le salon de l'évêché, j'ai trouvé sur le seuil madame de Rochereul en tenue de voyage, à qui la reine, — c'était bien ça, — venait de rendre sa liberté.

FERSEN

Alors ?

LÉONARD

Alors, comme je n'avais plus rien à faire à Meaux, elle non plus, nous avons pris tous deux la voiture...

FERSEN

Misérable ! Cette voiture était pour la reine !

LÉONARD

Comment ? Quoi encore ? Monsieur de Fersen ! — Mon cœur ! Je vous en prie ! Messieurs, ne me tourmentez pas.

FERSEN

Et la cassette ?

LÉONARD

En sûreté !... chez madame de Rochereul.

FERSEN

Tout est perdu !

LÉONARD

Quoi ? Qu'est-ce qui est perdu ? Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais madame de Rochereul n'est pas une voleuse...

FERSEN

Eh ! ce n'est pas pour les diamants !

LÉONARD

Alors ?

FERSEN

C'est pour les papiers.

LÉONARD

Quels papiers ?

FERSEN

Tout le plan et la correspondance de l'évasion.

DE BRIGES

Et comme c'est elle qui nous a trahis ..

LÉONARD

Elle ! Trahis ! Une cliente de quinze ans ! Allons donc ! allons donc ! allons donc !

FERSEN

Voilà votre œuvre : vous avez perdu la reine, nous tous et la monarchie !

LÉONARD

J'ai perdu la monarchie ?

DE BRIGES

Où est la Rochereul ?

LÉONARD

Je ne sais pas... je l'ai quittée ce matin en arrivant à son hôtel.

FERSEN

Elle doit être ici, sur cette place, avec les papiers qui ne l'ont pas quittée, j'en ai maintenant la certitude, et qu'elle va porter à l'Assemblée. Eh bien, il faut la trouver à tout prix et les lui reprendre.

LÉONARD

Oui. Ah ! messieurs, comment réparer le mal ? Parlez, disposez de moi, je me sens tous les courages.

FERSEN

Allez vite, cherchez, trouvez-la... (*A Léonard.*) Vous !



Un fort de la halle

(M. CARTEREAU ET Mlle DUMAINE)

par là. (*Sortie de Léonard. A de Briges.*) Toi, reste ici. (*La foule se rapproche.*)

UN CRIEUR DE PLACARDS

Le Petit Carême de l'abbé Maury!

UNE FEMME

N'empêche que l'Autrichienne a reniflé sa prise.

UN VIEILLARD

Ils doivent avoir chaud.

UN HOMME DU PEUPLE

Ils arriveront cuits.

LE CRIEUR

Le Tocsin national!

UNE COMMÈRE

Moi, il y a deux ans, en octobre, quand ils revenaient de Versailles...

UN BOURGEOIS, *craintif.*

Vous y étiez?

LA COMMÈRE

Je n'en manque pas une. Ça valait le voyage, vous savez? On leur z'y portait des têtes coupées tout autour de leur voiture. L'Autrichienne faisait sa lippe.

UNE PETITE OUVRIÈRE

Oh! madame! Croyez-vous qu'aujourd'hui il y aura des têtes?

LA COMMÈRE, *la toisant.*

Ben sûr! Pardi!

UNE GAILLARDE

Sans ça, je ne serais pas ici!

LA PETITE OUVRIÈRE

Oh! quel bonheur!

UN BOURGEOIS, *au garde national.*

Alors, ils viennent de Meaux, au pas.

LE GARDE

Oui.

UNE FEMME, *jeune, gentille.*

Ben, nous en avons pour jusqu'à la nuit.

LE GARDE, *galant, la prenant à la taille.*

Tous les chats sont gris !

LA JEUNE FEMME, *le giflant.*

C'est toi qui l'es, vaurien !

LE GARDE, *giflé.*

Bast ! un coup de pied de jument ne fait pas de mal au cheval. (*Rires. Huées. Hein ? Quoi !... Commencement de dispute.*)

VOIX

La chanson ! la chanson !

VOIX

Massepain ! Frangipanes !

LE CRIEUR, *de la charrette.*

Vingt sous les bonnes places !

LE CRIEUR, *aux chaises.*

Dix sous !

LE CRIEUR, *à l'échelle.*

Qui veut voir l'entrée de la ménagerie royale ?

UN BOURGEOIS, *confortable, abrité sous une ombrelle.*

Allons ! Chut ! Silence !

UN GAMIN

Pourquoi silence ?

LE BOURGEOIS

Pas d'insulte !

UN OUVRIER

Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

UN AUTRE

Régenter le peuple !

LE GAMIN.

On n'est plus libre? (*Huées. Rumeurs poussées : « Hein? Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? (Bousculades.) J'étouffe! (Cris de femmes.) Ah! ne marchez pas sur les pieds! (Bravos, acclamations.) Vivent les citoyennes!* » *Entrée d'une douzaine de femmes, avec des forts de la Halle. Un colosse tient une femme à califourchon sur ses épaules. Elles brandissent des feuillages, des sabres, des bâtons, des piques. Deux d'entre elles portent des écriteaux. Sur l'un est écrit : « Quiconque saluera le roi sera battu.* » *Sur l'autre : « Quiconque l'insultera sera pendu.* »)

LE BOURGEOIS, *désignant les écriteaux.*

Tenez, le voilà, le mot d'ordre. Eh! toi, lis ça, l'homme à l'échelle.

L'HOMME A L'ÉCHELLE, *lisant.*

« Quiconque saluera le roi sera battu. »

LE BOURGEOIS, *lisant.*

« Quiconque l'insultera sera pendu. » (*Bravos.*)

LA FEMME A CALIFOURCHON

En route!

VOIX

Où qu' vous allez?

LA FEMME

Au devant du gros bouffi, du gros Louis, qu'était saoul comme un bourri à Châlons! A fallu le porter à quatre dans la voiture. (*Rires, protestations.*)

UN JEUNE HOMME, *dans un groupe de gens de son âge et de femmes élégantes.*

Allons donc!

LA FEMME A CALIFOURCHON

Quand je vous le dis et que c'est parce qu'il est resté six heures à table à Sainte-Menehould à bâfrer des

pieds de cochon, qu'il s'est mis en retard et s'est fait pincer. Ah !

LE JEUNE HOMME

Des sottises !

LE COLOSSE, *qui porte la femme.*

Nom de D... !

VOIX, *dans le groupe élégant.*

Oui ! oui ! (*Huées en riposte.*)

DE BRIGES, *près de la femme à califourchon.*

Elle a raison ! C'est la vérité !

LE COLOSSE, *brandissant des papiers.*

C'est imprimé !

LA FEMME, *lui prenant le papier des mains et l'agitant.*

C'est Desmoulins qui le dit.

DANS LE GROUPE ÉLÉGANT

Après ! Voilà-t-il pas !

LA FEMME A CALIFOURCHON

De quoi, les castors ?

LE JEUNE HOMME

Silence, la marée !

LE COLOSSE

A l'eau de mer toi-même !

UN FORT DE LA HALLE

Gueule d'apothicaire !

UN AUTRE FORT

Mousquetaire à genoux !

LA FEMME A CALIFOURCHON

Vous ne voyez donc pas que c'est des pucelles du Palais-Royal qu'a lâchées le promenoir de bois pour venir nous insulter avec leurs faquins ? (*Huées et rires de la galerie.*)

UN HOMME DU GROUPE ÉLÉGANT

Assez, la Halle !

UN AUTRE DU MÊME GROUPE

Aux paniers !

UNE FEMME DU MÊME GROUPE

Au boisseau !

UN FEMME DE LA HALLE

Va donc, les cherche-dîner, les tondues !

UNE AUTRE

Filles du bien public !

UNE AUTRE DU GROUPE ÉLÉGANT

Fleurs de hareng !

UNE FEMME DE LA HALLE

Mississipi.

UNE DES FILLES *interpellées, voulant se précipiter et retenue par ses voisines.*

Comment qu'elle nous a appelées ? Répète voir ? Miss... quoi ? (*On va presque en venir aux mains. L'officier et les soldats s'interposent.*)

L'OFFICIER

Allons ! la paix ! (*Coups de canon.*) Écoutez le bronze ! (*Rires. Tout se calme. Le groupe des femmes s'éloigne en chantant le « Ça ira ». Paraît Léonard.*)

DE BRIGES, *allant à lui.*

Eh bien ?

LÉONARD

Je n'ai vu personne, et pourtant j'ai des yeux, un nez !

UN CRIEUR

Le Père Duchêne!

UN AUTRE CRIEUR

Le Jean-Bart! et *Je m'en f...!*

DE BRIGES, *à Léonard.*

Il faut la trouver.

LÉONARD

Sur cette place ? Dans cette cohue ?

LE LOUEUR D'ÉCHELLES

Allons, le barreau d'en haut, le meilleur.

DE BRIGES

Tenez, montez sur une de ces échelles.

LÉONARD

Une échelle ! Moi ! Mon caractère s'y oppose; et puis, j'ai le vertige.

DE BRIGES

Et vos promesses, à l'instant ?

LÉONARD

Je les tiens, j'y vais ! Ah ! mais, dites-moi, une fois là-haut, si on me reconnaît ?

DE BRIGES

Eh bien ?

LÉONARD

Je suis perdu...

DE BRIGES

Non ! vous parlerez, vous avez du feu, de l'éloquence.

LÉONARD

C'est vrai !

DE BRIGES

On vous acclamera, vous empoignerez cette foule.

LÉONARD

A moins qu'elle ne m'empoigne. Et si elle me demande d'abjurer ?

DE BRIGES

Vous ferez des concessions.

LÉONARD

Trahir la reine! Jamais!

DE BRIGES

En apparence ; en réalité, vous la servirez.

LÉONARD

Comme ça, je veux bien... Mais pourquoi voulez-vous que je monte?

DE BRIGES

Pour voir si vous apercevrez la Rochereul.

LÉONARD

Compris. Allons! Léonard, c'est le pilori.

LE CRIEUR

Trente sous! Qui la veut?

DE BRIGES, *désignant Léonard.*

Monsieur. (*A Léonard.*) Tenez, pour payer.

LÉONARD

Merci, j'ai ce qu'il me faut. (*Il donne un écu.*)

LE CRIEUR

Je n'ai pas de monnaie.

LÉONARD, *montant échelon par échelon, sur l'échelle où il y a déjà du monde, très poli.*

Pardon.

UN DES PERCHÉS

J'ai des cors, sacrebleu!

LÉONARD

Excuses... monsieur... madame...

UN HOMME DU PEUPLE, *rectifiant.*

Citoyen! pas de monsieur!

LÉONARD

Citoyen... voilà... ça va... (*Il monte, on le tire.*) Prenez garde! Vous me chiffonnez!

UN GAMIN

Oh! hisse!

LÉONARD, *arrivé au faîte.*

Ça y est!

DE BRIGES, *du bas.*

Eh bien, le panorama?

LÉONARD

Magnif... (*Il ferme les yeux.*) Mais toute cette foule, cet océan de têtes... Ça me... (*Il manque de tomber.*)

DES VOISINS, *le retenant.*

Hé! là!... (*On le retient.*) De l'alcali! du baume turc!

VOIX

Fais-y boire du vinaigre!

UN GAMIN

Mais c'est Léonard! C'est le merlan de l'Autrichienne!

LÉONARD, *tressaillant.*

Je suis reconnu! (*Au gamin.*) Veux-tu te taire!...

LE GAMIN

Ça le réveille!

DES VOIX DE FEMMES

C'est vrai. Léonard! C'est Léonard!

D'AUTRES

A l'eau, Léonard!

LÉONARD

Messieurs!

D'AUTRES

A la lanterne!

LÉONARD

Non, pas ça! Ne parlez pas de ça! Citoyens! mes amis! Ce n'est pas moi, Léonard... le grand Léonard... (*Huées*)

DE BRIGES, *à Léonard.*

Mais .. à quoi bon le cacher! Y a pas de mal! (*A la foule.*) C'est lui! c'est bien lui!

VOIX

Si, y a du mal ! Il en était !

VOIX

Il les a aidés à fuir !

LÉONARD

Aidés ! moi ? Seigneur ! Encore une concession : Vive Lafayette ! (*Huées*) Je veux dire : Vive la nation ! Vive qui on voudra ! C'est eux au contraire qui m'ont enlevé de force...

UN HOMME DU PEUPLE

Enlevé ?

LÉONARD

Oui, dans un cabriolet cadenassé, mes amis !... Vive l'Assemblée !... Trente heures sans manger !... Vive M. de Chois... Vive Drouet !... Ah ! j'ai souffert, je peux le dire !... Je suis une victime. On s'est joué de moi !... Une grande dame... La première femme de chambre...

VOIX

Son nom ?

LÉONARD

Je ne peux pas... Mon cœur en saigne ! Une cliente de quinze ans ! Non, je ne peux pas !

DE BRIGES

C'est-il pas la Rochereul ?

VOIX

Celle qui a tout manigancé ?

VOIX

Qui s'est enfuie de Meaux ?

DE BRIGES

Allons ! c'est elle ? Dis le, va ?

LÉONARD

Eh bien, je ne dis pas non ! (*Exclamation : Ah!*)

VOIX

Ah ! la gueuse ! si on la tenait !

VOIX

Hein ? Si on l'avait là pour badiner avec ? Jure que tu renonces aux têtes d'aristocrates.

LÉONARD

Moi ! Je ne pourrais pas !

VOIX

Y renonces-tu ?

LÉONARD

Non, je ne pourrais pas, mais je me vengerai d'une manière plus éclatante ! A la patriote ! Je ne les accommoderai plus qu'à la Titus comme les enfants du peuple. Tous à la Titus ! Plus de poudre ! A bas les fers !

DE BRIGES

Bravo ! Un triomphe à Léonard ! (*Acclamations. On lui tend les mains. On lui jette des fleurs Il commence à descendre de l'échelle. Coup de canon : clameurs !*)

LÉONARD

Merci, mes amis ! enfin ! je ne suis plus esclave ! (*Il est à terre.*)

FERSEN, *lui frappant sur l'épaule.*

Qu'êtes-vous donc ?

LÉONARD

Un héros. J'apprivoisais le lion populaire, monsieur le comte...

FERSEN, *à Léonard.*

Assez. (*A de Briges.*) Je ne l'ai pas vue ! (*Cris dans la foule.*)

VOIX

Hein ? Quoi ? On se bat ?

UNE FEMME, *sur une chaise, regardant au loin.*

C'est une femme...

VOIX

Qui se dispute...

VOIX

Avec deux gardes nationaux...

UN HOMME

Peut-être une voleuse ?

UNE FEMME

Ils viennent par ici.

VOIX

On l'amène au poste. (*Débouchent madame de Rochereul très animée, et deux gardes nationaux. La foule suit.*)

PREMIER GARDE, *apercevant l'officier.*

Tenez, justement, l'officier.

DEUXIÈME GARDE, *à madame de Rochereul.*

Expliquez-vous donc avec lui.

L'OFFICIER

Qu'y a-t-il?

MADAME DE ROCHEREUL

Monsieur, je voudrais passer...

L'OFFICIER, *excédé.*

Passer où ?

MADAME DE ROCHEREUL

Par le jardin. (*Rires :* « Ah ! ah ! »)

VOIX

Ah ! vrai !

VOIX

Tu choisis ton heure !

VOIX

Faut-il qu'on te ratisse les allées?

L'OFFICIER

Impossible, madame ! Personne ne passe? (*Rires.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Je vais à l'Assemblée, où j'ai des papiers à remettre... (*Rires : « Tra-la-la. »*)

L'OFFICIER

Quels papiers? D'abord, qui êtes-vous ?

MADAME DE ROCHEREUL

Qui je suis ?

VOIX

Oui, oui !

VOIX

Ton nom ?

VOIX

Et tes papiers ?

VOIX

Oui... tes papiers !

MADAME DE ROCHEREUL

Mais... je ne les ai pas...

VOIX

Tu mens ! Tu as dit à la minute !...

VOIX

Elle les a sur elle...

VOIX

C'est le complot !... pour sûr... c'est la preuve !

VOIX

Qu'on la fouille !

MADAME DE ROCHEREUL

Oh ! non !... (*Geste, elle croise ses deux mains sur son fichu.*)

VOIX, *explosive.*

Ils sont là !...

VOIX

Dans son corset !

VOIX

Allons, sors-les !

VOIX

Ou on te les prend ! (*On la presse, on la frappe, on la bouscule.*)

VOIX

T'as honte qu'on voie ta peau ?

MADAME DE ROCHEREUL, *implorant.*

Monsieur l'officier !...

VOIX

Qu'on la fouille !

MADAME DE ROCHEREUL, *assaillie.*

Gardes !

L'OFFICIER, *aux gardes nationaux.*

Allons... dégagez... (*A la foule.*) Ne lui faites pas de mal...

VOIX

Oh ! là là !

AUTRE VOIX

De quoi ?

AUTRE

T'as peur qu'on la fane ?

LA FOULE

Enlevez-le ! (*Huées.*)

L'OFFICIER, *aux gardes.*

En avant !

MADAME DE ROCHEREUL, *enlevée par la populace.*

Au secours !

DE BRIGES, *faisant irruption.*

Arrêtez-la ! C'est elle ! Madame de Rochereul ! (*La foule s'arrête sans la lâcher. Clameurs.*)

MADAME DE ROCHEREUL

Ce n'est pas vrai !

DE BRIGES, *fendant la foule et se rapprochant.*

Tenez-la bien. (*Elle se débat comme une furieuse.*)

VOIX

Elle ne s'envolera pas !

MADAME DE ROCHEREUL

Ah ! les misérables ! Assassins !... Bandits !... (*Elle est brutalisée, dégrafée, meurtrie.*)

VOIX

V'là les papiers ! (*Un bras les brandit, des bras se tendent pour les prendre à celui qui les élève et les lance en l'air en disant : Attrape !*)

UNE FEMME *les reçoit, les relance.*

A qui la balle ? (*Cela devient un jeu.*) Ah ! ah !

VOIX, *bras tendus.*

Par ici !

VOIX, *bras tendus.*

Par là !

FERSEN, *bondissant et cueillant au vol le paquet.*

A moi !

MADAME DE ROCHEREUL, *à part, en reconnaissant Fersen.*

Lui !

L'OFFICIER

Emparez-vous de cette femme. (*Les soldats l'arrachent à la foule.*)

LA FOULE, *menaçante.*

Les papiers ! les papiers !

L'OFFICIER, *à Fersen.*

Les papiers, citoyen !

FERSEN

Non ! (*Clameurs.*)



L'OFFICIER

Vous refusez de me les remettre ?

FERSEN

Oui.

VOIX

A l'eau ! A la Seine !... A la lanterne !...

L'OFFICIER, *à madame de Rochereul, désignant Fersen.*

Vous connaissez monsieur, madame ? Qui est-ce ?

MADAME DE ROCHEREUL

Je ne sais pas... Je ne le connais pas, moi ! (*A Fersen.*) Qui êtes-vous ? (*Silence.*)

UNE VOIX, *dans la foule.*

C'est Fersen !

LA FOULE

Oh ! (*Explosion de fureur et mouvement sur lui.*)

VOIX

Fersen ! l'amant de la Véto !

VOIX

A mort le Suédois !

VOIX

A mort !

FERSEN, *d'une voix tonnante.*

Qui a dit que j'étais Fersen ! (*Silence.*) Où est-il le lâche qui a parlé ? Qui m'accuse ?

MADAME DE ROCHEREUL

Ce n'est pas lui, citoyen ! Je le jure ! (*Bas.*) Va-t'en !

FERSEN, *sortant de sa poche un papier qu'il tend à l'officier.*

Voici un ordre d'obéir au porteur du présent et de lui prêter main forte en toute circonstance... Signé : Barnave... les cachets... est-ce en règle ? (*L'officier lit.*)

MADAME DE ROCHEREUL, *à la foule.*

Je le connais, M. de Fersen, je l'ai aimé... Ah ! si

c'était lui qui fût là... devant moi, sous mes ongles... (*A Fersen.*) Je ne le sauverais pas... je vous le livrerais avec joie.

VOIX, *dans la foule.*

Elle ment.

MADAME DE ROCHEREUL

Je mens?... (*A de Briges.*) Vous, monsieur... vous connaissez Fersen? Est-ce lui?

DE BRIGES

Non.

MADAME DE ROCHEREUL, *désignant dans la foule Léonard qu'elle aperçoit.*

Ah! M. Léonard! Léonard, le coiffeur de la reine... il le connaît bien, lui... (*L'amenant à elle.*) Est-ce Fersen?

LA FOULE *pousse en avant Léonard.*

Attention!

VOIX

Si tu nous trompes!

LÉONARD

Ce n'est pas lui... il est beaucoup mieux que ça!

MADAME DE ROCHEREUL

Ah!

UN HOMME DU PEUPLE, *à madame de Rochereul.*

Assez causé... tu as peur de mourir!

MADAME DE ROCHEREUL

Mourir! Mais je m'en moque! Je n'y tiens plus à la vie... Et puis, vous, canailles... j'en ai assez... Eh bien, oui, là, j'avoue, c'est moi madame de Rochereul, première femme de chambre de la reine, qui l'ai fait

évader. Je vous hais... tuez-moi ! Vive le roi !... (*A Fersen.*) Adieu ! (*On l'enlève, on la massacre, on l'emporte dans la coulisse, on entend ses cris et ceux de la populace.*)

FERSEN, *à de Briges.*

Viens ! Elle m'a sauvé !... Je ne peux pas la laisser...

DE BRIGES

Trop tard. C'est déjà fini. (*Le groupe de femmes revenu s'écarte à demi.*)

LA MARCHANDE D'OUBLIES

Voilà l' plaisir, mesdames ! Voilà l' plaisir ! (*Éclat de rire général.*)

VOIX

Les voilà ! les voilà ! (*Coup de canon. Grandes et immenses rumeurs, grondements, roulement de tambours. Tout le monde se hisse, grimpe, escalade... Commencement du cortège. — Gardes.*)

L'OFFICIER

Silence ! (*Il s'établit un silence de mort. Roulement de tambour étouffé comme aux enterrements... la berline... les gardes du corps enchaînés sur le siège... le Dauphin à la portière envoie des baisers. On avance lentement, pas à pas, à travers la foule compacte ; la voiture s'arrête un instant. On marque le pas.*)

UNE VOIX

Quiconque insultera le roi sera pendu. (*Fersen, monté sur une balustrade, tire largement son chapeau.*)

UNE VOIX

Quiconque le saluera sera battu. Eh l'homme !

LA FOULE, *tournée vers Fersen.*

Chapeau ! chapeau !

FERSEN, *lançant son chapeau dans la foule et désignant le corps de madame de Rochereul près de la voiture.*

Je salue les morts ! (*Roulements de tambours. Le cortège repart.*)

RIDEAU

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)





